



LA SCIENCE
DES
POSTES MILITAIRES,

OU

Traité des Fortifications de Campagne, à l'usage des Officiers particuliers d'Infanterie qui sont détachés à la Guerre :

Dans lequel on a compris la maniere de les défendre & de les attaquer.

PAR M. LE COINTE,

Ci-devant Lieutenant d'Infanterie, depuis Capitaine de Cavalerie ;

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE NISMES.



A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, Libraires, rue Saint-Jea-de-Beanvais.

M. DCC. LIX.

George Douglas
25th 1773



SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE DE CONTY,

PRINCE DU SANG.

ONSEIGNEUR,

Le Livre que je fais paroître aujourd'hui ſous vos auſpices eſt un hommage que je dois à vos talens pour la

ÉPITRE.

Guerre. Ayant puisé mes réflexions, MONSEIGNEUR, dans les Victoires mêmes de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, pendant qu'Elle faisoit triompher les Armes du Roi en Piémont & en Flandres, je ne pouvois les consacrer qu'au Héros qui me les a inspirées.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LE COINTE.

LETTRE

DE M. LE MARÉCHAL COMTE DE LAUTREC;

A M. LE COINTE, Capitaine de Cavalerie.

A Paris le 25. Septembre 1758.

JE vous renvoye, Monsieur, votre petit Traité en manuscrit, sur la défense des Postes à la guerre. Je l'ai lû avec attention, & il est à présumer que si vous le rendez public, il sera favorablement reçu, d'autant que vos détails sur cette partie sont fort instructifs, & que les jeunes Officiers peuvent y trouver des principes propres à les diriger, & très-convenables à la conservation des Postes qui leur seront confiés; lesquels par leur position sont souvent d'une conséquence infinie, & contribuent beaucoup à la sûreté des Camps, ainsi qu'à la marche des Armées; outre quantité d'autres occasions, où ils peuvent être d'une grande utilité.

Voilà, Monsieur, ce que je pense du petit Ouvrage sur lequel vous m'avez con-

ſulté ; votre application, & le zèle que vous témoignez pour le ſervice du Roi ſont également louables. Je ſouhaite que la Cour, connoiſſant votre mérite & vos talens, ne les laiſſe pas inutiles. Vous ne devez pas douter qu'en mon particulier je ne cherche à les faire valoir : vous aſſurant, Monſieur, qu'on ne peut être plus diſpoſé que je le ſuis à vous obliger en toute occaſion.

LE MARÉCHAL DE LAUTREC.

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ACADÉMIE ROYALE DE NISMES.

CE Jeudi 6 du mois d'Avril 1758, M. DE ROCHEMORE, Sécrétaire perpétuel, nous ayant fait la lecture d'une Lettre qui nous eſt adreſſée par M. LE COINTE, l'un de nos Académiciens, actuellement à Paris, par laquelle M. LE COINTE nous a fait part d'un Ouvrage qu'il voudroit faire imprimer, intitulé : *La Science des Poſtes Militaires, ou Traité des Fortifications de campagne, à l'uſage des Officiers particuliers qui ſont dé-*

tachés à la Guerre, &c. où il désire pouvoir mettre son nom à la tête, avec le titre D'ACADÉMICIEN DE NISMES : Nous avons délibéré sur sa demande ; & quoique nous soyons dans l'usage de ne permettre à aucun de nos Confreres de prendre le susdit titre, qu'au préalable il n'ait communiqué son manuscrit à l'Académie assemblée ; cependant, vû la distance des lieux, & la difficulté qu'auroit M. le Cointe à nous faire parvenir ledit Manuscrit, Nous le dispensons de cette formalité ; & Nous lui permettons de prendre le titre d'Académicien dans son Ouvrage ; à condition toutefois que cet Ouvrage sera examiné & approuvé par deux de nos Académiciens, nommés par Nous Commissaires à cet effet. Et comme M. le Cointe nous a écrit que M. le Marquis d'Aubaïs & M. Ménard pourroient se charger de la commission, Nous donnons pouvoir à ces deux Messieurs d'agir au nom de toute l'Académie, d'examiner le Manuscrit de M. le Cointe, & de lui permettre, s'ils le jugent à propos, de prendre le titre d'Académicien à la tête de son Livre.

LE COMTE DE ROCHEMORE,
Sécrétaire perpétuel.

APPROBATION

DE MM. LES COMMISSAIRES DE L'ACADÉMIE DE NISMES.

NOus soussignés, Commissaires nommés par l'Académie Royale de Nismes, pour l'examen d'un Ouvrage de M. LE COINTE, intitulé : *La Science des Postes Militaires, &c.* Certifions avoir lû cet Ouvrage avec attention. Il nous a paru d'autant plus utile & instructif pour les jeunes Officiers, qu'on n'avoit point encore réduit en principes les moyens par lesquels on peut réussir dans la partie de la Guerre qui en fait l'objet ; laquelle est d'une importance extrême, par le rapport qu'elle a avec les plus grandes opérations des armées. Ces motifs nous engagent, au nom de l'ACADÉMIE ROYALE DE NISMES, qui nous en a donné le pouvoir, à permettre à M. LE COINTE, de prendre dans son Ouvrage le titre d'Académicien de Nismes. En foi de quoi, Nous avons donné le présent Certificat. A Paris, le 20 de Février 1759.

LE MARQUIS D'AUBAÏS, MÉNARD.

APPROBATION

De M. Belidor, Brigadier des Armées du Roi, Censeur Royal pour l'Artillerie & le Genie, de l'Académie de Berlin.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *La Science des Postes Militaires*, par M. le Cointe, ci devant Lieutenant d'Infanterie, depuis Capitaine de Cavalerie. Cet Ouvrage fait avec beaucoup de soin, de méthode & d'érudition, comprend les meilleures maximes qu'on puisse donner sur la maniere de fortifier & de défendre les Postes avancés d'une Armée ; il sera donc d'une grande utilité pour les jeunes Militaires ; n'en connoissant point de plus instructif, ni de plus propre à exciter leur émulation. Fait à Paris, le 19 Février 1759.

BELIDOR.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

L'AMBITION qui anime nos jeunes Militaires eſt louable, & devient tous les jours un bien pour l'Etat. Excités par les exemples qu'ils ont devant les yeux, à s'ouvrir le chemin des honneurs & des graces, & convaincus que la capacité & les talens ſont des titres pour parvenir; ils s'occupent moins des amuſemens qui abſorboient tout leur tems, & s'appliquent d'avantage.

Cette idée a produit un changement heureux, & l'on voit aujourd'hui plus d'émulation & de zèle qu'il n'y en ait encore eu. Preſque tous les Officiers étudient, preſque

tous les Officiers dessinent ; & si on en excepte un petit nombre qui regardent le service comme le parti de l'indépendance, & où il est permis de négliger toutes les Sciences, il y en a peu qui ne sentent combien il est avantageux de se mettre à portée d'être connu. Les progrès de la raison ont influé sur tous les Arts, & l'on ne regarde plus comme le seul mérite nécessaire à un Officier particulier, de sçavoir monter la Parade, ou de faire avec adresse le maniment des armes, parce que ce sont des devoirs que nous voyons remplis par les soldats tant soit peu disciplinés. Il faut qu'un homme qui veut parvenir, médite sur toutes les parties de la guerre qui sont de son ressort.

Comme le but qu'on se propose en embrassant un état, est de s'y avancer ; tout le soin d'un jeune Militaire doit être de s'instruire de celui de la

guerre. Y ayant été destiné dès mon enfance, j'appris de bonne heure, & ai constamment étudié depuis, la partie des Mathématiques qu'il importe le plus à un jeune Officier de sçavoir. Cette application, & douze ans d'expérience dans le service de l'Infanterie, m'ayant fait faire des reflexions sur les Fortifications des Postes où les Officiers particuliers peuvent être détachés, je les ai mises au jour, persuadé qu'elles pourront être utiles au bien du service du Roi.

Une autre raison m'y a déterminé. Ayant vû dans les différens détachemens que j'ai faits pendant la derniere guerre de Piémont & d'Italie, combien un jeune Officier qui n'a aucune idée des Fortifications, est embarassé, lorsqu'il est chargé de se retrancher : j'ai crû qu'un ouvrage qui contiendroit les principes par lesquels on peut le faire aisé-

ment ; & qui donneroit en même-tems des moyens pour la défenſe & l'attaque de ces Poſtes, ne pourroit que leur être d'un très-grand ſecours.

Aucun Auteur, que je ſçache, n'a encore détaillé ces principes d'une maniere qui fût à la portée des jeunes Officiers : la plûpart d'entr'eux ont paru ne vouloir donner des leçons qu'aux Généraux, en traitant à fond des grandes opérations d'une armée, & ont ſemblé dédaigner de s'étendre ſur celles qu'ils ont imaginé être moins importantes. Le Chevalier Follard, & le Chevalier de Clairac, ſont les ſeuls qui aient écrit ſur l'attaque & la défenſe des Poſtes de cette nature ; mais le premier, que l'on peut regarder comme le reſtaurateur des vrais principes de la guerre, n'a fait que l'effleurer ; & les regles que donne le ſecond, étant trop liées aux grands

ouvrages que l'on fait conſtruire en campagne, tels que les retranchemens d'armées, les lignes de communications, & les tranchées; elles ne ſçauroient beaucoup ſervir aux Officiers particuliers. Les Auteurs qui ont écrit après eux, n'ont pas plus approfondi cette partie de la guerre, parce qu'ils n'ont fait que les copier ou les abréger, & qu'ils ne ſont entrés dans aucun des détails dont elle eſt ſuſceptible. La Science des Poſtes fut cependant dans tous les tems un objet eſſentiel aux plus grands Capitaines: » Elle eſt, dit le Commentateur de Polybe, une des principales parties d'un Chef d'armée, & peut-être la moins connue «. J'ajouterai que ce n'eſt que par le ſecours de cette Science qu'une armée peut camper en ſûreté, qu'elle peut ſe repoſer de ſes fatigues, & ſe mettre à l'abri des inquiétudes continuelles que pour-

Liv. I. ch. 14.

roient lui causer les Partis ennemis.

Il n'est plus problématique aujourd'hui que la guerre, ainsi que les autres sciences, doit s'étudier dans le cabinet, & par l'exercice; mille exemples ont prouvé qu'un Officier qui s'est appliqué de l'une & de l'autre maniere, a toujours un très-grand avantage sur celui qui n'a que la routine. » On a beau » dire à un Officier, Soyez ferme, » courageux, ne reculez jamais, il » faut vaincre ou mourir; ces maxi» mes & ces regles générales, dit M. de Botée, Capitaine au Régiment de la Fere, dans son Traité des Etudes Militaires, » ne tien» nent dans le cœur humain, qu'au» tant que l'esprit est éclairé sur les » moyens de vaincre, ou aveugle » sur le danger d'être vaincu. C'est l'étude en effet qui nous ouvre l'esprit, & qui excite notre applica-

tion ; c'eſt par elle que nous ſuppléons à ce qui nous manque d'expérience, que nous acquerons les qualités qui forment les grands Officiers, & que nous nous applaniſſons le chemin de la gloire. Dans les actions générales de la guerre, telles que les ſiéges & les batailles ; cette gloire, dont tous les Militaires ſont avides, n'eſt réſervée que pour les Officiers ſupérieurs ; parce que dans ces grandes journées tout paſſe ſur leur compte. Ce n'eſt donc que lorſqu'un Officier particulier commande en chef une troupe, que maître de faire une belle défenſe, ou d'exécuter une entrepriſe d'éclat ; il peut être l'unique inſtrument de la ſienne, meriter les éloges de l'armée, & les graces de la Cour.

Quelle ſatisfaction n'a pas un jeune Militaire qui a ſçu par les chicanes qu'il a oppoſées à l'ennemi, ſe mettre à l'abri de ſes ſur-

prises, résister à ses attaques, déconcerter ses projets, lui faire abandonner son entreprise ! Comparable alors aux plus grands Capitaines, il a part à la prospérité des armes de son Souverain, à la défense de sa Patrie, & mérite d'autant plus, que l'un de nos Maîtres dans la Science de la guerre prétend » que la » gloire qu'on acquiert dans la défense d'un méchant Poste, est infiniment au-dessus de celle qu'on » pourroit faire dans les plus importantes Places d'un Etat «. Le moyen d'acquerir cette gloire ne dépendit jamais de la grandeur du courage seul, qui ne sert qu'à l'exécution ; mais de la combinaison des moyens nécessaires pour exécuter avec succès. La bravoure qui fait qu'on s'éleve au-dessus des périls ne suffit pas, elle devient même funeste, si une conduite sage & éclairée n'empêche qu'on ne s'y précipite inconsidérément.

Follard. tom. 5.

On ne trouvera point dans ce Traité le détail du service des Postes où l'on détache ordinairement les Officiers Généraux, ni les regles qui servent à la construction des lignes qui établissent une communication, & qui font la sûreté d'une armée. N'écrivant que pour les Officiers particuliers, je ne traiterai que de ceux où l'on peut être détaché avec trente, cinquante, ou cent hommes, & dirai 1°. Quelles sont les notions générales de Géométrie qu'on doit avoir pour bien tracer des Retranchemens. 2°. Quels sont les différens Ouvrages dont on peut fortifier les Postes. 3°. Comment on peut en augmenter la force dans tous les cas. 4°. De quelle maniere on doit se préparer pour aller en détachement. 5°. Comment on doit marcher vers un Poste où l'on est détaché. 6°. Comment on peut s'y établir. 7°. Quelles précautions

on doit prendre pour n'y être pas ſurpris. 8°. Quelles diſpoſitions on doit faire pour s'y maintenir vigoureuſement. 9°. De quelle maniere on doit les défendre. 10°. Enfin, comment on doit les attaquer à force ouverte ou les enlever par ſtratagêmes. Tel eſt le plan de cet Ouvrage, dont je crois qu'on pourra tirer des inſtructions pour fortifier, défendre, ou attaquer les Poſtes les plus conſidérables, comme les plus petits; les regles à cet égard étant les mêmes, & ne variant que ſur le plus ou le moins d'étendue qu'on peut leur donner, relativement au nombre d'hommes que l'on a ſous ſes ordres.

Quelque rapport qu'il paroiſſe y avoir entre le ſervice que l'on fait en tems de paix, & celui que l'on fait pendant la guerre; j'oſe dire qu'ils ne ſont ſuceptibles d'aucune comparaiſon, & qu'il ſemble que ce

ſoient deux profeſſions différentes. Dans les garniſons, le ſervice eſt tout ſimple, il ne faut que ſçavoir obéir. En campagne, il eſt inſéparable de mille hazards qui demandent qu'on ſçache bien commander, & prendre hardiment un parti. On ſera convaincu de cette différence lorſqu'on aura vû mes opinions particulieres, étayées des exemples généraux. La Relation des faits étant de toutes les manieres d'écrire, la plus utile, la plus inſtructive & la plus amuſante; j'en citerai de bons & de mauvais, analogues à chaque article: ceux-ci afin que l'on apprenne à devenir ſage aux dépens de ceux qui ont vécu avant nous; & ceux-là, afin que voyant les belles actions qui ont été faites, l'on ſoit excité à les imiter.

Il n'eſt point d'occaſions où la vertu Militaire brille avec plus

d'éclat que dans celles où il semble que notre foiblesse doit causer notre défaite. Lasser un ennemi supérieur, qui compte nous faire servir à son triomphe ; le rebuter, & faire retomber sur lui la honte d'un projet mal-concerté & échoué ; voilà ce qui caractérise le grand Officier ; voilà la suprême habileté d'un homme de guerre. Qu'on n'imagine pas que ce que je dis ici ; soient de grands mots vuides de sens : les exemples que je rapporterai, prouveront qu'ils ont de la réalité ; & les moyens que je proposerai prouveront la facilité d'exécuter les actions de cette nature.

Quelque peu de secours que j'aie trouvé dans les Auteurs Militaires que j'ai consultés, j'ai taché de ne rien obmettre dans cet Ouvrage, de ce qui peut servir à l'intelligence de la partie de la guerre que j'y traite, & me suis moins at-

taché à y mettre de l'eſprit que des Principes certains, & des Regles qui fuſſent aiſées. Je dirai quels ſont ces Principes & ces Regles, lorſque j'aurai donné une idée de la Géométrie-Théorique & Pratique qu'il faut néceſſairement ſçavoir pour ſe retrancher.



LA SCIENCE



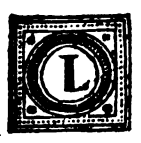
LA SCIENCE DES POSTES MILITAIRES,

OU

Traité des Fortifications de Campagne, à l'usage des Officiers particuliers d'Infanterie qui sont détachés à la Guerre.

CHAPITRE PREMIER.

De la Géométrie nécessaire à un Officier.



A Géométrie est la plus belle partie des Mathématiques : c'est précisément la science de mesurer toutes les grandeurs sensibles.

Les Officiers d'Infanterie n'étant

jamais chargés de diriger la conſtruction des grandes Fortications dont on défend une Place de guerre, qui ne regardent que les Ingénieurs ; la Géométrie qui leur eſt néceſſaire ſe réduit à très-peu de choſe. Les ouvrages de campagne auxquels ils peuvent faire travailler ſont ſi ſimples, qu'il ne faut que ſçavoir tracer des lignes droites, horizontales, parallelles, perpendiculaire & courbes, & connoître le rapport qu'elles ont entre elles pour les faire exécuter. Mais comme il eſt très-différent de deſſiner ces figures avec la regle & le compas ſur le papier, ou de les tracer avec la toiſe & le cordeau ſur le terrein ; je vais dire deux mots des premieres, pour faciliter l'opération des ſecondes.

DU POINT, ET DE LA LIGNE.

Les Géométres appellent *Point*, la plus petite partie qu'on puiſſe

imaginer : il est considéré en Mathématique comme étant indivisible, c'est-à-dire comme n'ayant aucune des dimensions de la matiere.

On appelle *Ligne Droite* A. B. la ligne qui est tirée contre une regle d'un point à un autre point ; cette ligne est la plus courte qu'on puisse tirer des mêmes points, & n'est considerée, ainsi que toutes les lignes en général, que comme une progression de points, mis à côté les uns des autres. PLANCHE I. Fig. 1.

Cette *Ligne* A. B. s'appelle *Horizontale*, lorsqu'elle est tellement de niveau qu'elle ne baisse ni vers A. ni vers B.

On appelle *Ligne Perpendiculaire* C. celle qui est si droite qu'elle ne panche ni d'un côté, ni d'un autre ; telle que seroit celle que décriroit un fil auquel on auroit suspendu une balle. Pour élever une perpendiculaire D. sur une ligne droite E. F. il Fig. 2. Fig. 3.

faut observer que le point d'où on veut la tirer, peut être hors de cette ligne, ou dans cette ligne même.

Si le point G est hors de la ligne H. I. de ce point comme centre, décrivez un arc qui coupe la ligne en deux points tels que L. M. De ces points L & M. décrivez deux arcs de cercle qui se coupent en un point N. Enfin tirez une ligne qui passe du point donné G. sur les deux arcs N. Cette ligne sera perpendiculaire à la ligne H. I.

Fig. 4.

Mais si le point O. où on veut élever une perpendiculaire, étoit dans la ligne même S. T. de ce point, comme centre, décrivez une demi-circonférence qui coupe la ligne en deux points P. Q. desquels pris pour centre, vous décrirez les arcs R. de la même ouverture de compas, & ferez passer par les points d'intersection de ces arcs, la ligne R. O. qui sera perpendiculaire à la ligne S. T.

Fig. 5.

Si dans le second cas, le point duquel il faut élever une perpendiculaire étoit à l'extrémité de la ligne V. X. il faudroit pour lors prolonger cette ligne au-delà du point V. décrire de ce point comme centre, une demi-circonférence qui coupât la ligne en deux points, & finir comme ci-dessus. Fig. 6.

On ne peut élever, ou abaisser qu'une seule perpendiculaire d'un même point, sur une ligne horizontale. Mais on peut en élever ou abaisser une infinité d'obliques.

Une ligne est oblique, lorsqu'elle s'écarte de la ligne perpendiculaire en s'inclinant d'un côté ou d'un autre.

La ligne tangente (*b*) est celle qui touche une autre ligne en un seul point sans la couper; elle est opposée à la ligne secante qui est celle qui coupe une autre ligne. Fig. 7.

On appelle ligne courbe, celle qui s'écarte de la ligne droite pour aller PLANCHE II.

d'un point A. à un autre point B.

Une ligne est mixte, lorſqu'une partie eſt droite, & l'autre courbe, comme C.D.

Fig. 2.

On appelle ligne ſpirale, une ligne courbe qui tourne en s'éloignant continuellement de ſon centre, comme E.

Fig. 3.

Fig. 4.

Deux lignes F.G.H.I. ſont paralleles, lorſqu'elles ſont également éloignées entre elles, de ſorte qu'elles ne ſe toucheroient jamais quand on les ſuppoſeroit prolongées à l'infini. Si d'un point donné F. vous voulez tirer une parallele à la ligne H. I. décrivez de ce point F. & d'un intervalle pris à diſcrétion, l'arc indéfini G. L. enſuite du pointL. & de la même ouverture de compas, décrivez l'autre arc F. H. puis prenez ſur le premier arc une partie L. G. égale à F. H. & tirez une ligne qui paſſe par les points F.G. Cette ligne ſera parallele à la ligne H. I.

Fig. 5.

On appelle ſection ou interſec-

tion, le point auquel deux lignes ou deux arcs ſe coupent comme M. M.

DU CERCLE.

Le Cercle eſt une figure compriſe ſous une ſeule ligne dont le centre eſt également éloigné de toutes les parties, comme N.O.P. Tout cercle ſe diviſe en 360 parties ou degrés. Ainſi ce qu'on entend par *demi-Cercle*, eſt de 180 degrés, & ce qu'on entend par *quart de Cercle*, eſt de 90. Cette diviſion par degrés ſert à meſurer les angles. Fig. 6.

On appelle circonférence du cercle la ligne courbe qui le décrit N.P.

Une ligne droite Q. R. tirée d'un point de la circonférence à un autre, en paſſant par le centre, s'appelle le *Diamétre* du cercle, parce qu'elle le partage en deux également. Fig. 7.

On appelle *demi-Diamétre*, une ligne droite tirée du point central d'un cercle, à un point de la cir-

conférence, comme S. Cette ligne s'appelle aussi *Rayon*.

Une ligne droite T. V. qui divise le cercle en deux parties inégales, s'appelle *Corde*, & la portion de cercle X. coupé par cette ligne, se nomme *Arc*.

DES ANGLES.

PLANCHE III. Fig. 1. Un angle est un espace borné par deux lignes qui se rencontrent en un point comme A.

Fig. 2. Si une ligne B. s'éléve perpendiculairement sur une ligne droite C. D. les *angles* qu'elles forment sont *droits*, leur mesure est le demi-cercle, c'est-à-dire qu'ils ont ensemble 180 degrés, & chacun d'eux 90. On décrit deux angles droits de la même maniere qu'on éléve une perpendiculaire au milieu d'une ligne droite. Voyez ci-devant.

De même pour former un *Angle rectangle*, ou un Angle droit A. on opére comme pour élever une per-

pendiculaire à l'extrémité d'une ligne droite. Sa mesure est le quart de cercle, c'est-à-dire qu'il a 90 degrés.

Un *angle* est *aigu*, lorsque les lignes qui le forment se rapprochent entre elles, comme E. Cet angle a alors moins de 90 degrés. Fig. 3.

On appelle *Angle obtus*, l'angle formé par deux lignes qui s'éloignent plus que celles de l'angle droit : sa mesure est alors de plus de 90 degrés F. Fig. 4.

On appelle Sommet de l'angle, le point où les lignes qui le forment se réunissent, comme G. H. I. Fig. 5.

Pour mesurer la grandeur d'un angle quelconque, posez une pointe du compas au sommet H. & décrivez de l'autre dans une distance indéfinie, l'arc, ou partie de cercle L. M. La grandeur de cet arc qui touche les deux lignes de l'angle, est la mesure de cet angle même, à quelque ouverture du compas que cet arc soit décrit. La raison de cela est que

quelle que ſoit cette ouverture du compas, l'angle G.H.I. eſt toujours le quart d'un cercle. La même raiſon ſert pour tous les angles.

Fig. 6. & 7. Pour faire un angle N. égal à un autre angle O. il faut du point d'une ligne telle que N. décrire l'arc qui eſt la meſure du premier P. Q. enſuite de la même ouverture de compas, décrire l'arc indéfini R. S. puis prendre la diſtance P. Q. que l'on portera en R. S. & tirer par ce point S. la ligne N. T. Cette ligne formera un angle égal à l'angle donné O.

Il eſt ſi néceſſaire dans la pratique, de ſçavoir faire un angle égal à un autre, que l'exécution des Fortifications, & de toutes les parties des Mathématiques ſeroient impoſſibles ſans cela; mais ce que j'en ai dit ſuffit pour la conſtruction des ouvrages dont on peut fortifier les poſtes en campagne.

DES TRIANGLES.

Un triangle eſt une figure terminée par trois côtes, qui forment trois angles.

Le *Triangle équilateral* eſt celui qui a ſes trois côtés, & ſes trois angles égaux comme A. B. C. Il faut pour le décrire tirer une premiere ligne A. B. enſuite du point A. & de la diſtance A. B. décrire l'arc D. puis du point B. & de la même ouverture de compas décrire l'autre arc E. enfin tirer par le point d'interſection *c.* les lignes A. C. B. C. Le triangle que formeront ces lignes ſera équilatéral. PLANCHE IV. Fig. 1.

Un *Triangle* eſt *rectangle* lorſqu'il a un angle droit comme F. Fig. 2.

Le *Triangle* eſt *iſoſcelle* lorſqu'il a deux côtés & deux angles égaux comme G. H. Fig. 3.

On appelle *Triangle ſcalene*, le triangle dont les trois côtés & les trois angles ſont inégaux, comme I. L. M. Fig. 4.

Les trois angles d'un triangle quelconque, ſont égaux à deux angles droits ; c'eſt-à-dire que les trois arcs N. O. P. décrits de la même ouverture de compas, valent enſemble 180 degrés.

Fig. 5.

La valeur de la ſurface d'un triangle rectangle, ou qui a un angle droit R. eſt égale à la moitié du produit de ſa hauteur par ſa baſe, ou de ſa baſe par ſa hauteur, parce qu'il eſt la moitié d'un quarré R. S. qui auroit la même baſe & la même hauteur.

Fig. 6.

Fig. 7.

La ligne perpendiculaire T. qu'on amene de la pointe d'un angle ſur la baſe, ſe nomme hauteur du triangle ; cette ligne formant alors deux triangles inégaux, mais rectangles V. X. on en trouve la valeur comme ci-deſſus.

On appelle *Trigonométrie*, la connoiſſance de la meſure des triangles, qui eſt une des plus belles parties de la Géométrie, ſur laquelle M. de Parcieux, de l'Académie Royale

des Sciences, a donné un excellent Traité où l'on apprend à mesurer les surfaces, à faire les plans, & à lever les cartes. M. Rivart a fait aussi pour cela, des Tables de *Sinus*, qui sont d'un très-grand secours.

DES SURFACES.

Quoique la connoissance des surfaces & des solides, soit inutile dans la construction des petites Fortifications de campagne; je vais cependant en donner l'explication, comme étant une partie essentielle des principes de la Géométrie.

On appelle surface ou superficie, une figure terminée par plusieurs côtés. PLANCHE V.

Une *surface* est *plane*, si elle est unie comme un miroir; elle est convexe, si elle est relevée comme un globe, & concave si elle a quelque profondeur.

La ligne n'étant considérée que comme une progression de points,

la surface n'est aussi considérée que comme une progression de lignes, mises à côté les unes des autres.

Fig. 1. On appelle *Quarré* A, une surface dont les quatre côtés sont égaux, & les quatre angles droits. La surface de ce quarré qu'on appelle aussi *Quarré rectangle*, est égale au produit de sa base par sa hauteur, c'est-à-dire que s'il y a quatre toises de longueur, & quatre toises de largeur; sa surface sera de seize toises quarrées, ou de seize quarrés rectangles qui auront chacun une toise de base, & une toise de hauteur.

Le *Parallelogramme* ou quarré
Fig. 2. long B. est une figure dont les côtés opposés sont égaux, & les angles droits. On mesure sa surface comme celle du quarré rectangle, c'est-à-dire, que s'il a neuf toises de longueur, & quatre toises de largeur, sa surface sera de trente-six toises quarrées.

Fig. 3. On appelle *Rhombe* ou lozange C. une figure de quatre côtés égaux,

mais qui a deux angles opposés aigus, & les deux autres obtus.

Le Trapeze D. est une figure dont les quatre côtés & les quatre angles sont inégaux. Fig. 4.

On appelle *Polygone* E. une figure qui a plusieurs angles, & plus de quatre côtés. Le Polygone regulier, est celui qui a tous ses côtés & tous ses angles égaux : le terme de Polygone se prend quelquefois des ouvrages mêmes de Fortification, & quelquefois du terrein tracé pour élever ces mêmes ouvrages. On appelle Pentagone E. le Polygone qui a cinq côtés ; Hexagone, celui qui en a six ; Heptagone, celui qui en a sept ; Octogone, celui qui en a huit ; Enneagone, celui qui en a neuf ; Décagone, celui qui en a dix ; Undécagone, celui qui en a onze ; & Dodecagone, celui qui en a douze. Fig. 5.

Lorsqu'une Place est fortifiée par six bastions, on dit qu'elle forme un Hexagone. Il est regulier, si ses côtés

& ſes angles ſont égaux : il eſt irrégulier, s'ils ne le ſont pas.

On meſure toutes les ſurfaces qui ne ſont pas à angles droits, en les diviſant en triangles rectangles, dont j'ai dit que la valeur étoit la moitié du produit de ſa baſe par ſa hauteur.

DES SOLIDES.

On appelle *Solide*, une figure qui a les trois dimenſions de la matiere, qui ſont la longueur, la largeur & la profondeur.

Comme les lignes ne ſont qu'une progreſſion de points, & les ſurfaces une progreſſion de lignes, de même les ſolides ne ſont qu'une progreſſion de ſurfaces, ſuppoſées les unes ſur les autres, comme ſont les feuillets d'un livre.

Dans les différentes ſortes de Solides, on conſidere principalement, le cube, le parallipede, le priſme, le cylindre, la pyramide, le cone & la ſphère.

Le

LE *Cube* eſt une figure dont la longueur, la largeur & la profondeur ſont égales comme F. Un Dez à jouer eſt un cube; on trouve la valeur d'un cube en multipliant la longueur par la largeur, & la largeur par l'épaiſſeur; c'eſt-à-dire, que s'il a quatre toiſes de longueur & quatre toiſes de largeur, dont le produit eſt ſeize toiſes quarrées; en multipliant ces ſeize toiſes quarrées, par quatre toiſes de profondeur, on aura ſoixante-quatre toiſes cubiques, ou ſoixante-quatre ſolides, qui auront chacun une toiſe dans leurs trois dimenſions. PLANCHE V. Fig. 6.

On appelle *Parallipede*, un ſolide terminé par ſix côtés parallelogrammes, dont les oppoſés ſont paralleles & égaux, comme G. On trouve la valeur d'un parallipede, en multipliant ſes dimenſions l'une par l'autre comme au cube. Fig. 7.

Le *Priſme*, eſt un ſolide qui a une groſſeur égale dans toute ſa lon- Fig. 8.

gueur, & dont les baſes ſupérieures, & inférieures ſont égales. On donne particulierement ce nom, à un ſolide triangulaire H. terminé aux deux bouts par deux triangles égaux & paralleles, & dans ſa longeur, par trois parallelogrammes non pareils entre eux.

Fig. 9. Le *Cylindre* eſt un corps rond, dont la groſſeur eſt égale dans toute la longueur, & dont les baſes ſont des cercles égaux, comme I. La valeur des Priſmes & des Cylindres, eſt égale au produit de leur baſe par leur hauteur.

Fig. 10. On appelle *Pyramide*, L. un ſolide dont la baſe eſt triangulaire ou quarrée, & qui ſe termine en pointe; une pyramide eſt le tiers d'un Priſme de même baſe, & de même hauteur.

Fig. 11. On donne le nom de *Cone*, M. à une figure pyramidale, dont la baſe eſt un cercle, & dont le ſommet ſe termine en pointe; ſa valeur eſt

comme les pyramides, égale au produit de sa base par le tiers de sa hauteur.

On appelle *Sphère*, N. un solide rond, comme un globe ou une boule. La mesure de la surface d'une sphère, est le produit de sa circonférence par son diamétre ; & celle de sa solidité, le produit de cette surface par le tiers du Rayon. Fig. 12.

Telle est la Géométrie, dont la connoissance est la plus nécessaire à un jeune Militaire. Non-seulement elle sert à le guider dans le tracé des retranchemens dont il peut fortifier les postes qu'on lui confie ; mais elle lui sert encore à laver avec propreté toutes sortes de plans. La précision avec laquelle un jeune Prince * qui fait les délices de la Cour & de la France, exécute cette espéce de dessein, est une preuve de ce que peut, même dans

* M. le DUC DE BOURGOGNE.

l'age le plus tendre, l'application à un objet. On sçait que guidé par son goût pour cette Science, ce Prince a composé, & dédié au Roi, un Manuscrit, où il a dessiné les Figures de la Géométrie, & lavé avec toute l'exactitude possible, un Hexagone régulier.

DE LA GÉOMÉTRIE-PRATIQUE.

Les regles de la Géométrie-pratique, sont les mêmes que celles de de la Géométrie-théorique, dont l'objet est de ramener les principes à l'usage, & de raporter sur le terrein, les différentes figures que l'on peut faire sur le papier.

L'établissement de l'Ecole Royale Militaire, où des Professeurs enseignent à la jeune Noblesse qui y est élevée, ces différentes parties des Mathématiques, est une époque glorieuse au regne de Louis XV. & di-

gne du zèle que font paroître pour le maintenir, les Seigneurs à qui le Roi en a confié le gouvernement. Mais les exercices auxquels on occupe cette jeune noblesse, suffisent-ils pour lui donner une idée de la guerre ? Et lorsqu'un Sujet sortira de cette Ecole, sçaura-t-il dresser une tente, asseoir un camp, monter une grande garde, demeurer au bivouac, aller en parti, ou aux patrouilles de nuit entre les lignes des deux armées ennemies ? Sçaura-t-il construire une redoute, défendre un retranchement, ou attaquer un poste ? Je ne vois pas qu'il puisse le faire, ni comment il pourroit le sçavoir, d'après des raisonnemens & de simples desseins. Les Romains, qui à plusieurs égards peuvent être regardés comme nos maîtres dans la partie militaire, ne se bornoient pas à avoir des Professeurs pour enseigner, ils avoient encore des Champs de Mars, & des espéces d'Acadé-

mies Militaires dans toutes les villes considérables de leur Empire, où on apprenoit la guerre par l'usage. Ces Académies étoient dirigées par des Officiers qui joignoient à leur expérience une application profonde; & qui prenoient dans la conduite des Officiers qui se distinguoient, des exemples qu'ils proposoient à leur Elèves, dont ils leur faisoient une démonstration d'action. Si le Roi agréoit que l'on fît exécuter dans la belle saison, aux jeunes gens élévés à l'Ecole Royale, les manœuvres de guerre qui se renouvellent le plus dans une campagne, & qu'il est essentiel à un homme destiné à la guerre de ne pas ignorer, on verroit alors qu'il ne sortiroit pas de cet Hôtel de simples écoliers, mais des militaires formés, capables de faire le service, de conduire une troupe, de retrancher un poste, & de tenir ferme devant l'ennemi. La grande éten-

due, & la variété du terrein qui est dans les environs de l'Ecole Royale, suffiroit, pour exécuter dans le tems où les terres se reposent, les différentes opérations qui sont la base de la Science Militaire, que l'on veut rendre familiere à cette jeune Noblesse : & il n'en couteroit pas davantage à l'Etat. Après cette petite digression, qui fait voir l'utilité de la pratique dans la guerre, je reviens à mon sujet.

Les instrumens nécessaires pour tracer les figures géométriques sur le terrein, sont une toise, une chaînette, un graphomètre, des piquets, un niveau & un plomb. Je vais donner la description de ces instrumens, & dire ce qu'un officier peut substituer à ceux qu'il ne peut pas porter avec lui.

La *Toise* est une mesure de bois qui a six pieds de longueur. Chaque pied est composé de douze pouces,

chaque pouce de douze lignes, & chaque ligne de douze points. Les Ingénieurs se servent aussi pour mesurer d'un grand compas de bois, dont on arrête les pointes à la distance d'une toise. Un Officier peut suppléer à cet instrument par une épée de trois pieds ; cette longueur est très convenable à cette arme, & il sera ainsi toujours assuré d'avoir une demi-toise, pour s'en servir lorsqu'il sera détaché.

La *Chaînette* est un instrument composé de plusieurs petits anneaux de fer, divisés de cinq en cinq, ou de dix en dix toises, par un pendant, Les Ingénieurs en ont de 15, de 25, de 100, & même de 200. toises ; mais comme un Officier ne peut pas s'embarasser d'un instrument aussi pesant ; il lui substituera un cordeau, ou une ficelle longue de soixante pieds, divisée de toise en toise, par un nœud. Cette mesure sera suffisante pour la construction des ou-

vrages auxquels il pourra faire travailler. Le tems sec ou humide, pourra peut-être en altérer, ou en augmenter la longueur ; mais les ouvrages de campagne n'étant pas faits pour subsister long-temps, on peut ne pas s'attacher à une précision si scrupuleuse ; on fera faire à chaque bout du cordeau une main, dont la longueur sera comprise dans la premiere & la derniere toise, pour servir à passer les piquets que l'on enfoncera dans la terre, lorsqu'on voudra le tendre.

Le *Graphométre* est un instrument qui sert à prendre les angles, à mesurer les hauteurs, & à élever les plans : c'est proprement un demi-cercle gradué, où il y a une alhidade, des pinules, & une boussole : mais comme cet instrument est embarrassant, & qu'il est peu nécessaire dans les Fortifications de campagne ; je crois inutile à un Officier de s'en charger.

de *a.* en *b.* pour la tracer, forme à vue d'œil deux angles droits, avec la ligne *c. d.*

Fig. 6. Pour tracer deux lignes paralleles, il faut, après avoir décrit la premiere ligne *e. h.* mesurer la distance à laquelle on veut tracer la parallele que je suppose en *g.* décrire de ce point *g.* comme centre, où on plantera un piquet, l'arc indéfini *h. i.* & du point *h.* décrire l'arc *e. g.* puis prendre sur le premier arc une partie *h. i.* égale à *e. g.* & enfin tracer la ligne *g. i.* Cette seconde ligne sera parallele à la ligne *e. h.*

Mais comme les ouvrages auxquels les Officiers peuvent faire travailler sont de peu d'étendue, & qu'on peut y négliger une si grande précision, on pourra abbréger cette opération, en mesurant vers les deux bouts de la ligne *e. h.* avec une épée de la longueur que j'ai dite, deux distances égales *e. g.* & *h. i.* aussi perpendiculaires qu'il sera possi-

ble à vue d'œil, & tracer ensuite par les points marqués, la ligne *g. i.* qui sera parallele à la ligne *e. h.*

Je donnerai la maniere de tracer un triangle, un quarré parfait, & une figure circulaire, lorsque je dirai comment on trace les redoutes; mais je ne parlerai pas des Polygones réguliers, ou irréguliers, parce qu'on ne se sert de ces figures, que pour la construction des grandes Fortifications d'une Place de guerre.

Comme les opérations dans lesquelles on a à tracer des lignes droites, des perpendiculaires, des paralleles & des angles, sont celles qui se renouvellent le plus dans les Fortifications de campagne; les jeunes Officiers feront bien de s'y exercer souvent. Le séjour que l'on fait quelquefois dans les camps, & le loisir que l'on a, pendant la paix, dans les garnisons, peu-

vent être employés à ces amuſemens, où l'on ſe fait aider par des ſoldats de bonne volonté, auxquels on donne quelque petite récompenſe ; je dis par des ſoldats, plûtôt que des payſans, parce qu'on y trouvera ce double avantage de les faire travailler à bien moins de frais, & de les accoutumer à ſervir avec plus de facilité, lorſqu'ils ſeront à la guerre.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des différens Ouvrages dont on peut fortifier les Postes.

IL semble que je n'aurois dû donner la méthode de retrancher les Postes, qu'après avoir parlé des détachemens qu'on y envoye, & qui sont presque toujours chargés d'y travailler : mais le tracé des figures géométriques, m'ayant conduit à celui des Retranchemens ; j'ai crû devoir les placer de suite.

La sûreté d'une armée dépend de la résistance des Postes ; & de la vigilance des gardes qui y sont détachées. Mais quelle que soit l'habileté d'un Général, il n'est guères possible qu'il puisse avoir l'œil à tous les détails qui contribuent à leur défense ; il suffit qu'il sçache que

ces gardes sont bien placées, & que la ligne qu'elles forment, est bien établie ; c'est ensuite aux Officiers particuliers qui les commandent, à y faire les meilleures dispositions, pour les défendre vigoureusement, & répondre ainsi aux vûes du Général même.

Un Officier qui est détaché à un Poste, doit y relever une troupe, ou l'occuper pour la premiere fois. Dans le premier cas, comme il arrive souvent que la garde qu'on releve est retranchée, dès qu'il sera arrivé au Poste, & qu'il aura pris la consigne, de l'Officier qui y commande, il se préparera pour la défense, comme je le dirai à cet article. Dans le second, si un Officier détaché veut se retrancher, il faudra qu'il observe, principalement, 1°. De choisir l'endroit où il veut élever son retranchement, de maniere qu'il en puisse bien découvrir toutes les approches; car si l'ennemi

pouvoit venir sans être vû, jusqu'à une petite distance du Poste, il s'y mettroit à couvert avec sa troupe ; il s'y reposeroit, obligeroit les assiégés à rester continuellement sous les armes, & prendroit son tems pour marcher sur eux quand il le voudroit. S'il se trouvoit donc dans les environs du Poste où il voudra se retrancher, des chemins creux, un bouquet de bois, ou tel autre endroit où l'ennemi pût se mettre à l'abri, il les fera combler, ou garder par des détachemens de six ou sept hommes. 2°. Il observera de n'être pas dominé par des hauteurs voisines, ou il empêchera que l'ennemi ne puisse profiter de cet avantage ; parce que si l'ennemi pouvoit prendre ses soldats de revers, il seroit impossible à ceux-ci de se défendre. On verra dans la suite comment on peut parer à cet inconvénient, lorsque par la disposition des lieux, on ne peut pas se poster de façon à éviter ces

hauteurs. 3°. Il proportionnera l'étendue de l'ouvrage, au nombre d'hommes qui le doivent défendre. Le bons ſens,& une infinité d'exemples prouvent que des retranchemens trop grands, & tels qu'on les conſtruit communément, ne peuvent être bien défendus,que par des corps très-conſidérables : l'excès dans ce genre, me paroît une grande faute. Je penſe donc qu'il vaudroit mieux donner dans l'oppoſé, & les faire plus petits. 4°. Il aura attention que toutes les parties de ſes retranchemens ſoient à peu près d'égale force, afin de pouvoir oppoſer par-tout une égale réſiſtance à l'ennemi. 5°. Enfin il prendra garde de pouvoir remplir exactement le but que le Général a eu en vûe, en plaçant une garde dans cet endroit.

Si le Poſte où l'on eſt détaché eſt en raze campagne, ou ſur une hauteur, & qu'on puiſſe y être attaqué

d'une attaque environnante, comme il arrive presque toujours aux petites gardes ; on fera construire une Redoute ou petit Fort quarré ; composé d'un parapet avec sa banquette, & d'un fossé. L'endroit où on veut l'élever étant choisi, on fera tracer une ligne droite A. E. & élever la perpendiculaire B. C. comme j'ai dit qu'il falloit le faire à l'article de la Géométrie-pratique ; mais on observera de ne donner à chacune de ces lignes, qui marquent le côté intérieur du parapet, que deux toises, ou deux toises & demie, si on a trente hommes ; quatre toises, si on en a cinquante ; & huit toises, si on en a cent. Ce qui laissera un espace d'un peu moins de deux pieds contre le parapet, pour chaque soldat. Cet espace paroîtra sans doute trop grand pour défendre un retranchement où il faudroit que les soldats fussent sur deux de hauteur au moins ; mais il

PLANCHE VII.

n'est pas possible, & il n'arrive guères d'en faire dont les proportions soient moindres, excepté dans les cas où les détachemens étant beaucoup plus nombreux, on pourroit donner au parapet une longueur qui laissât la liberté d'y placer deux & même trois hommes de file.

Après avoir tracé ces deux premieres lignes A. B. comme je viens de le dire; il faut attacher le bout du cordeau au piquet C. de la perpendiculaire B. & tracer à la même longueur l'arc D. On attachera ensuite le bout du cordeau au piquet E. de la ligne droite A. & on tracera l'arc F. Le point d'interfection de ces arcs sera celui où devront aboutir les lignes E. H. & C. G. les quatres lignes de ce premier tracé, marqueront le côté intérieur du parapet.

On tracera ensuite en dedans de ce quarré, & à la distance de deux ou trois pieds, quatre autres lignes I. L. M. N. paralleles aux premieres,

pour marquer la largeur de la banquette : on sent que cette largeur doit être plus ou moins considérable, suivant le nombre de soldats que l'on veut y mettre de file.

On tracera encore un troisiéme quarré parallele, & en dehors du premier O. P. Q. R. pour fixer le côté extérieur du parapet, & pour en déterminer l'épaisseur, qui est pour l'ordinaire de huit à neuf pieds; & de dix-huit pieds, ou trois toises, si on veut qu'il resiste au canon.

Enfin, on tracera un quatriéme & dernier quarré S. T. V. X. pour déterminer la largeur du fossé, qui sera la même, ou qui aura deux pieds de plus que l'épaisseur du parapet, & on laissera à tous les angles, ainsi qu'à ceux des lignes déja tracées, un piquet planté, pour ne pas perdre les points des allignements.

Dans le temps qu'on travaillera ainsi au tracé, avec deux ou trois hommes, on en chargera cinq ou six

autres, d'abattre les arbres les plus voisins du Poste, tant pour en bien découvrir les approches, que parce qu'ils servent à la construction des retranchemens. On fait avec le menu branchage, des fascines, qui sont des espéces de fagots longs d'une toise ou environ, dont la grosseur, qui est de deux pieds, est égale partout : ces fascines sont liées par les deux bouts & au milieu, & servent dans les retranchemens, à soutenir les terres, qui s'ébouleroient sans ce secours. Les branches moyennes de ces arbres, servent à faire des piquets propres à entrelarder les fascines, & à les fixer sur la terre ; ou les unes sur les autres, pour monter le parapet : enfin on se sert des troncs auxquels on a laissé les plus grosses branches ; pour augmenter la force du Poste, comme je le dirai ailleurs.

Le tracé fini de la maniere que je viens de dire; on fixe un premier rang de fascines, sur le plus petit quarré

I. L. M. N. pour soutenir les terres de la banquette : on en fixe un second rang sur le quarré A. B. G. H. pour soutenir le côté intérieur du parapet. Enfin on fixe un troisiéme rang, sur le troisiéme quarré O. P. Q. R. pour soutenir le côté extérieur du même parapet.

On observera en commençant de piquetter les fascines, de faire laisser du côté le moins vû de l'ennemi, un passage P. B. de trois pieds, pour servir d'entrée à la Redoute ; mais si ce passage pouvoit être tourné & enfilé, on le feroit faire à mortaise, tel qu'on le voit en Y.

Après qu'on aura piquetté les trois rangs de fascine de la maniére que j'ai dit, on fera creuser * le fossé A. B. à un pied de distance du côté extérieur du parapet, & jetter la terre dans les in-

* Voyez le profil Fig. 2. de la Planche VII.

tervalles C. D. E. marqués pour le même parapet & pour la banquette ; on aura attention de faire refouler cette terre en faisant marcher les soldats par-dessus, afin de la rendre plus ferme ; on observera aussi en faisant creuser le fossé, de laisser un talut, ou pente, plus ou moins considérable, suivant la solidité ou la consistance du terrein, aux deux côtés F. G. du fossé, afin que la terre ne s'éboule pas. La pente F. qui est du côté de la redoute, s'appelle *Escarpe*, & celle qui est vis-à-vis du côté de la campagne en G. *Contre-Escarpe* : on prendra garde encore, lorsqu'on piquettera les fascines dont on montera le parapet, de les rapprocher un peu en montant, comme on le voit en H. afin de laisser la même pente de côté & d'autre. La distance E. D. marque la banquette ; la distance D. C l'épaisseur inférieure du parapet; la distance I. L. l'épaisseur supérieure du même pa-

rapet ; la diſtance M. N. la largeur du bas du foſſé, & la diſtance A. B. la largeur du haut.

On élevera la banquette de cet ouvrage de deux pieds, ſi le terrein eſt égal ; mais s'il ne l'étoit pas, & qu'il y eût des endroits trop bas, on y fera deux banquettes, l'une ſur l'autre, en forme d'eſcalier. On donnera au parapet, quatre pieds de hauteur au-deſſus de la banquette ; mais ſi on avoit élevé cette banquette à cauſe de quelque hauteur voiſine, d'où on pût être pris de revers ; il faudroit auſſi élever le parapet juſques à ce que l'on verroit que les coups de l'ennemi ne peuvent plus plonger. On laiſſera à la partie ſupérieure du parapet, un talut ou pente I. L. afin que les ſoldats puiſſent découvrir aiſément tous les environs du Poſte, & tirer leur fuſil avec plus de facilité vers la campagne O.

Quoique la forme quarrée de la Redoute, dont on vient de donner

la construction, soit presque la seule usitée en campagne, elle a cependant des défauts qui devroient la faire rejetter, du moins pour les Postes dont tous les environs doivent être défendus également. L'expérience nous apprend qu'on ne doit jamais compter sur la défense oblique de mousqueterie, parce que le soldat ne tire presque jamais que droit devant lui, en A. & souvent même sans viser. Cela étant, il résulte qu'il y a vis-à-vis les angles de la Redoute, de grands espaces B. qui ne sont point défendus, & où l'ennemi, peut pour ainsi, dire rester en sûreté. M. le Chevalier de Clairac, Brig. des Armées du Roi, Ingénieur habile&expérimenté,donne dans son Traité des Fortificationspassageres, un moyen excellent pour parer à cet inconvénient; c'est de construire le bord intérieur du parapet en crémaillere, ou en forme de petits redans, propres à mettre un ou deux

PLANCHE IX. Fig. 1:

PLANCHE VIII.

hommes de chaque côté ; cette méthode eſt d'autant meilleure, que ſon feu croiſé, prend les ennemis par les deux flancs, & qu'il n'y a aucune des approches qui ne ſoit défendue. Mais la conſtruction de cette ſorte de Redoute, eſt trop longue, & trop compoſée, pour pouvoir être exécutée par des Officiers particuliers ; je préférerois avec le même Auteur, de conſtruire des Redoutes circulaires C. parce que tous les points de la circonférence étant également diſpoſés, le ſoldat ſe poſte indifféremment par-tout, & les eſpaces extérieurs D. qui ſont défendus, variant d'un moment à l'autre, l'ennemi n'eſt en ſûreté nulle part. PLANCHE IX. Fig. 2.

La Redoute circulaire, eſt donc la plus parfaite que l'on puiſſe conſtruire ; mais quand on a un chemin, ou le bord d'une riviere à défendre : la Redoute quarrée, longue, ou triangulaire, eſt préférable ; parce

que l'on doit oppoſer le plus parallelement qu'il eſt poſſible, les faces du retranchement, aux endroits que l'on veut battre ; en obſervant toutefois d'en arrondir les angles.

Pour tracer une Redoute circulaire, il faut, après avoir fixé le point central du Poſte, planter un piquet à ce centre ; puis de ce point, & d'une longueur de cordeau déterminée ſur le monde * que l'on a, on tracera le cercle E.E. pour marquer

PLANCHE IX. Fig. 2.

* Si on a trente hommes, on donnera une toiſe & demie de longueur au cordeau pour le Rayon, ce qui ſera trois toiſes de diamétre, à peu près neuf toiſes de circonférence, & un peu moins de deux pieds pour chaque ſoldat. Si on en a cinquante, on donnera deux toiſes de rayon, ce qui ſera quatre toiſes de diamétre, & à peu-près douze toiſes de tour ; enfin, ſi on en a cent, on doublera ces proportions ; à moins que l'on ne voulût mettre les hommes ſur deux ou trois de hauteur.

le côté intérieur du parapet ; on en tracera ensuite un autre, en dedans du premier, & à la distance que j'ai déjà donnée, pour marquer la largeur de la banquette ; on en tracera un troisiéme F. F. pour marquer le bord extérieur du parapet ; enfin on en tracera un quatriéme G. G. pour marquer la largeur du fossé. Cela fait, on piquettera les fascines, en leur faisant prendre la ligne courbe des cercles, & on finira comme à la redoute quarrée.

Si le détachement que commande un Officier, étoit posté sur un passage, devant un pont, dans un défilé, ou au-devant d'un gué, on pourroit y faire faire un parapet, en ligne droite ou courbe avec sa banquette, & un fossé qui en fermât toute l'entrée: cela vaudroit beaucoup mieux que de faire un redan, qui est un ouvrage qui n'a que deux faces. Je crois inutile de donner ici la construction de cette sorte d'ou-

vrage, parce qu'un Officier n'a jamais assez de monde, pour pouvoir en défendre le parapet, qui est ordinairement très-étendu. Je ne parlerai pas, par cette même raison, des Forts à étoiles, & des Fortins où l'on ne poste que des détachemens considérables.

Je dirai comment on fortifie les maisons, ou les villages ; lorsque je donnerai la maniere d'augmenter la force des Postes, qui ont quelque Fortification naturelle.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des différentes manieres d'augmenter la force des Postes.

CE n'est pas seulement avec les ouvrages dont j'ai parlé au Chapitre précédent, qu'un Officier peut fortifier un Poste ; il y a encore une infinité de moyens d'arrêter, de lasser, & de rebuter même l'ennemi, qu'il importe de ne pas ignorer.

On augmente la force d'une Redoute A. ou de tel autre ouvrage, en remplissant d'eau le fossé B. ce qui se fait en détournant une fontaine ou un ruisseau, ou en seignant une riviere ou un étang. Mais si le terrein du Poste étoit inégal, ce qui arrive quelquefois, & qu'on ne pût mettre de l'eau également dans tous PLANCHE X.

tes les parties du fossé ; il faudroit en le creusant, faire laisser des batardeaux C. ou petites traverses de terre qui formeroient des digues propres à retenir l'eau dans les parties supérieures du fossé D. d'où on la laisseroit couler dans les inférieures E. On ne donnera à ces digues qu'un demi-pied d'épaisseur dans le haut D. qui sera en dos-d'âne; mais on leur en laissera beaucoup plus dans le bas E. en leur donnant beaucoup de talut des deux côtés.

On fait aussi des Batardeaux F. avec des planches ou des madriers ; mais il faut qu'elles soient fortes, & soutenues par de gros pieux, afin que le volume d'eau supérieur ne puisse pas les renverser : ces sortes de digues sont même préférables à celles de terre.

On peut augmenter encore la force d'une Redoute ou de tout autre ouvrage, en embarassant les environs & les avenues qui y conduisent. Dans un pays de montagne, on fait

couper les chemins par de grands fossés, ou on les rompt en les escarpant ; on fait fermer les défilés par des charrettes mises les unes sur les autres, & on place derriere quelques fusilliers ; enfin on jette partout où il est nécessaire de grandes ronces qu'on enterre à demi. Mais comme il arrive quelquefois que le Général donne des ordres à un Officier pour se retirer vers l'armée, ou se replier sur un autre Poste, en cas qu'il soit attaqué: il doit observer alors de ne pas rompre tellement le chemin par lequel il doit se retirer, qu'il ne puisse plus exécuter cette retraite ; il faut au contraire qu'il laisse un passage aisé, fait en forme de pont-levis ou autrement, & qu'il le fasse défendre par sept ou huit soldats.

Si on est détaché dans un pays de plaine, on fait creuser sur les avenues, & dans les approches du Poste des fosses profondes, ou des puits

que l'on couvre ensuite avec de petites branches & un peu de terre ; & on a attention de repandre de côté & d'autre celle qu'on a tirée des creux, afin que l'ennemi ne puisse point appercevoir où ils sont ; on fait encore repandre sur les avenues, & sur le glacis des chausses-trapes, qui sont des espéces de cloux à quatre ou cinq pointes, dont l'une est toujours en l'air. Enfin, on peut faire planter des piquets tout autour du Poste, mis près à près les uns des autres, & un peu inclinés vers la campagne, qui sortent de la terre d'environ deux pieds, & dont on éguise ensuite la pointe. Mais l'obstacle le plus redoutable qu'on puisse opposer à l'ennemi, & celui dont M. le Chevalier Follard fait le plus de cas dans ses Commentaires sur Polybe, est de fermer les défilés, embarasser les chemins, & entourer le Poste d'un abatis d'arbres, dont on enterre le tronc dans

un fossé profond de trois ou quatre pieds, creusé exprès pour cela. Les arbres dont on se sert pour faire cet abatis, doivent avoir beaucoup de grosses branches dont on éguise les pointes, & dont on ôte toutes les feuilles; on arrange ces arbres aussi près qu'il est possible, les uns des autres, pour que les branches soient bien entrelassées, & on a attention qu'elles soient un peu inclinées vers l'ennemi. On peut faire, si l'on veut, deux ou trois rangs d'abatis autour d'une Redoute; mais il faut qu'ils soient à deux toises de distance l'un de l'autre, afin que l'ennemi ne puisse les brûler en même-tems pour approcher du Retranchement. » Les bonnes Redoutes, dit M. de Saxe dans ses Revêries *, sont d'autant plus avantageuses, qu'il faut peu de tems

* Edition portative des Rêveries de M. de Saxe, pag. 326.

» pour les conſtruire, & qu'elles ſont
» propres à une infinité de circonſ-
» tances, où une ſeule ſuffit ſouvent
» pour arrêter une armée dans un
» pays ſerré, pour empêcher qu'on
» ne vous trouble dans une marche
» critique, & pour occuper un grand
» terrein lorſqu'on n'a pas beaucoup
» de troupes.

On ſe retranche auſſi quelquefois par un ſimple abatis, lorſqu'on n'eſt pas dans le deſſein, ou qu'on n'a pas le tems de ſe couvrir avec un retranchement de terre. Mais on doit alors avoir attention de mettre les troncs des arbres couchés les uns ſur les autres autant qu'il ſe pourra, afin de faire de ces troncs une eſpéce d'épaulement; car autrement l'ennemi avançant en force contre l'abatis même, & ayant alors l'avantage de voir depuis les pieds juſqu'à la tête ceux qui ſeroient derriere, il pourroit les tuer les uns après les autres.

Si c'eſt un gué, ou une riviere

que l'on ait à défendre, on y pourra faire un parapet, en observant de le construire le plus près de l'eau qu'il sera possible, afin que l'ennemi ne puisse se former en bataille après l'avoir passé. On augmentera la difficulté du passage, en faisant creuser un grand fossé tout au devant du gué, dans lequel on fera entrer l'eau de la riviere : on pourra aussi en escarper les bords ; y jetter des arbres en croix, & y semer des chausses-trapes.

Mais toutes ces chicanes que j'ai détaillées, & qu'on peut opposer à l'ennemi, ne servent qu'à augmenter la force extérieure des Postes : il en est d'autres qu'on peut ménager dans ceux qui ont quelques Fortifications naturelles, telles que les Châteaux, les Chapelles, les Métairies, ou les Censes. Un Officier détaché à un Poste isolé de cette maniere, doit observer, avant

d'y faire travailler, d'obliger les personnes qui y habitent, d'en sortir, & de les faire loger ailleurs par les Consuls du village le plus proche. Il fera ensuite retrancher la maison d'un parapet tournant, s'il a assez de monde pour le défendre : si au contraire il en a peu, il fera former un abatis tout autour de la maison, & principalement vis-à-vis des angles, afin d'empêcher l'ennemi de la saper par-là. Il en fera aussi ôter les tuiles ou les ardoises qui la couvrent, afin que l'ennemi ne puisse pas, en appliquant des échelles contre le mur, aller assommer ceux qui seroient dedans. Si la maison étoit couverte de chaume ou de telle autre matiere, il la découvriroit pour les brûler, ainsi que tout ce qui se trouveroit de combustible dans les environs, afin que l'ennemi ne pût pas s'en servir contre la maison même. C'est l'avis de M. Follard.

Quoique l'on ait entouré une maiſon d'un parapet ou d'un abatis, on ne laiſſera pas de percer des crénaux aux murs du rez-de-chauſſée; mais on obſervera de les percer à un pied ſeulement du ſol, afin de pouvoir découvrir les jambes de l'ennemi, & empêcher qu'il ne puiſſe ſe rendre maître du dehors, en y mettant cinq ou ſix fuſils dedans. Ces crénaux, auxquels on donnera quatre pouces d'ouverture, feront percés à trois pieds de diſtance les uns des autres, & on fera faire un petit foſſé à un pied & demi du mur en dedans de la maiſon, pour placer les ſoldats chargés de les défendre. On fera encore percer d'autres crenaux au rez-de-chauſſée à ſept ou huit pieds du ſol, vis-à-vis l'entre-deux de ceux du bas, qui auront la même ouverture; on placera les ſoldats qui devront défendre

ceux-ci sur des banquettes élevées faites avec des madriers, des planches, des tables, ou des échelles. Enfin on aura attention de percer un plus grand nombre de crénaux vis-à-vis les avenues, au-devant, ou aux côtés de la porte, & aux angles de la maison; parce que ce sont les endroits où l'ennemi fait ordinairement les plus grands efforts. Si la maison avoit une cour, on créneleroit aussi les murs qui donnent dedans, afin d'y pouvoir chauffer l'ennemi, lorsqu'il s'en seroit rendu maître.

S'il y avoit plusieurs portes, on les baricaderoit, & on embarasseroit ensuite le devant avec quatre ou cinq arbres mis les uns sur les autres, en observant de ne laisser à celle qui devroit servir d'entrée au Poste, qu'une ouverture à pouvoir passer un à un. S'il y avoit des fenêtres basses, qui ne fussent pas

grillées, on les fermeroit avec du fumier, des planches, des pierres, de la terre, & même des arbres.

Si la maiſon qu'on défend avoit au rez-de-chauſſée de grandes piéces, telles que ſont les écuries, ou les celliers, on planteroit dans le milieu pluſieurs arbres coupés, dont on enterreroit le tronc juſqu'aux branches. Ces arbres ainſi placés empêcheroient l'ennemi de pouvoir ſe former, s'il venoit à pénétrer dans la maiſon. Enfin on aura attention de faire planter un ou deux de ces arbres à trois ou quatre pieds en dedans de la porte d'entrée, pour qu'on ne puiſſe pas y pénétrer de front, mais de côté, & comme en ſe gliſſant.

S'il y a dans la maiſon un grand eſcalier pour monter au premier étage, on le rompra, ou on l'embaraſſera avec des pierres, ou des tonneaux pleins de terre. Si cet eſca-

lier formoit un tambour dans le rez-de-chauſſée, comme il arrive quelquefois, on percera le mur de pluſieurs crénaux, afin de pouvoir fuſiller l'ennemi qui ſeroit entré, & on ſe ſervira de quelques échelles pour monter ſoi-même au premier. Cela fait, on percera le plancher de cet étage de pluſieurs trous de quatre pouces ou environ de diamétre, pour pouvoir tirer du haut en bas ſur l'ennemi. On obſervera par cette raiſon de ne faire ces ouvertures qu'aux endroits du plancher ſous leſquels on n'aura pas planté des arbres au rez-de-chauſſée, & d'en faire faire même un plus grand nombre au-deſſus de la porte, & aux autres endroits foibles que l'ennemi pourroit forcer.

On fera auſſi créneler les murs du premier étage à hauteur d'appui, ou pour mieux dire à trois pieds du pavé : on donnera à ces crénaux

dix pouces au moins d'ouverture, & on les percera à trois pieds de distance vis-à-vis l'entre-deux de ceux du rez-de-chaussée.

Quand aux fenêtres de ce premier étage, si l'on n'a pas assez de monde pour les défendre, on les barricadera, pour que l'ennemi ne puisse point, en y appliquant des échelles par dehors, fusiller ceux qui seroient dedans. On peut encore, comme dit le Chevalier Follard, faire faire au-devant de chacune, une grande ouverture au pavé, un peu plus longue que l'embrazure de la fenêtre n'est large, qui lui servira comme de fossé, où se précipiteront ceux qui voudroient pénétrer par-là.

On fera faire au second & au troisiéme étage de la maison les mêmes préparatifs qu'au premier; afin que, soit que l'ennemi veuille la saper par le bas, ou y pénétrer par le haut, il trouve par-tout une égale résistan-

ce ; mais il ſera inutile de percer des crénaux aux murs de l'étage le plus élevé : les tuiles, ou les ardoiſes qui couvroient la maiſon étant une fois enlevées, on démolira ces murs juſqu'à hauteur d'appui, pour pouvoir tirer le fuſil par-deſſus ; les pierres qu'on en ôtera ſeront reſervées, & miſes en pluſieurs tas pour les lancer ſur l'ennemi, & on gardera les ſoliveaux de la charpente pour les jetter ſur les échelles qu'il pourroit dreſſer contre la maiſon.

Un Poſte retranché de la maniere que je viens de dire, pourroit réſiſter long-temps, & laſſer même les Aſſiégeans, s'il étoit défendu par des ſoldats déterminés, tels qu'on en trouve toujours dans les armées.

L'Officier que j'ai vû ſçavoir le mieux fortifier un Poſte, eſt M. d'Enfernay, Capitaine au Régiment de Lyonnois, avec Brevet de Lieutenant Colonel. Cet Officier ayant été détaché pendant la cam-

pagne de 1748. à Bevera, village de la Côte occidentale de Gènes, à deux lieues de Vintimille, sur la Roya, avec une Compagnie Franche qu'il commandoit, se posta dans l'Eglise du lieu, qui est isolée, & la fit entourer d'un parapet avec un fossé plein d'eau; mais une partie de son retranchement étoit dominé par quelques maisons du village, de maniere que l'ennemi eût pû plonger dans son Poste, & prendre ses soldats de revers. Il para à ce défaut en couvrant la partie dominée par une espéce de *Blindage*, fait avec des soliveaux apuyés d'un bout contre le mur de l'Eglise, & de l'autre sur des poteaux plus élevés d'un pied que la partie supérieure du parapet, qui laissoient la liberté de tirer par-dessous. Ce *Blindage* couvert de fascines & de terre, empêchoit que les coups de l'ennemi ne pussent plonger, & n'empêchoit cependant pas qu'on ne pût

canarder l'ennemi lui-même. Je fus détaché dans ce temps-là de l'armée avec une troupe pour aller sous les ordres de cet habile Partisan, & ne pouvois me lasser de voir les défenses qu'il avoit ménagées à son Poste, où les ennemis n'oserent jamais lui faire visite, quoiqu'ils fussent ses plus proches voisins.

J'ai crû devoir rapporter cet exemple autant pour rendre justice à cet Officier, que parce qu'on y voit la maniere dont on se met à l'abri dans un Poste dominé par quelque hauteur. Quant à ceux qui n'ont aucune Fortification naturelle, tels que les Redoutes, & autres retranchemens de terre, on y remédie en exhaussant, comme je l'ai dit, le côté du parapet qui est dominé, ou en faisant un éventail avec des soliveaux plantés perpendiculairement contre le bord intérieur de ce parapet, sur lesquels on cloue ensuite des madriers, ou des fascines;

en

en obfervant de laiffer entre le haut du parapet & le bas de cet Eventail, un intervalle d'un demi pied pour pouvoir tirer le fufil.

Mais fi un Officier detaché, n'avoit pas le tems d'oppofer à l'ennemi toutes les chicanes que je viens de détailler; ce qui arrive lorfqu'un Général voulant faire faire un fourage, jette de l'infanterie dans des maifons, ou des cenfes, pour former une ligne; un Officier doit alors faire mettre promptement deux arbres en croix devant la porte, percer le plancher, fermer les fenêtres, & fe préparer à une défenfe, qui donne le temps aux fourageurs de fe retirer, & aux détachemens qui doivent les fecourir, celui d'arriver.

Ce que j'ai dit jufqu'ici de la maniere de fe retrancher, n'eft que pour les Poftes ifolés; mais fi un Officier avoit à défendre un village, il pourroit y tailler à l'ennemi une

besogne bien plus difficile ; quand je dis de retrancher un village, je ne veux parler que de ceux dont les maisons sont ramassées, ou qu'on trouve quelquefois entourés de murailles. Un Commandant détaché à un Poste de cette nature, doit avant que de travailler à le retrancher, en faire plusieurs fois le tour, pour en examiner les approches, & les maisons qui le bordent. Il fera créneler les murs de celles-ci, & embarassera avec des arbres, le devant de celles qui auroient quelques issues à la campagne ; il fera même, s'il en a le tems, former un bon abattis tout autour, & retranchera l'entrée des ruës.

Un Officier qui veut ainsi fortifier un Poste un peu étendu, doit faire une espéce de plan du village & des retranchemens qu'il se propose d'y faire élever, parce que cela fournit des idées pour la défense, qui échappent souvent à la vûë seule du pays.

On défend une ruë comme un pont, c'eſt-à-dire avec un *Redan* ou plûtôt avec un ſimple parapet en demi-cercle avec ſon foſſé. On créne le tous les étages des maiſons qui ſont à l'entrée, on fait des foſſes profondes ou des coupures qui traverſent les ruës, & on met des chauſſes-trapes au fond. On embaraſſe encore les ruës avec des arbres, des charrettes, ou des tonneaux : on fait auſſi ouvrir pluſieurs paſſages au derriere des maiſons, pour communiquer d'une ruë à l'autre, & on a attention, ſur-tout ſi l'on a peu de monde, de remplir le milieu de chaque place du village, avec pluſieurs arbres coupés, afin d'empêcher l'ennemi de s'y former, s'il y pénétroit.

Comme le canon, ou le feu, ſont les choſes les plus à craindre dans la défenſe d'un village; un Officier doit faire rompre les chemins par où on peut le conduire: cela eſt aiſé daus un pays de montagne;

mais lorſque le village eſt dans la plaine, on doit faire creuſer de grands foſſés qui en coupent les avenues, d'intervalle en intervalle, & mettre pluſieurs arbres en croix, qui en occupent toute la largeur. On pourra même, ſi on en a le temps, faire étayer les poutres des maiſons qui le bordent, avec des troncs d'arbres, ou de groſſes piéces de bois miſes en chevalet : cette précaution eſt néceſſaire pour empêcher que le plancher ne s'éboule & n'écraſe les aſſiégés.

Quant au feu, la meilleure maniere de s'en garantir, c'eſt de brûler ſoi-même toutes les matieres dont l'ennemi pourroit ſe ſervir. Mais s'il y avoit quantité de bois, de paille, ou de foin, on devroit auparavant demander au Général s'il agrée qu'on le faſſe, ou s'il juge à propos de faire enlever ces munitions pour ſervir aux beſoins de l'armée même.

Une autre choſe eſſentielle, à la-

quelle un Officier détaché dans un village doit toujours avoir attention, est de se ménager une derniere retraite, dans le cas qu'il fût forcé à l'entrée des ruës & dans ses premiers retranchemens. On choisit pour cet effet le Château, ou l'Eglise, ou une bonne maison isolée qu'on retranche avec soin, après en avoir fait déloger les habitans. Lorsque des soldats qui défendent un Poste sçavent où se retirer, ils ne pensent point à se rendre ; & ne sont jamais tentés de se livrer au vainqueur, tant qu'ils se voyent en état d'obtenir une capitulation honorable.

Mais si les maisons du village que l'on a à défendre étoient éparpillées, ou qu'il y eût dans son centre des jardins & des cours, il faudroit alors se borner à retrancher une seule maison, ou l'église, ou le cimétiere, ou le château, où l'on se couvriroit par un retranchement de terre, & avec toutes les autres chicanes que j'ai

déjà dites pour les Postes isolés, en observant toujours de s'y ménager quelques flancs.

Comme les différens ouvrages dont on retranche un Poste, & principalement un village, seroient trop pénibles & même trop longs, s'ils n'étoient faits que par les soldats d'un détachement, qu'il ne faut jamais accabler de fatigues; un Officier doit faire commander par le Consul ou Syndic du lieu un certain nombre de paysans munis de pelles & de pioches, pour y travailler seuls, ou conjointement avec un tiers de sa troupe, pendant que les deux autres tiers resteront sous les armes, crainte de surprise. Ces soldats & ces paysans qui travailleront, seront relevés de trois en trois heures par d'autres nouveaux, & on veillera à ce qu'ils n'ayent point d'armes cachées sur eux, & qu'ils travaillent sans interruption jusqu'à la fin de l'ouvrage.

Pendant la derniere guerre d'Ita-

lie en 1747 ; je me servis ainsi des habitans du village de Berra dans le Comté de Nice, où j'étois détaché avec trente hommes. Monsieur le Duc de Mirepoix, Général de l'armée Françoise en l'absence de Monsieur le Maréchal Duc de Belisle, ayant eu avis que quelques Partis de paysans Piémontois, avoient pénétré dans ce Comté, dans le dessein d'y enlever quelques-uns de nos Quartiers ; ce Général envoya ordre à tous les Officiers qui y commandoient, d'être alertes, & de faire courir des détachemens pour leur donner la chasse. M. de Charli, alors Lieutenant Colonel du Régiment de l'Isle de France, Officier d'expérience, qui commandoit au bourg de Contés & dans le district de Berra, m'écrivit en conséquence de mettre ce Poste, dont un côté de la cour étoit entierement ouvert, dans le meilleur état de dé-

fenſe : dans ce même jour un eſpion de M. de Mirepoix paſſa à mon Poſte, & m'avertit que deux compagnies de cent hommes chacune qui marchoient ſur Berra, y ſeroient arrivées avant minuit. Sur un avis auſſi précis, je fis commander par le Conſul trente payſans qui perçerent des crénaux aux endroits du château que je leur déſignai, & qui éleverent un bon parapet de pierres ſeches à l'ouverture de la cour par où les ennemis auroient pû eſcalader. Je fis jetter enſuite un bon nombre d'arbres avec toutes leurs branches en avant de ce parapet, & ayant envoyé chercher le Conſul & ſon fils aîné âgé de quatorze ans ; je dis au pere, qu'étant inſtruit par les ordres que je recevois, que les ennemis qui marchoient ſur mon Poſte, avoient des intelligences avec les habitans pour me faire enlever, je garderois ſon fils avec moi pour le faire attacher ſur le parapet, & que le premier

coup de fusil des ennemis seroit pour lui. Ces précautions prises, je renvoyai le pere, & me tins prêt à recevoir les *Barbets*, qui ayant appris qu'il y avoit des Partis en campagne pour venir au-devant d'eux, se replierent bien-tôt sur Tende.

Après avoir donné une idée de la maniere dont on peut augmenter la force des Postes, il est dans l'ordre de parler des détachemens qui les doivent défendre.



CHAPITRE IV.

De la maniere dont on doit se préparer pour aller en Détachement.

LEs Détachemens sont des corps particuliers de gens de guerre, détachés d'un plus grand corps, pour veiller à la sûreté d'un Poste, ou pour aller à quelque expédition.

Quand un Officier est commandé pour aller en détachement, il doit se mettre en guêtre, prendre son hausse-col, son fusil, ou son sponton, se pourvoir d'un cordeau divisé pour pouvoir se retrancher s'il est nécessaire; & se rendre de bonne-heure au lieu de l'assemblée des gardes. Lorsqu'il y sera arrivé, & qu'on lui aura désigné la troupe qu'il doit commander, il s'informera du Major de brigade, s'il est destiné à aller relever un autre déta-

chement, ou s'il doit aller occuper un Poste pour la premiere fois. Dans le cas qu'il doive aller relever une troupe, il n'aura qu'à sçavoir où est le guide chargé de le conduire : ce guide est un soldat détaché par l'Officier qu'on doit relever; qui va d'ordonnance chez le Major-Général, pour être prêt à porter les ordres qui pourroient survenir; & qui ayant déja été au Poste, vient pour en enseigner le chemin au nouveau détachement. Dans le cas que le Poste dût être occupé pour la premiere fois, l'Officier demandera au Major de la brigade des instructions relatives à sa défense.

Ces instructions prises, il viendra faire l'inspection de sa troupe, & aura soin que chaque soldat soit équipé convenablement; que son fusil soit chargé, & amorcé de frais, que la pierre en soit bonne, que le tampon en soit ôté, que son fourniment soit rempli de cartouches, & que

cent précautions inutiles, que d'en manquer une bonne; parce que la moindre négligence peut faire échouer les projets les mieux concertés. Mais on doit observer cependant de ne pas se décourager, en supposant dans l'ennemi plus de vigilance qu'il n'en a, & en faisant naître des difficultés qui n'arriveront point. Si à la guerre on s'arrêtoit à toutes les suppositions qui peuvent se présenter à l'imagination, on ne feroit, ni n'exécuteroit jamais rien. Régle générale, en fait de projets militaires, dans les choses qui dépendent de nous uniquement, nous ne devons rien oublier pour assurer le succès de notre dessein: quant à celles qui dépendent de l'ennemi, on doit donner quelque chose au hazard.

Après qu'un Officier aura fait l'inspection de sa troupe, il s'informera du guide qui doit le conduire,

ſi le chemin par où il doit paſſer, eſt large, ou étroit, facile, ou couvert; ſi les Poſtes des ennemis en ſont près, s'ils font des patrouilles, ſi on voit pendant le jour leurs Partis en campagne; enfin, ſi on a à paſſer devant des métairies, des châteaux, ou des cenſes. Ce ſera d'après ces informations, qu'un Officier dirigera les précautions de ſa marche, après ſon départ du camp.



CHAPITRE V.

De la Marche des Détachemens, vers les Postes.

LA marche d'une troupe vers un Poste, est une des parties les plus importantes à un Officier qui est détaché à la guerre. Je ne dirai point ici que la nuit est le tems le plus propre pour faire ces marches, parce que l'heure de leur départ est fixée par le Général même; je dirai seulement qu'il y a certaines précautions à prendre, auxquelles il est essentiel de ne pas manquer.

Si le Poste où marche un détachement est éloigné de l'armée, les Officiers ne monteront à cheval que lorsqu'ils seront hors de la vuë du camp: ils en descenderont à la

vuë

vuë du Poste, pour les faire ramener par leurs domestiques ; mais si l'endroit où l'on est détaché n'étoit qu'à une lieue ou environ de l'armée, & à portée des ennemis ; je pense qu'ils feront bien d'y aller à pied, afin d'être moins embarassé, s'ils avoient à combattre quelques Partis ennemis. Au reste soit qu'ils aillent à pied ou à cheval, ils doivent, ainsi que leurs Sergents, avoir grande attention de ne pas trop presser les soldats pour qu'ils ne traînent point, de marcher serré, & sur autant de files que le chemin le permettra : qu'ils ne s'arrêtent point, & qu'ils observent le silence le plus profond pour pouvoir entendre les différens ordres qu'on voudra leur donner. On voit dans un petit ouvrage attribué à M. le Comte de Saxe, qui a pour titre, Traité des Légions, ou Mémoires sur l'Infanterie, imprimé en 1753, de quelle conséquence il est pour une armée en-

tiere, & pour un Officier en particulier, de marcher on bon ordre. Voici le paſſage, que je tranſcrits.

» Toutes les armées que le Roi a » envoyées en Bohême, en Weſtphalie, & en Baviere, dit ce grand » Général, y ſont paſſées bien équi» pées, très-belles, & très complet» tes; elles ſont revenues ruinées, » épuiſées, & y ont perdu une quan» tité prodigieuſe d'Officiers & de » ſoldats : nous n'y avons point eu » cependant d'affaires générales, » la ſeule qui y a été un peu conſi» dérable, a été heureuſe pour nous; » ce n'eſt qu'en détail que nous » avons vû fondre nos armées. En » effet la plus grande partie des dé» tachemens envoyés à la guerre, des » Poſtes détachés, des eſcortes qui » ont été attaquées par les ennemis, » ont été battus ou ſurpris, par l'in» diſcipline du ſoldat, ou la négli» gence de l'Officier. Il eſt à naître

» qu'on ait vû marcher une escorte
» en bon ordre : les soldats occupés
» continuellement à piller, ou à se
» soustraire à la vuë de leurs Com-
» dants, ont l'habitude de s'en éloi-
» gner dès le commencement de
» la marche, & à peine s'y trou-
» ve-t-il un Officier qui y fasse at-
» tention. Il en est de même des
» Partis, des Postes, & des Détache-
» mens : ou le soldat s'en éloigne,
» ou s'il reste à la troupe, c'est pour
» marcher en mauvais ordre, s'ar-
» rêter à tous momens, parler quand
» il faut se taire, & murmurer quand
» il faut obéir. L'ennemi paroît-il ?
» il ne connoît, ni n'entend plus
» rien ; il ne sçait ni se former, ni
» se défendre ; ce n'est que confu-
» sion, & si par hazard il se fait
» quelque commandement, chose
» assez rare, vous parlez à des sourds,
» & à des immobiles, peu accoutu-
» més aux exercices militaires, à
» l'obéissance, & au respect qu'ils

» doivent à leurs Officiers ; ils la-
» chent leur feu en l'air, & sont
» néceſſairement battus, & cela par-
» ce que le ſoldat, n'eſt pas accou-
» tumé au commandement, & que
» le châtiment n'eſt jamais aſſez
» prompt parmi nous ; mais ſur-tout
» parce que les jeunes Officiers ne
» ſçavent, ni commander, ni ſe faire
» obéir, & que ceux qui le ſçavent,
» n'oſent ſouvent le faire, de crainte
» de s'attirer la haine de leurs ca-
» marades, qui croyent que la pu-
» nition fait déſerter les ſoldats «.

Tel eſt le ſentiment d'un des plus grands Capitaines que la France ait eu ; ſentiment fondé ſur l'expérience, ſur une connoiſſance parfaite, & qui peut fournir d'excellentes leçons aux Officiers qui voudront y réfléchir. Le relachement de la diſcipline fut en effet dans tous les tems la perte des ſoldats, & la cauſe de la honte des Officiers, qui ſe deshonorent moins par défaut de

courage, que par leur inattention à s'appliquer à leur métier. » Il ne » faut pas croire, nous dit encore ce même Général, » que la subor» dination & l'obéissance servile a» vilissent le courage : on a toujours » vû que plus la discipline a été » sévére, & plus on a exécuté de » grandes choses avec les troupes » où elle étoit établie » *. Un Officier donc qui marche à la tête d'une troupe, doit faire observer à ses soldats un ordre si exact, & un silence si profond, qu'ils soient toujours en état d'exécuter tous les mouvemens qu'il ordonnera pour sa défense, quelque périlleux qu'ils soient. Mais en donnant ses ordres, un Officier doit prendre garde d'avoir un air ferme & décidé, qui fasse penser à ses soldats qu'il est sûr de son fait, & qu'il n'y a pas de

---

* Chapitre I. de la Discipline. *Rêveries*.

meilleur parti à prendre. Des gens qui voient leur Chef varier, ou incertain dans ses commandemens, s'imaginent qu'il ne sçait plus où il en est, & le voyant troublé, ils se troublent eux-mêmes. C'est dans ces occasions où un Officier doit conserver sa tête pour sçavoir contenir sa troupe, & la faire obéir sur le champ : le danger dans une marche est bien plus évident que dans une attaque : ici les soldats ont tous les armes à la main, & voyant l'ennemi de près, ils sont toujours disposés à le combattre; dans une marche, au contraire, ils sont moins sur leur gardes, & n'ont pas de même les armes à la main. » Alors, dit Vegece, * une » attaque les étourdit, une embus» cade les trouble. Un Officier qui veut se mettre à l'abri de ces sur-

* Liv. III, Ch. 1. des Institutions.

prises, doit, lorsqu'il est à quelque distance du camp, faire marcher un Caporal ou un Sergent, dix-huit ou vingt pas en avant, avec quatre ou cinq hommes, plus ou moins, suivant la force du détachement, & en mettre aussi deux ou trois à une égale distance sur ses aîles, pour faire la découverte, visiter les ravins & les fossés, qui sont à droite ou à gauche du chemin; fouiller les métairies, les moulins, les granges, & les autres endroits où l'ennemi pourroit s'embusquer. Il doit aussi faire arrêter tous les paysans, hommes ou femmes, qui allant le même chemin voudroient le passer, & les obliger à marcher avec lui, jusqu'à ce qu'il n'en ait plus rien à craindre. Je connois & pourrois citer plus d'un Officier de tous grades qui ont été battus, surpris, ou enlevés pour avoir négligé quelques-unes de ces précautions; mais

je me borne à cet exemple qui vient bien à mon ſujet.

Pendant la guerre d'Eſpagne en 1674. Monſieur le Maréchal de Schomberg, qui commandoit l'armée Françoiſe, voulant couvrir le Rouſſillon, fit marcher un détachement conſidérable pour aſſurer les convois qui venoient de Perpignan, au village de St. Jean de Payés, diſtant de trois lieües de cette ville. Ce détachement fut poſté ſur une hauteur qui étoit près du grand chemin, d'où le Commandant détachoit ſon Lieutenant avec trente hommes pour occuper une chapelle qui étoit ſur une éminence encore plus élevée, à trois cens pas du Poſte où il étoit; ſi bien que ce Lieutenant découvroit facilement la plaine du Boulou, où étoient campés les Eſpagnols, & par où il falloit que leurs Partis paſſaſſent pour venir enlever nos convois. Depuis le

Boulou juſqu'au Poſte de ces deux gardes regnoit un grand ravin où les ennemis pouvoient marcher à couvert ; comme on en pouvoit craindre tous les jours quelques ſurpriſes, on plaça auſſi un détachement à une caſſine appellée la Maiſon-Rouge, avec ordre d'allumer des feux pour avertir les autres gardes, ſi elle découvroit quelque choſe, & être ainſi toujours prêtes à s'entre-donner du ſecours. Un Officier Eſpagnol avec quarante cavaliers, ayant paſſé le ravin à la faveur de la nuit, & ſçachant parfaitement le pays & la poſition des gardes, vint s'embuſquer au milieu des trois, dans le deſſein de ſurprendre le détachement du Lieutenant qui alloit tous les matins relever le Poſte de la Chapelle. Ce Lieutenant étant entré dans le ravin, par où il falloit néceſſairement qu'il paſſât, les ennemis tomberent ſur lui, & le char-

gerent si brusquement, que tous ses gens furent tués ou blessés, avant qu'il eût eu le tems de se reconnoître. Il reçut lui-même deux coups de sabre qui lui furent donnés par l'Officier Espagnol, qui ajouta à ce traitement ces insultantes paroles : » Vas, lui dit-il, apprends une autrefois à faire mieux » ton devoir, & à reconnoître un » endroit où tu dois faire passer une » troupe.

Je ne commenterai point ce passage, tiré de la relation de la guerre de Catalogne ; parce que je crois qu'il suffit de l'avoir lû une fois, pour voir combien il sert de preuve à ce que j'ai dit, qu'il faut faire fouiller tous les lieux où l'ennemi pourroit s'embusquer pour nous surprendre. Cependant, comme il est difficile, ou pour mieux dire impossible à un détachement qui marche dans un pays suspect, de visiter tous les villages par où il doit

passer, & où les habitans mêmes sont souvent aussi à craindre que les ennemis; je pense qu'un Officier fera bien d'éviter, s'il le peut, de les traverser; mais de les tourner à quelque distance, & d'aller rejoindre le chemin après. On sent bien que pour faire la découverte, il n'y faut employer que les plus vieux soldats d'un détachement, auxquels on ordonne de ne jamais s'arrêter, soit pour boire, pour s'amuser, ou pour parler avec les paysans, de ne jamais perdre de vuë le détachement, d'arrêter toutes les personnes qui voudroient passer devant eux, & de venir promptement rendre compte au Commandant de ce qu'ils auroient apperçu.

Mais comme toutes les précautions que je viens de dire n'empêchent pas qu'un Officier qui est en marche ne puisse être attaqué; il faut, dès qu'il appercevra les ennemis, qu'il examine si leur Parti

eſt ſupérieur à ſon détachement ; s'il eſt compoſé de cavalerie ou d'infanterie, ou de l'une & de l'autre enſemble. S'il eſt de cavalerie, & ſupérieur, il ne doit pas pour cela ſe décourager ; il doit au contraire tacher de profiter de tous ſes avantages en ſe gliſſant dans quelque pays fourré, inégal ou coupé, qui ſoit difficile ou inacceſſible à la cavalerie. Il faut auſſi qu'il releve le cœur de ſes ſoldats par quelques paroles fermes & hardies, & qu'il tâche de s'emparer de quelque Poſte avantageux où il puiſſe ſe maintenir, pendant qu'il envoyera à ſon Général un ſoldat affidé, pour lui donner avis de ſa ſituation. Si dans cet état l'ennemi marche à lui, il fera tout ce qu'il pourra pour ſoutenir l'effort de l'attaque, en ordonnant à ſa troupe de ne pas ſe preſſer, de ménager ſon feu, & de ne tirer qu'à bout touchant. Quelque mépriſables que

paroissent les fortifications naturelles que le hazard fait rencontrer dans tous les pays ; il s'est trouvé de braves gens qui en ont défendu avec une valeur extraordinaire. Le siécle dernier a fait voir sept soldats, dont le Duc de Rohan fait mention dans ses Mémoires, arrêter pendant deux jours entiers devant une mauvaise maison de terre, auprès de Carlat, l'armée que le Maréchal de Themines conduisoit au pays de Foix, quoique forte de sept mille hommes & de cinq cens chevaux. Si le chemin où marche un détachement attaqué étoit couvert d'un côté ou d'autre par des vignes, des bois, des rochers,ou par des inégalités qui empêchassent la cavalerie d'y pénétrer; un Officier doit, comme j'ai dit, s'y jetter sur le champ, & continuer par-là de marcher vers son Poste, en tenant sa troupe serrée, & toujours prête à recevoir l'ennemi.

Si au contraire le partide cavalerie

ennemie qu'on apperçoit étoit à-peu près égal au détachement que commande un Officier, il ne doit pas pour cela discontinuer sa route ; il faut seulement qu'il fasse serrer ses soldats en un peloton quarré de cinq files de six hommes chacunes, s'il en a trente ; de sept files de huit hommes, s'il en a cinquante, ou enfin de dix files de dix, s'il en a cent, & que la bayonnette au bout du fusil, présentant les armes de tous les côtés, il continue d'aller à son Poste. Un Officier qui marcheroit de cette maniere, sans se rompre, & en silence, en imposeroit assez aux ennemis pour ne devoir pas craindre qu'ils s'abandonnassent sur lui. Si cependant cela arrivoit, un Officier doit faire faire halte à sa troupe, faire mettre un genouil à terre au premier rang de son peloton, qui présentera la bayonnette au poitrail des chevaux ; le second mettra aussi genouil à

terre, en présentant les armes; & le troisiéme fera en joue pardessus le second. On sent bien que je ne parle ici que des détachemens de trente hommes; car si la troupe que l'on commande étoit plus considérable, on feroit faire cette manœuvre à deux rangs à la fois. Dans cette situation, un Officier défendra à sa troupe de tirer, & lorsque les chevaux ne seront qu'à dix pas au plus du premier rang, ceux qui auront mis en joue feront feu, & rechargeront tout de suite; ceux du second se redresseront au même instant, & mettront les ennemis en joue pour tirer, si l'Officier le leur commande; mais si la premiere ou la seconde décharge les avoit ébranlés, il fera relever sa troupe & continuera sa marche, toujours prêt à recommencer, si l'ennemi revient.

S'il arrivoit néantmoins que le parti ennemi qu'on aura vû fût supérieur, composé d'infanterie

& de cavalerie, ou d'infanterie ſeulement, un Officier tachera de s'emparer, comme j'ai dit, d'un moulin ou d'une cenſe iſolée, pour ſe défendre, juſqu'à ce que ſon Général qu'il aura fait avertir, l'envoye dégager. S'il ne voyoit pas de moyen de s'emparer d'un Poſte avantageux, ou de pouvoir aller à celui où il eſt détaché, il n'a rien de mieux à faire que de ſe battre en retraite & de revenir au camp, en longeant, s'il le peut, une riviere ou un bois pour n'être pas débordé, & s'il étoit ſi vivement pourſuivi qu'il ne pût éviter d'être battu & pris; je ne vois pas de meilleure manœuvre à imiter que celle des *Barbets* * des vallées de Piémont, qui s'éparpillent, & qui en ſe retirant d'un arbre

* Ce ſont des payſans ſujets du Roi de Sardaigne, qui abandonnent leur demeure quand l'ennemi s'en eſt emparé : ce Prince en forme des corps qui ſervent à la défenſe des Alpes, qui ſont partie de ſes Etats.

bre, ou d'un rocher à l'autre, déſolent une troupe, qui ne peut jamais ni les battre, ni en prendre un ſeul.

J'ai promis de citer les belles manœuvres des Officiers particuliers, qui pourroient ſervir de preuves & d'inſtruction aux articles que je traite : je ne ſçaurois donc paſſer ſous ſilence une marche de M. de Beuvrigny, Capitaine au Régiment de Cambreſis, qui feroit honneur à un Officier Général : je la prends dans l'Hiſtoire des Revolutions de Gènes.

Pendant la guerre de Corſe en 1737. & en 1738. le Roi envoya dans cette Iſle des renforts pour mettre les Mécontens à la raiſon. Un convoi eſcorté par une Fregate, & par deux Barques armées en guerre, avoit paru au commencement de l'année 1739, faiſant route vers San-Fiorenzo; mais il eſſuya le 8 du mois de Janvier une tempête horrible qui le diſperſa; tous les

bâtimens de ce convoi arriverent cependant dans divers Ports de l'Isle avec quatre bataillons François qu'ils portoient : il n'y eut que deux Tartanes qui eurent le malheur d'échouer ce même jour sur la côte de la province de Balagna, à gauche de la riviere d'Ostrigoné. M. de Beuvrigni, qui commandoit six compagnies du Régiment de Cambresis, embarquées sur ces Tartanes, sauva ces troupes par sa présence d'esprit, & par sa fermeté.

Il étoit dix heures du soir lorsque la Tartane montée par cet Officier, donna contre des rochers avec un fracas épouvantable ; il empêcha d'abord ses gens de se jetter à l'eau, où ils auroient infailliblement péri. La Tartane ayant enfin échoué à cent pas de la Côte, il força les Matelots, le pistolet à la main, de mettre leur chaloupe à la Mer, & ne se sauva que le der-

nier, après avoir fait embarquer successivement tous les matelots & les soldats ; ce qui dura plus de deux heures.

A peine fut-il à terre avec les trois compagnies qu'il avoit tirées de la Tartane, qu'on vînt lui dire, qu'il devoit penser à se sauver, parce que s'il attendoit le jour, il courroit risque d'être attaqué par les Corses ; mais il ne vouloit pas abandonner trois autres compagnies embarquées sur la seconde Tartane, échouée à peu de distance de la premiere sur un banc de sable. La Chaloupe de cette Tartane avoit péri en transportant à terre quelques Officiers & quelques soldats, dont M. de Beuvrigni reconnut les corps sur le rivage. Il résolut de secourir ceux qui étoient restés dans le Bâtiment, & fit entrer ses gens dans quelques cabanes pour se rechauffer & se reposer durant le reste de la nuit. A la pointe du jour, il envoya

ſa Chalouppe débarquer ſes camarades, qui apporterent avec eux environ cent ſoixante coups à tirer, & ſoixante fuſils; mais dont trente étoient ſans platines, parce qu'on les avoit démontées dans la Tartane de peur d'accident. M. de Beuvrigni ayant fait la revûe de ſa troupe, qui ne montoit qu'à cent quarante hommes, fit placer au milieu les ſoldats ſans armes; ſur les aîles, les ſoldats avec des fuſils ſans platines, mais armés de leur bayonnette; à la tête & à la queue, ceux qui avoient des fuſils en état de tirer. Après ces ſages diſpoſitions, il ſe mit en marche pour gagner San-Fiorenzo, dont il étoit à cinq lieues; mais il eut bientôt les Corſes ſur les bras, avertis du nauffrage arrivé ſur leur Côte; M. de Breuvigni paſſa en leur préſence la riviere d'Oſtrigone, ayant de l'eau juſqu'à la ceinture, & continua ſa route par une montagne, malgré les coups

de fusils qu'on lui tiroit, & auxquels il répondoit de tems en tems; il tua nombre de Corses, & eut quelques soldats blessés; mais malgré l'attention qu'il avoit de ménager ses munitions, elles furent bientôt épuisées: il n'y avoit plus dans toute sa troupe que cinq coups à tirer, & il avoit encore plus de la moitié du chemin à faire, lorsqu'il parut un gros de Corses à pied & à cheval, qui se disposoit à l'envelopper, & à faire main basse sur lui; la nuit approchoit, ses gens étoient accablés de fatigue, sans guide, sans poudre ni plomb; il n'avoit pas d'autre parti à prendre que celui de se rendre, & il s'y détermina; le Général François loua beaucoup la résolution de cet Officier, qui ayant été reclamé au nom du Roi, fut mis en liberté avec toute sa troupe.

La conduite de M. de Beuvrigni a quelque chose de si prudent,

& de si mesuré, que j'ai cru devoir la rapporter en entier, quoique la fin n'en ait pas été heureuse. Que de présence d'esprit dans le naufrage! quel zèle pour sauver ses soldats! quelles belles dispositions dans sa marche pour se retirer à San-Fiorenzo! il résista long-temps aux attaques redoublées des Corses, & il se fût certainement retiré en bon ordre dans cette place, si les munitions ne lui eussent pas manqué, & s'il n'avoit eu à combattre le froid, la faim, la fatigue, une armée de Mécontens, & une nuit obscure, au milieu d'un pays revolté & inconnu.

CHAPITRE VI.

De l'Etabliſſement d'une Troupe dans un Poſte.

LE moment de l'établiſſement d'une troupe dans un Poſte, eſt un des plus critiques où puiſſe ſe trouver un détachement. On a ſouvent vû des Officiers attaqués, lorſqu'ils croyoient n'avoir qu'à prendre tranquillement les meſures néceſſaires pour reſter avec sûreté dans les endroits où ils avoient été détachés.

Si la troupe qui arrive à un Poſte eſt deſtinée à en relever une autre, il faut que le Commandant de celle qui doit être relevée, ſe mette ſous les armes, dès que ſes ſentinelles l'auront averti que le nouveau déta-

chement paroît. Ce détachement ayant été reconnu, on le laissera entrer dans le Poste pour occuper la place de celui qui va partir ; dans le même instant les caporaux iront relever les sentinelles, & les Officiers & les Sergens se donneront la consigne, qui est un détail de tout ce qu'il y a à faire à un Poste, soit pendant le jour, soit pendant la nuit. Quelquefois cette consigne est écrite, mais plus souvent elle est verbale : un Officier qui commande à un Poste, ne sçauroit donc avoir trop d'attention à la retenir ; il doit aussi s'informer de l'Officier qu'il releve, si les ennemis font des courses dans les environs ; si leurs gardes en sont éloignées, si elles sont de cavalerie ou d'infanterie & dans quels endroits elles sont placées. Ce sera d'après ces connoissances prises avec exactitude, qu'il se précautionnera

pour mettre ſon Poſte à l'abri de toute ſurpriſe.

Dès que les Caporaux qui auront été relever les ſentinelles ſeront de retour, l'Officier qui doit partir, fera former des rangs à ſon détachement, & ſortira du Poſte pour retourner au camp, en marchant en colonne renverſée, & avec les mêmes précautions que lorſqu'il y eſt venu. Le nouveau détachement reſtera cependant ſous les armes, juſqu'à ce que celui qui s'en va ſoit à vingt-cinq ou trente pas. Alors, ſi le Commandant eſt poſté dans une Redoute, il fera poſer les armes au-deſſus du parapet, & obſervera que les ſoldats mettent leur avre-ſacs ſur la platine de leur fuſil, afin que la pouſſiere ne la gâte pas, ou que la roſée de la nuit ne rende pas la poudre humide. Si au contraire un Officier a relevé une troupe en raſe campagne, dans un

Poste sans fortification, & où il ne veuille en faire aucune, il ordonnera à ses soldats de poser leurs armes à terre pendant le jour, & de ne pas s'en éloigner; & de les garder entre leurs genouils, assis autour de leur feu pendant la nuit, ayant l'attention de tourner la platine en dedans, crainte d'accident. Ces précautions prises, un Officier ira visiter ses sentinelles & les environs de son Poste, afin de reconnoître les endroits où il seroit nécessaire qu'il se portât, s'il étoit attaqué.

Mais si un Officier étoit detaché à un Poste qui ne fût point occupé, il faut qu'en y arrivant, il fasse placer ses sentinelles, afin de se mettre à l'abri des surprises du dehors, & poser les armes comme je viens de le dire. Si au contraire il étoit détaché à un moulin, une maison, ou une cassine, il metra sa

troupe en bataille à quinze ou vingt pas du Poste, & enverra un Sergent ou un Caporal avec cinq ou six fusilliers, pour fouiller les caves, les chambres & les greniers; cette visite faite, il fera poster les sentinelles, prendra possession du Poste, fera arranger les fusils de sa troupe, de maniere que chaque soldat puisse reprendre le sien sans confusion, fera loger les habitans dans quelque autre maison, & se retranchera, en suivant les regles que j'ai données pour les Postes isolés.

Enfin, si un Officier avoit à s'établir dans un village, comme il lui seroit difficile de faire fouiller tous les endroits où l'ennemi pourroit s'embusquer, il faut, pendant qu'il sera en bataille avec sa troupe à quinze pas du village, qu'il envoye dire aux Consuls, au Curé, ou aux Notables de venir lui parler, pour qu'ils lui déclarent de la part du Roi, s'ils

sçavent qu'il y ait dans le lieu quelques partis ennemis, des personnes suspectes, ou des armes cachées: cela fait, il enverra poser les sentinelles, entrera dans le village, mettra de petits détachemens de cinq ou six hommes, plus ou moins, suivant la force de son détachement, sur les avenues, & fera fouiller le château, ou l'église, ou telle autre maison isolée, pour en faire son Poste principal, & le lieu de sa derniere retraite, s'il est forcé dans ses Postes avancés.

Après qu'un Officier aura pris possession d'un Poste, il ira voir comment ses Caporaux ont placé ses sentinelles, & les changera, s'il les trouve mal. Lorsqu'on met plusieurs soldats en faction, on observe que les plus vieux, ou ceux qui sçavent le mieux le métier, soient postés aux endroits les plus éloignés & les plus exposés, & de

les placer de façon qu'ils puiſſent bien découvrir toutes les approches du Poſte ; on en place auſſi quelquefois ſur des arbres, afin qu'ils voyent de plus loin, & que l'ennemi ne les voye pas lui-même.

Après cette viſite, un Officier viendra examiner les environs de ſon Poſte, pour voir s'il y a des chemins qu'il faille faire couper, ou embaraſſer par des abatis ; à quels endroits on peut faire creuſer des foſſés ; de quels retranchemens il lui convient le mieux de ſe fortifier, & comment on pourra ménager toutes les chicanes dont j'ai déja parlé. Si dans les environs du Poſte, il ſe trouvoit un chemin creux, un bouquet de bois, une maiſon, ou tel autre endroit couvert que l'ennemi pût faire occuper, & où il pût s'embuſquer pour tomber enſuite ſur le Poſte ; on poſera à cet endroit une petite garde compoſée

son défaut un Sergent ou un Caparal; que les soldats passent la nuit assis sur la banquette, ayant leur fusil sur le parapet, & qu'enfin ils soient alertes toute la nuit. Un Officier doit aussi, à quelque distance qu'il soit de l'ennemi, ne dormir jamais qu'habillé, afin d'être toujours prêt d'aller où sa présence sera nécessaire, & de faire faire souvent par ses Sergens ou par ses Caporaux la ronde de ses sentinelles.

Si on avoit choisi le Château, l'Eglise, le Presbytere, ou telle autre maison pour en faire le Poste principal du village, & que ces endroits fussent occupés par quelque habitant; on les fera loger ailleurs, afin qu'il n'y ait personne dans le Poste qui puisse embarasser, trahir, ou s'opposer à la construction des retranchemens qu'on auroit projettés de faire.

Qu'on ne s'imagine pas que le peu

de tems que dure ordinairement un détachement, soit une raison pour ne pas se mettre en etat de défense. » Lorsqu'un Officier est dans un » Poste, dit M. le Maréchal de Vau- » ban, * il doit d'abord se retrancher, » quand il n'y seroit que pour quatre » heures«. A quoi j'ajouterai qu'il doit avoir soin que les ouvrages qu'il fait construire soient bien faits & disposés de maniere qu'ils défendent tous les endroits par où l'ennemi pourroit venir. Monsieur Follard nous donne sur cette défense une excellente maxime qui peut servir de regle générale. » Il faut, dit cet Auteur **, » attaquer un Poste » d'imagination, pour le défendre » de même «; & M. le Baron de Travers dans ses Observations sur

---

* Attaques & défenses des Places, tom. 2. pag. 180.

** Tom. 5. défense des Postes.

l'Art de la Guerre de M. le Maréchal de Puissegur : les Postes, dit-
» il, * doivent toujours, à l'égard de
» leurs forces & de leur moyen de
» résistance, être proportionnés à
» ceux que l'ennemi pourra em-
» ployer pour les emporter.

L'Officier que j'ai vû le plus persuadé de la bonne méthode de se retrancher promptement, est M. Duclaux de Barrieres, Capitaine au Régiment de Lorraine. Lorsque cet Officier devoit passer quelques heures dans un Poste, il faisoit d'abord former un abattis d'arbres ; & s'il se trouvoit dans un village, il en faisoit sur le champ retrancher le château.

* Chap. X. seconde Partie.

CHAPITRE VII.

Des Précautions à prendre pour n'être pas ſurpris dans un Poſte.

J'AI dit quelque part, que la ſûreté d'une armée dépend de la vigilance des gardes qui ſont en avant. De quelle importance n'eſt-il pas en effet pour un Général, qui a pris d'ailleurs les précautions les plus ſages, que les Officiers détachés de ſon armée ſçachent & exécutent ce qu'ils ont à faire ? » Le » principal objet qu'un homme de » guerre doit avoir en vûë, lorſ» qu'il eſt détaché, dit Monſieur » de Vauban dans ſon Traité de » la Guerre, eſt d'être toujours at» tentif à prévoir tout ce qui peut » lui arriver de fâcheux. Le peu d'exactitude, & le moindre relachement dans le ſervice d'un Poſte,

peuvent avoir des suites très-funestes : l'histoire fournit mille exemples de camps surpris, & d'armées taillées en piéces par la négligence des détachemens qui devoient veiller à leur conservation.

Après qu'un Commandant se sera établi dans un Poste, il aura une singuliere attention de veiller à sa sûreté, afin de n'être pas attaqué à l'improviste, trahi, ou enlevé. » Le seul moyen à la guerre de se » mettre à l'abri des surprises, * dit » M. de Travers, consiste dans les » précautions qu'on prend contre » tout ce qui est possible à l'ennemi » d'entreprendre: c'est pourquoi mal- » gré l'éloignement où il pourroit » être, on ne doit point fonder sa » sûreté sur la vraisemblance ; mais » on doit l'étendre jusqu'à la possi- » bilité «. Pour éviter donc les inconvéniens facheux qui pourroient

* Supplément à l'Etude Militaire.

résulter de cette négligence, un Officier doit, s'il est détaché dans une Redoute ou dans tel autre Poste isolé, n'y laisser entrer aucun étranger, ni même aucun soldat d'une autre troupe que la sienne : il doit défendre à ceux-ci de passer les limites * ou sont placées les Sentinelles, de s'écarter du Poste, sous quelque prétexte que ce soit, & en faire l'appel trois ou quatre fois par jour.

Lorsque le Caporal ira relever les Sentinelles, le Commandant examinera les soldats qui devront les relever, avant leur départ : après qu'ils seront postés il les visitera, & les fera visiter de tems en tems par ses Sergens : lorsqu'il sera nuit, il les fera rapprocher du Poste, afin que formant un cordon moins étendu ils soient moins éloignés en-

* Par Ordonnance du 1. Juillet 1727, tout soldat qui passera les limites doit être pendu.

tr'eux, & que rien ne puiſſe paſſer entre-deux ſans être apperçu. Si on avoit des ſignaux à faire ou à répondre, on leur ordonneroit d'y avoir attention : ſi les environs du Poſte étoient extrémement couverts à quelques endroits, on y placeroit deux Sentinelles, auxquelles on défendroit de parler & de ſe promener; on pourroit auſſi, comme j'ai déjà dit, en mettre ſur des arbres : obſerver de les faire relever d'heure en heure, ou de deux heures en deux heures, ſi la ſaiſon étoit rigoureuſe. Un Officier, qui en faiſant la ronde de ſes Sentinelles trouve quelques nouveaux ſoldats, doit leur rappeller les devoirs auxquels ils ſont ſujets pendant le tems qu'ils ſont en faction, & leur dire qu'ils ne doivent jamais abandonner leur Poſte, ni s'y endormir; qu'il ne faut pas qu'ils ſe laiſſent relever par d'autres que par leur Caporal; qu'ils ayent ſoin

d'empêcher les soldats du Poste de s'éloigner, d'avertir leurs Officiers de ce qu'ils appercevront, de faire faire halte aux personnes qui avanceront, afin de les faire reconnoître, de tirer sur celles qui ne répondroient pas, après leur avoir demandé trois fois *qui vive*, & enfin de revenir au Poste de leur Commandant, s'ils voyoient qu'on voulût encore les approcher.

Mais ce n'est pas assez à un Officier qui commande dans un Poste de se faire répéter la consigne des soldats qui sont en faction; il doit encore faire voir, comme en badinant, à ceux de son détachement, la facilité qu'ils auront à se défendre, en cas qu'ils soient attaqués; & leur faire observer que si l'ennemi faisoit telle manoeuvre, on pourroit lui résister par telle autre; que s'il entreprenoit ceci, on pourroit lui opposer cela, & le chicaner à cha-

que pas. Il pourra même faire essayer à quelques-uns d'entr'eux d'escalader le Retranchement, pour faire voir à toute sa troupe la difficulté qu'il y a de le franchir. En les exerçant de cette maniere, il les préparera à resister facilement à l'ennemi : il flattera leur amour propre, & leur donnera une grande confiance en lui. Mais il doit observer, lors même qu'il les traitera de camarades, de ne point trop se familiariser avec eux ; car alors, s'il lui arrivoit dans une attaque vive, de leur ordonner quelque chose qui ne fût pas de leur goût, bien loin de s'en faire obéir, il les verroit se mutiner, & résister à ses ordres. Après la prise de Bellegarde en Roussillon par le Maréchal de Schomberg en 1675, il arriva un évenement qui prouve combien ce que je dis ici est important ; je le tire des Relations des guerres de

Catalogne, & vais le rapporter en entier, étant d'ailleurs analogue à mon sujet.

Il y avoit à une lieue de cette Forteresse sur le chemin qui va à Colioure, une chapelle dédiée à la Vierge ; cette chapelle étoit bâtie au milieu de plusieurs rochers, dont les pointes, presque inaccessibles, lui servoient comme de muraille, si bien qu'elle étoit extrémement forte, tant par cette situation que par la dureté du rocher à l'épreuve du canon. Le Maréchal de Schomberg ayant résolu de s'emparer de ce Poste important défendu par un Capitaine Espagnol & cinquante Allemands, détacha de l'armée, un gros corps de troupes commandé par M. de Gassion, Maréchal de Camp; la tranchée fut ouverte, on y amena du canon à force de bras, & une batterie fut enfin dressée sur un rocher voisin du Poste ; mais elle fai-

ſoit peu d'effet, quoiqu'elle fût bien ſervie. Le Capitaine & les ſoldats s'en mocquerent pendant cinq jours, & étoient en état de s'en mocquer long-tems ; mais un coup de canon ayant emporté trois Allemands qui regardoient par-deſſus la muraille, le courage abandonna tous les autres, qui dirent inſolemment à leur Capitaine qu'il eût à ſe rendre & à faire ſa compoſition, ſinon qu'ils la fairoient ſans lui : ce Capitaine étonné de la lâcheté de ſes ſoldats, leur remontra vainement leur devoir, & ils arborerent le drapeau blanc. Les François ravis de cette déſobéiſſance, conſentirent à traiter avec eux ; mais comme tout ſe faiſoit avec confuſion du côté des Allemands, on s'empara de la porte de la chapelle, avant qu'on eût dreſſé aucune condition, & on les fit tous priſonniers.

Cet exemple qui fait voir com-

bien il eſt difficile de forcer un brave homme dans un Poſte, & combien il eſt important de ſe faire craindre de ſes ſoldats, nous apprend auſſi qu'il ne faut jamais ſe laiſſer abattre le courage par la défection de quelques mutins. L'eſprit de rébellion ne s'empare jamais d'une troupe entiere au même inſtant: c'eſt toujours par les propos de deux ou trois ſéditieux * que cet eſprit ſe gliſſe; un Officier qui s'en apperçoit, doit ſur le champ leur impoſer ſilence avec vivacité, & ſi on avoit l'inſolence de continuer, il doit ſe ſaiſir du premier fuſil, caſſer la tête ſans miſéricorde au plus hardi des mutins, & menacer de faire pendre ceux qui manqueroient à la ſubordination. Je pourrois donner

* Par Ordonnance du 1. Juillet 1727, les ſoldats mutins doivent être mis au Prévôt pour être pendus, & étranglés.

les raiſons de cette conduite,& citer pluſieurs exemples qui prouveroient que ce moyen, quelque violent qu'il paroiſſe, eſt l'unique qui puiſſe contenir une troupe, & même une populace ; mais comme cela ſeroit étranger à l'ouvrage que j'écris, je reviens à mon ſujet.

Lorſqu'un Officier aura fait voir à ſes ſoldats l'avantage qu'a une troupe retranchée, ſur celle qui attaque à découvert, il aura attention d'y maintenir le bon ordre, & de ne pas ſe laiſſer prendre aux piéges de l'ennemi.

Si on eſt détaché ſur les limittes, & qu'il arrive des déſerteurs au Poſte où l'on eſt placé, il faut bien ſe garder de les y laiſſer entrer. Un Officier doit au contraire les faire reſter ſur le glacis, envoyer deux ou trois ſoldats pour recevoir leurs armes, & les faire conduire au Général de l'armée, eſcortés par quel-

ques fusiliers. Si ces déserteurs étoient en grand nombre & qu'il ne pût les faire conduire en sûreté ou sans trop affoiblir sa troupe, il faudroit alors qu'il écrivît au Major Général, & qu'il le priât d'envoyer un détachement pour les recevoir.

Mais ce n'est pas assez de veiller de la maniere que je viens de dire à la sûreté intérieure du Poste que l'on défend. Un Officier entendu doit veiller aussi à sa sûreté au-dehors, & tacher d'éventer les desseins que l'ennemi pourroit avoir formés contre lui. L'heure la plus critique & à laquelle les Officiers détachés doivent être le plus alertes, est le matin, une heure ou deux avant le jour. On aura grand soin de tenir les soldats éveillés & de les faire asseoir sur la banquette, auprès de de leur fusil. On doit aussi pendant la nuit, & dès que le jour commen-

ce à paroître, envoyer une ou deux patrouilles pour battre l'estrade & faire la découverte dans les environs. On ordonnera à ces patrouilles, qui ne seront composées que de quatre ou cinq hommes, de marcher lentement & avec le moins de bruit qu'il sera possible, de visiter les chemins creux, les hayes, les fossés, les bois, & les maisons des environs, de s'arrêter de temps en temps pour écouter si elles entendent du bruit, & d'être de retour dans une demi-heure, pour pouvoir tout de suite en faire partir une autre.

Il arrive quelquefois, lorsque deux armées sont campées vis-à-vis l'une de l'autre, & qu'il y a plusieurs Postes sur une même ligne, que deux patrouilles sorties dans la nuit se rencontrent. Alors comme il n'est pas possible de distinguer si elles sont amies ou ennemies, celle qui la premiere a apperçu

l'autre, doit se cacher à côté du chemin, derriere quelques buissons, ou dans un fossé, afin de la voir venir, & examiner si elle est plus forte. Dans ce cas, il la laissera passer sans dire mot, & s'en retournera ensuite à son Poste par un autre chemin, pour y donner avis de sa découverte. Si au contraire elle étoit plus foible, le Commandant lui fera le signal qui aura été donné à l'ordre, ou que son Officier aura ordonné lui-même pour les patrouilles de nuit : ce signal est ordinairement de frapper un ou plusieurs coups sur le fourniment, ou sur la crosse du fusil, auxquels on doit répondre par un nombre convenu & ordonné. Si la patrouille n'y répondoit pas, il faudroit marcher sur elle la bayonnette au bout du fusil, tirer dessus, si on voyoit qu'elle voulût se retirer, & lui faire mettre bas les armes. J'ai vû pendant la guerre

de 1745 en Italie, de vieux soldats qui demandoient d'eux-mêmes à aller battre l'estrade, & qui y prenoient un plaisir infini.

Si lorsqu'on est détaché vis-à-vis des ennemis, on présumoit que l'on pût être attaqué, il faudroit alors faire avancer pendant la nuit quelques petits détachemens à vingt-cinq ou trente pas du Poste, qui se placeroient entre les Sentinelles, & mettroient ventre à terre dans les endroits par où l'on pense que les ennemis pourroient venir : on ordonneroit à ceux qui commanderoient ces petits détachemens de faire reconnoître par un soldat les troupes qu'ils pourroient appercevoir, afin de ne pas confondre les patrouilles amies, avec les Partis ennemis, & de revenir tous au Poste au premier coup de fusil qu'ils entendroient tirer.

Il est de la derniere importance

de

de ne négliger aucune des précautions dont je viens de parler, lorsqu'on est chargé de la défense des Postes isolés; mais il en est d'autres qu'il est essentiel de ne pas ignorer lorsque l'on doit défendre un village ou un hameau. Un Officier détaché à un Poste de cette nature, doit être exact à empêcher qu'aucune personne suspecte ne puisse s'y glisser, ou que les paysans ne se révoltent. Pour cet effet il fera commander par les Consuls, deux paysans des plus connus du lieu, pour être mis en faction avec les sentinelles de la troupe, aux deux seules issues ou passages qu'il y aura fait laisser en le retranchant. Ces païsans, que les Consuls feront relever de deux en deux heures, seront chargés de reconnoître les habitans qui entreront ou qui sortiront du village; & on déclarera aux uns & aux autres qu'on les rend responsables de tous les accidents qui pourroient arriver par la trahison de ces sentinelles, ou

par leur négligence à laisser entrer dans le village, des ennemis déguisés.

On consignera aussi aux soldats qui seront chargés de la garde des retranchemens, de n'en laisser approcher aucun paysan ; & à ceux qui seront postés aux passages, de les fermer avec deux arbres en croix dès qu'il sera nuit, pour ne les rouvrir que le lendemain matin ; de sonder avec des broches de fer, ou avec leur épée, les chariots chargés de foin, de paille, de tonneaux, ou de quelque autre matiere, pour voir si on n'y auroit pas caché des hommes, des munitions, ou des armes.

On empêchera encore, pendant tout le tems qu'on sera détaché dans un village, que les habitans y fassent des Processions, & qu'il s'y tienne des foires ou des marchés, attendu que c'est souvent à la faveur de ces sortes d'assemblées que les ennemis s'introduisent, & enlevent un Poste. Polybe nous don-

ne à ce sujet une leçon qu'on ne sera pas fâché de voir ici.

» On a éprouvé cent & cent fois ; » dit le Traducteur * de cet Auteur ; » combien cette liberté est funeste ; » & cependant on n'y met point or- » dre. En vérité ; c'est mal-à-propos » que l'homme passe pour le plus » rusé de tous les animaux, il n'y en » a point de plus facile à surpren- » dre ; car combien de Camps, com- » bien de Garnisons, & combien de » Postes se sont perdus par cette » liberté ? Ce malheur est arrivé à » une infinité de gens, & malgré » tout cela nous sommes toujours » neufs sur ces sortes de surprises. »

Un Officier commandant dans un Poste, ne sçauroit donc trop veiller à ce qu'il ne se trâme rien contre sa

---

* Dom Vincent Thuillier. t. 5. liv. 16.

sûreté. L'entreprise des ennemis sur Brissac, au mois de Novembre 1704, vient trop bien à mon sujet pour la passer sous silence. Le Gouverneur de Fribourg ayant formé un dessein sur cette Place, partit la nuit du 9 au 10 de ce mois avec deux mille hommes & un grand nombre de chariots, dont les uns étoient chargés d'armes, de grenades, de fusées & de goudron; & les autres de soldats choisis: tous ces chariots étoient conduits par des Officiers déguisés en charetiers, & couverts de perches avec du foin par-dessus; en sorte qu'il sembloit que c'étoient des voitures chargées de foin de contribution. Ils arriverent dans cet état à la Porte-Neuve à huit heures du matin, favorisés d'un brouillard très-épais. Il entra d'abord trois chariots dans la ville, dont deux étoient chargés d'hommes & l'autre d'armes. Mais un

Irlandois, Commis des Entrepreneurs des ouvrages, voyant près de la porte trente hommes qui n'avoient pas la mine de paysans, quoiqu'ils en eussent les habits, leur demanda qui ils étoient, & pourquoi ils n'alloient pas travailler comme les autres. Sur ce qu'ils ne lui répondirent pas, ou parurent interdits, il leur donna quelques coups de canne; alors ces Officiers déguisés, sauterent sur les fusils qui étoient dans le chariot à côté d'eux; & lui tirerent quinze à vingt coups, de cinq ou six pas sans le blesser. L'Irlandois se jetta dans le fossé, où ils lui tirerent encore inutilement plusieurs coups, pendant qu'il crioit aux armes de toute sa force. A ce bruit le corps de garde avancé de la demi-Lune, & celui de la Porte prirent les armes, & voulurent lever les ponts; mais ils ne purent le faire, à cause des chariots que les

ennemis y avoient fait arrêter. Les Officiers & les soldats qui étoient dans les chariots en sortirent avec leurs armes, & s'étant joints aux autres, attaquerent le corps-de-garde commandé par le Capitaine des grenadiers du Regiment de Guittaut. Mais ils furent repoussés; cinq d'entr'eux furent tués, & les autres épouventés s'enfuirent dans la ville ou au-dehors: alors il fit fermer la premiere porte faite en grille, au travers de laquelle les ennemis qui étoient sur le pont faisoient feu sur tout ce qui paroissoit; le Capitaine y laissa la moitié de sa garde; & étant monté sur le rempart avec le reste, il continua à faire feu sur les ennemis. Un Lieutenant qui commandoit douze hommes au corps-de-garde avancé fut attaqué en même-temps par un Officier qui lui appuya le pistolet sur l'estomac; mais il le lui arracha, le tira sur lui

& le tua : ce Lieutenant se défendit jusqu'à la fin de l'action ; mais ayant plusieurs blessures il mourut le même jour. Au bruit de cette surprise M. de Raousset, Commandant de la Place, distribua sa garnison dans les Postes nécessaires, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un très brave & très-habile Officier. Enfin, les ennemis voyant leur dessein manqué, se retirerent en desordre, abandonnant beaucoup de chariots, & plus de quarante soldats qui furent tués ou blessés. Telle fut l'entreprise des ennemis sur Brissac, qui n'échoua que par un pur effet du hazard.

Un exemple plus recent, qui prouve combien il importe à un Officier d'user de précautions, lorsqu'il est détaché à un Poste, est la belle manœuvre de M. Vedel, Capitaine & depuis Lieutenant Colonel du Régiment de l'Isle de France.

par hazard. Les soldats de la gar-garde s'étant avisés de ramasser ces noix, les Espagnols déguisés, firent main-basse sur eux, surprirent la porte, & s'emparerent de la ville, qui coûta à Henri IV. six mois & demi de siége. Ces sortes d'évenemens qui ne sont pas rares dans l'histoire, font voir qu'il est nécessaire à un Officier d'être continuellement alerte ; la quantité de moyens qu'il y a de surprendre un Poste, doit donner une méfiance encore plus grande, pour être à portée de parer à tous, & de les rendre inutiles.

S'il se présentoit des étrangers ou quelques paysans des villages voisins qui vinssent pour visiter leurs parens ou leurs amis, les Sentinelles les arrêteront, & feront avertir le Commandant, qui ne les laissera entrer qu'après que le Seigneur du lieu, le Curé, le Consul,

où quelques habitans des plus notables en auront répondu ; encore ne devra-t-il donner cette permission que les jours ouvriers, & non le Dimanche, ou les jours de Fêtes, à cause de l'inaction où sont tous les paysans ces jours-là. Cette précaution, qui regarde les ennemis du dehors, est essentielle ; mais une autre qui ne l'est pas moins, est d'être en garde contre les habitans du village même, qui, dans un pays ennemi, sont toujours portés à la révolte & à la trahison. Le Commandant du détachement devra donc prendre un ou deux des enfans du Consul, ou trois ou quatre des familles les plus considérables du village, qu'il gardera dans le Poste principal, pour gage de la fidélité des habitans. Ces enfans, auxquels on aura attention de ne pas faire de mal, ne seront retenus qu'une demi-journée chacun, &

on les fera relever ensuite par quelques autres. Le Commandant fera encore défendre aux habitans, & fera même afficher à la porte de l'église, de ne point s'assembler, dans les cabarets, aux promenades, ou dans quelque autre lieu que ce soit. Si à la sortie de l'église on les voyoit s'arrêter dans les places pour causer, il enverra des patrouilles pour les obliger à se retirer : on défendra aux cabaretiers, & à tous les autres habitans de recevoir aucun étranger dans leur maison sans en donner avis au Commandant : on leur ordonnera encore de ne pas sortir de chez eux, après la retraite battue, à peine d'être tués par les Sentinelles qui les appercevront, ou arrêtés & conduits au cachot par les patrouilles, qui devront marcher lentement, s'arrêter de tems en tems pour écouter si elles entendent du bruit, parcourir tous

les Quartiers qu'on leur aura désignés, & aller rendre compte au Commandant de ce qu'elles auroient découvert qui pourroit causer quelque allarme dans le Poste.

Si le feu prenoit à un quartier, ou que les habitans eussent querelles entr'eux, un Officier doit bien se garder alors d'envoyer sa troupe au secours, parce que ce sont souvent des piéges de l'ennemi, qui essaye de diviser les forces d'un détachement pour l'attaquer ensuite. Un Commandant doit au contraire envoyer sonner le tocsin, faire prendre les armes à tous les différens Postes qui défendent le village, & ordonner à ceux qui y commandent de faire rester les soldats armés contre le parapet, afin d'observer tout ce qui se passera hors du village. Les soldats du Poste principal se mettront pareillement sous les armes, & dans le même-temps le Com-

mandant détachera quatre ou cinq hommes avec un Sergent ou un Caporal pour aller mettre le holà, ou faire travailler les habitans à éteindre le feu.

Comme toutes les précautions nécessaires à la sûreté d'un Poste, sont trop multipliées pour les faire exécuter en les consignant verbalement, un Commandant fera bien de donner ses ordres par écrit, & de les faire afficher à chaque petit Poste en particulier.

Mais une chose à laquelle les Officiers détachés dans un village, doivent avoir une singuliere attention, est de ne point vexer les paysans, en leur demandant des fournitures trop considérables. Je sçais qu'il est quelquefois permis par un ordre exprès * du Général, d'exiger du

* Par Ordonnance du 30 Nov. 1710. il

bois de chauffage, du fourage, de la chandelle ou de l'huile pour les corps-de-garde ; mais ces fournitures doivent toujours être proportionnées aux facultés des habitans. Je pourrois citer ici plusieurs exemples d'Officiers qui ont abusé de cette permission d'une maniere bien indigne, en multipliant tellement ces contributions, que les Consuls étoient forcés de les payer en argent, ne pouvant les fournir en nature. Un Officier ne sçauroit donc avoir trop de délicatesse à ce sujet ; & veiller à ce que les habitans ne soient point volés * ou maltraités par ses soldats : on a tout à craindre

---

est défendu de rien exiger sans payer dans les villages.

* Par Ordonnance du 8 Avril 1718, il est défendu sur peine de la vie aux soldats de rien voler, enfoncer les portes, escalader les murs, &c.

de la part de gens qu'on aigrit : & si la perte du bien nous fait, comme on dit, perdre l'esprit ; à quel désespoir ne pourront pas se porter des hommes qui, voyant leurs campagnes ravagées, & leurs effets pillés, se verront encore assommés, & traités en esclaves ? Je ne dirai pas que l'humanité se recrie contre ces traitemens rigoureux, parce qu'il n'est que trop ordinaire de voir la guerre faire taire les loix de l'humanité ; mais je dirai qu'on a vû, non-seulement de petits détachemens, mais même des garnisons nombreuses égorgées & chassées des villes qu'elles défendoient, par les habitans qu'on avoit réduits au désespoir. L'histoire fourmille d'exemples à ce sujet ; & sans en faire ici le détail, je me bornerai à celui que la ville de Gènes a fait voir à toute l'Europe à la fin de l'an 1745. Les Autrichiens s'étant emparés de cette capitale

capitale ; le Marquis de Botta y fut établi Commandant, & eut sous ses ordres une garnison considérable d'Allemands, qui traitoient les Gènois avec toute la rigueur imaginable, pendant que par des ordres supérieurs, on les accabloit de contributions. Ce Général ayant voulu faire enlever le cinq Décembre de cette année, quelques piéces d'artillerie qui étoient sur les remparts, l'affut d'un mortier se rompit dans une rue étroite. La populace le ramassa ; mais l'Officier qui présidoit à ce transport, ayant frappé de sa canne un Gènois qui embarassoit, ou qui refusoit d'aider à l'ouvrage ; celui-ci l'éventra sur le champ d'un coup de couteau. L'émeute étant devenuë générale, les habitans coururent à l'Arsénal, en briserent les portes, y prirent des armes, repousserent les Autrichiens de rue en

rue, & les chasserent de leur ville, après leur avoir tué plus de cinq mille hommes.... Belle leçon, sur laquelle je prie tous les Militaires de reflêchir.



CHAPITRE VIII.

Des Dispositions nécessaires pour se maintenir dans les Postes.

MAis ce n'est pas assez pour la conservation d'un Poste, d'y avoir fait élever de bons retranchemens, & d'avoir pris des précautions contre toute sorte de surprises : l'ennemi pouvant l'attaquer avec des forces supérieures, il faut que ceux qu'on attaque, fassent leurs dispositions de maniere à ne pas s'embarasser les uns les autres, & que chaque arme se trouvant à sa place, tout contribue à la défense commune.

Si c'est une Redoute qu'on défend, ou tel autre retranchement de terre, on fera mettre en réserve sept

ou huit arbres avec toutes leurs branches, pour les jetter sur les brêches que l'ennemi pourroit faire : on fera border le parapet par autant de soldats qu'on en aura; & l'on armera le premier & le second rang avec des fusils la bayonnette au bout. Ceux-ci ne devront tirer que lorsque les ennemis seront sur le glacis : on armera, s'il est possible, ceux du troisiéme, avec des armes de longueur, telles que des spontons, des hallebardes, des lances, des fourches, ou, comme dit M. Follard dans ses notes * sur Polybe, avec de longs bâtons, au bout desquels on aura mis des bayonnettes : ces armes de longueur arrêteront l'ennemi sur le bord du fossé, ou sur le bord extérieur du parapet, où il sera ensuite

* Tom. III. pag. 278.

aiſé de le fuſiller. On pourra donner auſſi à quelques ſoldats de ce troiſiéme rang, des grenades, ou de petits fagots bien allumés, pour jetter au milieu des ennemis qui auroient ſauté dans le foſſé; on fera encore pleuvoir ſur eux de la cendre, ou de la chaux en poudre, dont la pouſſiere brûlante ne manquera pas de les aveugler. Quelque extraordinaire que paroiſſe ce dernier moyen; je crois, d'après pluſieurs expériences, pouvoir répondre du ſuccès.

On ſent bien que les différentes manieres dont je viens de dire qu'on peut armer les ſoldats qui défendent un parapet, ne ſçauroient être exécutées par une petite troupe de trente ou de cinquante hommes : ce nombre ne ſuffiſant pas pour les mettre ſur deux ou trois de hauteur, on les laiſſera armés de leur fuſil avec la bayonnette, & ſi

l'ennemi gagnoit le parapet, on lui resisteroit à l'arme blanche, en se tenant toujours colé contre le Retranchement.

On observera aussi de placer dans le fossé, du côté le moins exposé & le moins vû de l'ennemi, huit ou dix soldats, plus ou moins suivant la force du détachement, qui seront chargés de se partager par la droite & par la gauche de la Redoute pour tomber, la bayonnette au bout du fusil, sur ceux des assaillans qui auroient sauté dans le fossé, & les prendre par les flancs. Cette espéce de sortie étonnera d'autant plus les ennemis, que ceux qui attaquent ne songent guères à être attaqués, & sont surpris au contraire de voir qu'on vienne à eux avec vivacité.

On fera border le parapet des Redans de la même maniere que celui d'une Redoute, en observant

que si la droite ou la gauche de ces Redans étoient appuyées à quelques hauteurs, ou dominées par quelque rocher, comme cela arrive souvent, il faudroit les faire occuper par sept ou huit soldats, couverts d'un abattis, afin d'empêcher que l'ennemi ne puisse s'en emparer, & qu'il n'accable à coups de pierre ceux qui seront dans les retranchemens.

Si c'est un château, une maison, une cassine, ou un moulin fortifié d'un Parapet tournant, que l'on ait à défendre, on disposera une partie des soldats chargés de la défense des retranchemens, comme je viens de le dire. Cette premiere disposition faite, on ne placera point d'abord de fusilliers aux creneaux du rez-de-chaussée; parce qu'ils y seroient inutiles, tant que le retranchement extérieur tiendroit: mais si ceux qui

le défendent venoient à être forcés ; & obligés de l'abandonner, ils se refugieroient dans la maison, & se placeroient d'eux-mêmes à ces creneaux. Deux soldats des plus vigoureux se posteront en même-tems aux deux côtés intérieurs de la porte pour éventrer à coups de bayonnette redoublés les ennemis qui voudroient essayer de pénétrer, & passer au défilé de la porte & de l'arbre qu'on auroit placé vis-à-vis.

Un Officier qui, comme j'ai dit au chap. *des Précautions à prendre à un Poste*, aura prévenu d'avance ses soldats des différentes manœuvres qu'ils auront à faire, s'ils sont attaqués ; ne doit pas craindre qu'ils fassent en désordre celle dont je parle.

Ces soldats placés aux creneaux ne devront tirer que lorsqu'ils seront assûrés de leurs coups, & auront attention que l'un d'eux ait toujours

le bout du fusil dans le creneau, penpant que l'autre rechargera.

On placera aussi aux creneaux des chambres du premier étage deux ou trois soldats pour chauffer l'ennemi à coups de fusils, & on mettra à côté de chacun un gros bâton fourchu, long de dix ou douze pieds au moins, qu'on passera par le creneau, pour accrocher & renverser les échelles que l'ennemi pourroit appliquer contre le mur. Les soldats qui seront chargés de faire usage de ces bâtons, observeront de les pousser avec effort, & le plus vivement qu'il sera possible, afin de pouvoir renverser avec l'échelle les hommes qui seront dessus.

Si l'on n'a pas entierement baricadé les fenêtres du premier étage, on pourra, quoiqu'on ait percé le plancher au-devant, y placer deux soldats qui seront chargés de renverser aussi les échelles des ennemis.

Enfin, on fera monter quelques soldats au second étage, qui est ordinairement le plus élevé des habitations des paysans à la campagne, qu'on placera au bord des murs dont on aura ôté les tuiles : ces soldats seront chargés de faire pleuvoir une grêle de pierres, de cendre, de chaux, & du fumier à demi brûlé sur les assaillans ; & de jetter les soliveaux de la charpente sur les échelles qu'ils pourroient dresser ; afin de les empêcher de gagner le haut de la maison.

Si c'est un village que l'on ait à défendre, & que l'on ait placé des petites gardes à l'entrée des rues, on fera voir à ceux qui les commandent, de quelle maniere on veut qu'ils fassent leur retraite, si étant forcés dans leurs petits Postes, il falloit qu'ils se repliassent sur le Poste principal, en se défendant de maison en maison, & de rue en rue ;

derriere les coupures qu'on y auroit faites.

Si on avoit peu de cavalerie, on la posteroit sur les places, pour s'abandonner le sabre à la main sur les ennemis qui commenceroient à y déboucher ; mais si on en avoit beaucoup, on pourroit lui faire faire avec succès le service de l'infanterie.

Enfin, si l'on avoit du canon, on le pointeroit vis-à-vis des rues par où l'on peut arriver au poste principal, afin d'en éloigner l'ennemi.

Toutes les dispositions faites de cette maniere, un Officier doit ordonner à chacun de ses soldats de rester au Poste qui leur aura été désigné, d'y faire un peu de feu si le tems est froid ; & de poser leurs armes de façon qu'ils puissent les reprendre promptement & sans confusion.

CHAPITRE IX.

Défense des Postes.

LA défense opiniâtre d'un Poste, est l'action où un Officier particulier qui sçait son métier, peut acquerir le plus de gloire. Cette résistance ne vient pas tant du nombre de soldats destinés à le défendre, que de l'habileté de l'Officier qui commande. C'est en lui principalement que réside la force de ses retranchemens, & s'il joint à une bravoure déterminée, les talens nécessaires dans ces occasions, & qu'il sçache persuader à ses soldats, que le sort que l'ennemi leur prépare est mille fois plus terrible que la mort: on peut dire qu'il rendra en quelque façon son Poste imprenable.

Si un Officier posté dans une Redoute y est attaqué par les ennemis, il ne faudra pas qu'il s'amuse à tirailler lui-même, il faut au contraire qu'il ne soit occupé qu'à examiner si tous ses soldats font bien leur devoir, & s'ils ne tirent pas leur poudre en l'air. S'il s'apercevoit que leur ardeur se ralentît dans le fort de l'attaque, il les animeroit de la voix; & s'il voyoit que l'ennemi fît plus de progrès à un côté qu'à un autre, il affoibliroit celui-ci, pour renforcer celui-là. Je sçais que ce mouvement est quelquefois dangereux, & qu'il vaudroit mieux avoir une petite réserve pour s'en servir au besoin; mais un Officier qui n'a qu'un petit détachement, dont il peut à peine border le parapet sur deux de hauteur, peut-il en ôter douze ou quinze hommes pour faire une réserve?

Si l'ennemi parvenoit à faire bre-

che & à gagner le parapet; il faudroit sur le champ faire jetter au milieu de cette brêche deux ou trois arbres avec toutes leurs branches; & ne le recevoir qu'à coups de bayonnette. On pourra encore, comme je l'ai dit au chap. précédent, lui jetter dans les yeux des poignées de chaux ou de cendres; ce qui l'obligera bien-tôt à gagner le fossé. Enfin, si l'on a eu l'attention de donner aux plus vigoureux du dernier rang des armes de longueur, & si l'on a placé dans le fossé huit ou dix hommes pour tourner la Redoute de droite & de gauche & prendre les ennemis par leurs flancs, on ne doit pas craindre qu'ils s'en emparent aisément, & qu'ils ayent bon marché de leur entreprise.

Mais si c'étoit le passage d'une riviere ou un gué qu'on voulût défendre, il faudroit, après avoir jetté, comme je l'ai dit plus haut, plu-

sieurs arbres avec toutes leurs branches sur le bord, y attendre l'ennemi de pied ferme, & le chauffer à coups du fusil. S'il y vouloit descendre avec le cours des batteaux, il faudroit lui lancer beaucoup de grenades : on pourroit encore le recevoir à coups de fusils chargés avec de gros plomb, parce que ce gros plomb s'écartant beaucoup, & attaignant les yeux à ceux-ci, le visage ou le ventre à ceux-là, inquiets de tant de blessures, qui pour être petites n'en seroient pas moins aiguës, les soldats qui en auroient reçues, ne manqueroient pas de causer dans leur troupe une confusion qui feroit échouer leur projet.

Si dans la défense d'un Poste qui a quelque fortification naturelle, & qu'on a fortifié suivant les regles que j'ai données, on étoit forcé dans ce premier retranchement : les soldats se retireroient dans le

rez-de-chauſſée, & ſe rangeroient d'eux-mêmes aux creneaux. Dans le même inſtant deux hommes s'empareroient, comme j'ai dit, des deux côtés de la porte, pour y arrêter l'ennemi à coups de bayonnettes.

S'il arrivoit cependant que les ſoldats placés dans le rez-de-chauſſée, en fuſſent encore chaſſés; il ne faudroit pas s'imaginer pour cela que l'ennemi fût maître du Poſte; ces hommes forcés en bas, monteroient au premier étage avec des échelles, ſi on avoit rompu l'eſcalier: ils retireroient leurs échelles après eux, & ſe placeroient aux trous qu'on auroit faits au plancher Si ce plancher étoit ſi bas qu'on pût atteindre l'ennemi avec la bayonnette, un ſeul homme ſuffira à chaque ouverture: autrement il s'y en placera deux, qui ne tireront qu'à bout touchant. Ceux-ci ſeront encore char-

gés de renverser de grands baquets pleins d'eau qu'on aura eu soin de faire porter, pour les répandre par les trous du plancher, sur les ennemis qui seroient maîtres du bas. Cette chicane, quelque singuliere qu'elle paroisse, est une des plus désagréables qu'on puisse opposer aux assaillans; car en même-tems qu'on mouille leur poudre, leurs armes, & leurs habits, on les empêche de pouvoir regarder ce qui se passe au-dessus d'eux, & on rend inutiles les tentatives qu'ils pourroient faire pour mettre le feu à la maison. Si cependant l'ennemi pénétroit dans une chambre, il ne faudroit pas lui donner le tems de s'y former & de s'y renforcer; mais il faudroit tomber brusquement sur lui, l'épée à la main, ou à coups de bayonnettes; & le degoûter de continuer la partie, à force de mauvais accueil. L'exemple que je vais rap-

porter prouve que l'ennemi est toujours obligé d'en venir là, lorsqu'il a affaire à de braves gens.

Pendant la guerre d'Italie en 1705, M. le Chevalier Follard s'étant trouvé à défendre la cassine de la Bouline près de Brescia, où il commandoit les quatre compagnies des grenadiers de la Tour Fraguier, du Régiment de la Marine; de Desroches, du Régiment de Leuville; de Martinot, du Régiment de Bretagne; & de la Roque, du Régiment de Gregny: cet Officier fut attaqué par toutes les troupes d'élite de l'armée du Prince Eugene, qui, après avoir tiré plusieurs coups de canon, & pénétré dans la cour de la Cassine furent forcées de se retirer. » M. le Prince de Wirtemberg, dit cet Auteur*, qui craignoit

* Commentaire sur Polybe, tom. V.

» qu'il ne nous vînt du secours, crut
» qu'en se rendant maître d'un colom-
» bier d'où l'on faisoit un feu terri-
» ble, le reste de la cassine ne tien-
» droit pas, il le fit attaquer ; &
» comme nos soldats avoient enle-
» vé la porte pour faire du feu ;
» l'Officier qui tenoit le bas, & qui
» venoit d'être blessé, ne pouvant
» répondre au feu qu'on lui faisoit
» de cette porte, fut fait prisonnier.
» Il y avoit sept grenadiers au haut
» du colombier, qu'on somma aussi
» de se rendre ; mais eux se croyant
» trop bien postés pour être déja ré-
» duits à le faire, répondirent fiére-
» ment, qu'ils ne se rendroient que
» lorsque la poire seroit mûre &
» prête à tomber ; & qu'ils valoient
» bien ceux qui tenoient encore :
» en effet, ils continuerent à chau-
» fer l'ennemi à coups de fusils, &
» ne sortirent de leur colombier que
» lorsque le Prince de Wirtemberg

» se fût retiré, laissant la cassine
» couverte de ses morts.

Cette défense qui fait un honneur infini à M. Follard, & aux braves Capitaines qui le seconderent, est une excellente leçon pour les jeunes Officiers. M. le Chevalier de Clairac * Brigadier des armées du Roi, & Ingénieur à Berg St. Vinox, leur en donna une 1742, qui n'est pas moins instrnctive. Cet Officier faisant route dans le Haut-Palatinat de Baviere, avec un certain nombre de personnes, s'apperçut qu'il étoit suivi par une troupe de Hussards & de Pandours qui pouvoient l'attaquer avec avantage. Ayant examiné les différentes avenues du village de Vurz, où il se trouvoit, il les baricada avec des chariots, dont il avoit fait enlever une ou deux roues; avec

* Voyez son Traité des Fortifications passageres; Chap. III.

des troncs d'arbres, des échelles, &c. Il éleva aussi une banquette le long du mur du cimétiere où il s'étoit établi avec ses équipages, & les gens qui le suivoient; regardant l'église dont il avoit fait créneler la porte, comme une citadelle, & le clocher comme un réduit qui devoit être sa derniere ressource. Mais deux maisons touchoient presque à cette enceinte, & comme elles étoient bâties sur un terrein plus bas, le haut du mur n'étoit pas plus élevé que celui qui lui servoit de parapet. Il ne voulut cependant point ouvrir ces maisons; mais comme il falloit y communiquer pour éviter d'en être plongé, & pour se donner quelques flancs, il s'avisa de faire construire des communications en forme de ponts, du haut de son retranchement sur les toîts; & ayant baricadé les portes & les fenêtres du rez-de-chaussée de ces

maisons ; il y établit des corps-de-gardes ; mais ces précautions furent inutiles. Les Hussards s'étant ennuyés de le guêter, se replierent sur leur armée, & M. de Clairac se retira à Tirs-chen-reit où il alloit.

Ces exemples qui prouvent combien les gens éclairés trouvent de ressource dans leur courage, font voir jusqu'à quel point on peut pousser la défense d'une maison retranchée, lorsqu'on est bien déterminé. Le seul moyen par lequel l'ennemi puisse la forcer aisément, est de l'abbattre à coups de canon. S'il prend une fois ce parti, je ne vois pas qu'il soit possible de tenir longtemps, à moins que lorsque la maison est à bas, on ne puisse se ranger autour des retranchemens.

Les habitations des paysans sont pour l'ordinaire si mal bâties, que chaque boulet pouvant y faire

une ouverture considérable, on se trouveroit à la fin écrasé dessous. L'unique moyen d'éviter alors d'être massacré, est de capituler, ou de sortir brusquement sur l'ennemi dans le tems qu'il y pense le moins. On ne se détermine pour le premier moyen, que lorsqu'on peut obtenir les honneurs de la guerre, qui sont de sortir tambour battant pour retourner à l'armée, où l'on doit demander d'être escorté, & conduit par le chemin le plus court. Si l'ennemi ne veut point accorder de capitulation, comme la condition des soldats prisonniers de guerre est toujours plus malheureuse & plus désespérante que la mort même, ce dernier parti seroit préférable, si on n'avoit encore la ressource que l'expérience prouve être presque certaine, de faire une sortie sur l'ennemi & de se sauver. La nécessité où l'on est alors de

vaincre, changeant l'homme brave en soldat déterminé ; elle lui fournit le moïen de se retirer à l'armée ou à quelque Poste voisin. C'est par une manœuvre de cette nature que M. le Comte de Saxe, depuis Maréchal Général des armees Françoises, se sauva de Crachnitz, village de la Pologne, où un Parti ennemi de huit cents chevaux avoit dessein de l'enlever avec dix-huit hommes qui le suivoient. Ce Prince, après leur avoir résisté longtems dans les chambres de l'hôtellerie de ce lieu, se voyant hors d'état de tenir d'avantage, sortit sur eux pendant la nuit, tomba l'épée à la main au milieu d'une de leur garde qui ne s'y attendoit pas, lui passa sur le ventre, & se retira à Sandomir où il avoit garnison Saxonne.

Lorsqu'on veut ainsi abandonner un Poste où l'on ne peut plus tenir, il faut, au moment qu'on veut exécuter la sortie, continuer à faire feu

avec vivacité, & ôter cependant avec le moins de bruit qu'il est possible, les barricades de la porte par laquelle on veut passer. Dès que cela est fait, on rassemble promptement toute la troupe dans le rez-de-chaussée, pour sortir aussi serrés qu'il est possible, & l'on fond la bayonnette au bout du fusil vers l'endroit que le Commandant a remarqué être le moins gardé. » On » ne doit jamais, dit le Chevalier » Follard *, attendre le jour pour » exécuter ces sorties qui ne peuvent » réussir que pendant une nuit noire, » par la facilité que l'on a de cacher » aux ennemis le chemin par lequel » on se retire. On observera par cette raison de ne pas tirer de coups de fusil; mais de s'ouvrir un passage l'épée à la main, afin que les assaillans ne viennent pas en force où ils auroient entendu du bruit.

* Commentaire sur Polybe, tom. V.

M. le Baron de Travers nous donne encore au sujet de ces sorties une bonne leçon. » Pour n'être pas rencontré de l'ennemi, » dit cet Auteur *, il faut toujours » prendre un chemin contraire à » celui qu'il peut croire que nous » prendrons, & qu'il semble même » que nous devrions prendre : une » petite troupe se cache par-tout : » & comme il n'est pas ordinaire d'aller chercher ces endroits du côté » de l'ennemi ; ceux-là sont les plus » assûrés, on y passe le jour, pour » prendre un autre chemin à la faveur de la nuit.

Mais si c'est un Poste considérable, tel qu'un village ou un bourg, dont la défense soit confiée à un Officier, il peut tuer bien du monde aux ennemis avant que d'être obligé de faire retraite. Ses petits Postes ayant tenu autant qu'il leur aura été

* Etudes Militaires.

possible, il les fera replier sur son Poste principal, en combattant de rue en rue, de coupure en coupure, de retranchement en retranchement. Mais pour que les soldats exécutent aisément ces manoeuvres, il faut, comme je l'ai déja dit, les y avoir exercés de bonne heure. Une autre attention du Commandant dans une défense de cette nature, doit être aussi d'observer tous les mouvemens des ennemis, afin de distinguer les attaques vraies d'avec les fausses.

Si l'ennemi parvenoit cependant à forcer tous les retranchemens, & à s'emparer du village même, il ne faudroit pas croire pour cela que la victoire fût de son côté. Retiré dans son Poste principal, un Officier pourroit recommencer à lui faire la reception dont j'ai fait le détail pour les maisons isolées, le dégoûter entierement de son entreprise, & l'obliger de s'en retourner.

Je l'ai dit, & je le repete encore,

la défenſe d'un Poſte, d'un village ou d'une ville même, eſt ſi aiſée, que je ne ſaurois comprendre comment on n'y tient pas plus qu'on ne fait communément. Il ne faut pour cela que de la fermeté, de la vigilance, ſçavoir tirer parti du terrein, & perſuader aux ſoldats qu'il n'y a qu'une lâcheté manifeſte qui puiſſe laiſſer pénétrer l'ennemi. L'exemple de Crémone en 1702, ſera toujours une preuve de ce que peut la bravoure déterminée, & apprendra à la poſtérité que quoique l'ennemi ſoit maître de la moitié des remparts & d'une partie de la ville, il ne l'eſt cependant pas de la place entiere.

Le Prince Eugene ayant formé le deſſein de ſurprendre cette ville, où étoit notre Quartier Général, défendue par une garniſon Françoiſe & Irlandoiſe ; quelque mille hommes de troupes Autrichiennes y furent introduits par un Prêtre. Ces troupes s'emparerent

d'abord de deux portes, & d'une grande partie de la ville; la garnison ensevelie dans le sommeil, fut réveillée en sursaut, & obligée de combattre en chemise. Mais Messieurs de Caylus, d'Entragues, de la Chetardie, de Presles, de Fimarcon, de Masselin, de Montendre, de Beaulieu, de Roquepiquet, de Ste. Colombe, d'Arenes, & plusieurs autres Officiers dirigerent ses manœuvres avec tant de sagesse, qu'elle repoussa les Impériaux de place en place, & de rue en rue, & forcerent le Prince Eugene à abandonner la partie de la ville & des remparts dont il s'étoit emparé.

Qu'est-ce donc qui empêche aujourd'hui qu'on ne puisse défendre également les villages où l'on est posté, & en disputer le terrein pied à pied, sur-tout lorsque l'on a ménagé dans le château ou dans l'église une retraite assurée, propre pour y

faire une bonne défense, & obtenir une capitulation honorable? Cela est facile, & cependant on n'en voit guères d'exemples, par la raison qu'on ne s'applique pas assez à connoître la cause des malheurs où sont tombés, faute de certaines connoissances, ceux qui nous ont précédés.

On peut juger par tout ce que je viens de dire sur la défense des Postes, qu'il n'est rien de plus aisé que de s'y maintenir : les hommes qui attaquent n'ont rien de surnaturel, & ne sont pas différens de ceux qui sont attaqués. Un Commandant déterminé qui est jaloux de sa réputation, & qui a appris par l'étude à faire usage de ses talens, ose, comme Léonidas, défendre avec trois cents hommes le pas des Thermopiles, contre une armée entiere; & aime mieux, comme le dit un Philosophe moderne,

y périr glorieuſement, que de commettre une lâcheté. Un Commandant habile en effet ne fut jamais étonné par le nombre des ennemis : dans une maiſon, dans un village, ou dans une ville même, il peut leur oppoſer des chicanes qui ſuppléent ſouvent à la force qu'il n'a pas.

J'ai vû pendant la guerre derniere de Piémont & d'Italie, des Retranchements & des Poſtes qui ont réſiſté aux premiers & aux plus grands efforts des aſſaillans; & qu'on a rendus ou abandonnés aux attaques ſubſéquentes, quoique beaucoup moins vives : d'où vient cela ? C'eſt qu'un Officier qu'on a placé dans un Poſte, n'oſe pas l'abandonner du premier abord ; il ſe défend & repouſſe l'ennemi, parce que s'il ſe laiſſoit forcer, il ſe feroit paſſer au fil de l'épée avec toute ſa troupe. Mais l'ennemi revient - il ? un Commandant croit alors n'avoir

rien à se reprocher, parce qu'il s'est défendu quelque temps, & se retire ou se rend. Cependant s'il a pû d'abord repousser des ennemis qui venoient l'attaquer en bon ordre & sans être fatigués; combien plus facilement les repousseroit-il, lorsqu'ils reviennent harrassés, & dans un état beauçoup moins à craindre que la premiere fois? La raison de cette conduite ne vient-elle pas de ce qu'on n'excite pas assez l'émulation des Militaires? Un Officier qui n'est point protégé, & qui n'est jamais assuré de la moindre grace, se néglige, & s'embarasse moins d'acquerir une gloire presque toujours ignorée, quoique méritée par une belle action, que de jouir tranquillement d'une réputation ordinaire.

» On loue beaucoup, dit Monsieur Follard *, » & je crois aussi qu'on

* Commentaire sur Polybe. tom. V.

» qu'on ne peut trop louer ni donner
» à ceux qui font une belle défense
» dans les Postes qui leur sont confiés:
» la raison de cela est, que les récom-
» penses pour ces sortes d'actions,
» étant plus grandes que celles qu'on
» accorde pour d'autres, excitent &
» animent les Officiers à défendre
» vigoureusement un Poste jusqu'à
» la derniere extrémité.... Mais si la
» reconnoissance doit être digne de
» l'action, celui aussi qui n'a rien
» fait qui soit digne d'un homme de
» courage, & qui s'est rendu lâ-
» chement, doit être dégradé des
» armes, & puni de mort sans
» miséricorde. C'étoit une loi chez
» les Romains; * mais il faut d'un
» autre côté qu'un Général ait soin
» qu'un Officier ne puisse pas se

* C'est aussi une loi chez les François; car par Ordonnance du 20 Juillet 1714, il est défendu sous peine de la vie de quitter le Poste où l'on a été placé.

» plaindre, & qu'on lui fournisse
» tout ce qui peut lui être necessaire
» pour sa défense. On ne demande
» pas, dit ailleurs le même Auteur,
» qu'un Officier placé dans un Poste
» soit prompt à en venir aux mains;
» mais qu'il résiste constamment lorsqu'on
» le presse, & qu'il meure
» plûtôt que d'abandonner son retranchement.

L'Histoire ancienne & moderne fournit peu d'exemples de Postes bien défendus, & il semble que les Auteurs Militaires se soient donné le mot pour ne pas parler des actions de cette nature. Il n'est cependant pas douteux qu'il s'est trouvé dans le cours des différentes guerres que la France a soutenues, & principalement sous le regne de Henri IV. & de son Successeur, temps où les armées étoient beaucoup moins nombreuses qu'elles ne le sont aujourd'hui, des Officiers,

dont les actions auroient mérité d'avoir place dans l'histoire. Nous ne voyons pourtant pas que personne les ait recueillies ; quoique les leçons qu'on en eût tirées, eussent été aussi instructives & aussi agréables à lire que celles qu'on nous a laissées des Places les mieux fortifiées d'un Etat. Si je suis étonné de voir en 1604 cent mille hommes périr devant Ostende, & leur Général *, avec les débris de son armée, ne se rendre maître de cette Place qu'après trois ans de siége : je ne le suis pas moins de voir Charles XII. Roi de Suéde, défendre en 1713. avec sept ou huit Officiers & quelques Domestiques, une maison de bois près de Bender, contre vingt mille Turcs ou Tartares. On trouve dans plusieurs Historiens la défense de cette

* L'Archiduc Albert.

maiſon, parce qu'elle fut faite par une Tête couronnée; mais les belles actions, quels qu'en ſoient les auteurs, ne doivent jamais être enſevelies dans l'oubli. Non-ſeulement elles piquent l'émulation des Officiers qui y trouvent toujours dequoi s'inſtruire; mais elles ſont honorables pour ceux qui les font, pour les corps auquels ils ſont attachés, & pour leur nation même. Je ſuis fâché de n'en avoir pas pû recueillir un plus grand nombre d'autentiques; ce ſeroit avec un plaiſir inexprimable que j'en aurois orné ce petit ouvrage.

CHAPITRE X.

De l'Attaque des Postes.

QUOIQUE l'enlevement d'un Poste ſoit toujours difficile, ſi l'on a affaire à des gens qui ſçachent ſe défendre; on y réuſſit cependant, en les attaquant d'emblée, ou par ſtratagêmes.

Ce n'eſt jamais ſur la ſimple ſpéculation que l'on doit former le projet d'une attaque, parce que les raiſonnemens nous font ſouvent croire faiſables, des choſes dont on éprouve l'impoſſibilité dans l'exécution. Lorſqu'on ſe propoſe d'entreprendre une action de cette eſpéce, on doit s'en former une idée juſte, en examiner ſéparément toutes les branches, & les différens

moyens que l'on veut mettre en usage, les comparer ensemble pour voir s'ils concourent & répondent au but général ; enfin on doit prendre des mesures si justes, que l'on soit pour ainsi dire assuré du succès avant que de commencer.

Comme il n'est guère d'usage dans une armée, que l'on choisisse un Officier particulier d'infanterie pour attaquer un Poste retranché, si celui-ci ne s'offre de lui-même ; un Officier ne doit pas s'embarquer dans une entreprise pareille, sans avoir examiné les moyens de réussir, & s'être mis en état de montrer à son Général un plan de ce qu'il aura projeté, pour voir s'il agréera qu'il l'exécute. Dans le cas que le Général approuve le plan, l'Officier le priera de lui permettre d'aller reconnoître le Poste de plus près, avec un ou deux hommes ; afin de prendre des mesures plus justes pour l'exécution. Je

dis qu'il doit demander la permiſſion d'aller reconnoître le Poſte, afin de pouvoir être avoué & réclamé, s'il lui arrivoit d'être découvert, & fait priſonnier.

De la maniere de reconnoître un Poſte.

Un Officier qui va reconnoître de près, un Poſte qu'il ſe propoſe d'attaquer, doit partir à l'entrée d'une nuit noire, & donner à ceux qu'il mene pour l'aider à cette découverte, des inſtructions particulieres ſur chaque ſujet : telles, que de bien examiner les endroits par où ils paſſeront pour approcher du Poſte, en ſondant avec de longs bâtons, s'il n'y a pas des trapes ou des foſſes couvertes dans leſquelles on pourroit ſe précipiter ; de laiſſer à celles qu'ils trouveroient, des branches d'arbres avec leurs feuilles, afin d'en être guidé lorſqu'on reviendra

pour attaquer ; d'obſerver exactement les endroits où ſont poſtées les Sentinelles, combien il y en a, & ſi elles ſont éloignées les unes des autres ; de s'avancer juſques ſur le bord du foſſé du Retranchement pour ſonder avec leur bâton, ou avec une ſonde, quelle quantité d'eau il peut y avoir ; d'examiner ſi le Poſte eſt fraiſé ou paliſſadé, fait avec de la terre, ou des faſcines, ou revêtu de maçonnerie : dans ce dernier cas ils obſerveront quelle en eſt à peu près la hauteur, afin d'y proportionner la longueur des échelles ; enfin on tâchera de ſçavoir de combien d'hommes eſt compoſée la garde qui défend le Poſte, en quoi elle ſe néglige, ſi elle eſt à portée d'être ſecourue, & ſi elle a du canon, &c. C'eſt ſur toutes ces choſes, que l'on peut aller examiner ſoi-même, ou avoir appriſes par le rapport des déſerteurs ou des payſans,

que l'on peut former le projet d'une attaque. Si l'on n'eſt inſtruit que par le raport d'autrui, il faut prendre garde de ne pas croire trop légerement des gèns que l'envie de vous trahir ou d'avoir quelque récompenſe, auroit amenés juſqu'à vous : il faut au contraire les queſtionner ſéparément, écrire ce qu'ils diſent, comparer leur dépoſition, & juger enſuite de ce qu'il peut y avoir de vrai ou de faux. Ces inſtructions priſes, un Officier doit revenir vers ſon Général, pour lui rendre compte de ce qu'il aura découvert, recevoir ſes derniers ordres pour l'attaque, pour les ſoldats qui devront le ſeconder, & pour ceux qui devront marcher pour le ſoutenir.

Du choix des Soldats.

Le choix des hommes qui doivent marcher à l'attaque d'un Poſte, eſt

une chose d'autant plus essentielle; que le succès de l'entreprise en dépend. On doit donc ne prendre pour cela que des soldats de bonne volonté, d'une bravoure déterminée, & qui ne soient point étourdis, ni enrhumés : car un homme, qui sans attention aux ordres de son Commandant, se laisseroit emporter à l'ardeur de son zéle, ou qui en toussant ou crachant feroit découvrir aux Sentinelles des ennemis la marche de la troupe, pourroit faire manquer le projet le mieux concerté. Quant à ceux qui doivent le soutenir; il peut les prendre suivant leur rang de garde ou de détachement, comme le Général le jugera à propos.

Des Dispositions.

Les dispositions pour une attaque doivent toujours être relatives aux découvertes que l'on aura faites;

afin de n'être pas obligé de s'en retourner au milieu de l'exécution.

Les hommes étant choisis, on en fera l'inspection, & on verra s'il ne leur manque rien de ce qui peut contribuer au succès; je dis de ce qui peut contribuer au succès: parce que si le Poste est fortifié d'un retranchement de terre ou de fascines, il faut que les deux premiers rangs soient pourvus, outre leurs armes, de pelles & de pioches: s'il est fraisé & palissadé, il faut qu'ils ayent de bonnes haches; & s'il est revêtu de maçonnerie, il faut qu'ils soient munis d'échelles. On observera aussi que tous les soldats soient en vestes, afin d'être moins gênés, & qu'ils aient des cocardes de papier, afin de se reconnoître dans l'obscurité: cette inspection faite, on disposera les troupes de cette maniere.

Si on se propose de faire une ou

deux attaques vraies & autant de fausses, on formera de la troupe qu'on aura choisie autant de pelotons qu'on en voudra faire de vraies; & on chargera les troupes destinées à soutenir l'attaque, de faire les fausses, afin de diviser les ennemis, & de partager leur feu. Il mettra ensuite à la tête de chaque peloton un homme capable de le commander; & il observera que ces Commandans soient, autant qu'il se pourra, les mêmes qui auront été à la découverte avec lui, afin de guider chacun leur division.

Les ordres qu'on donnera à ces Commandans seront de marcher ensemble jusqu'au lieu où l'on doit se séparer, pour que chacun se rende ensuite à l'endroit voisin du Poste qu'on lui aura désigné, où il mettra ventre à terre, & attendra le signal de l'attaque pour sauter dans le fossé & escalader le Poste.

Des Guides.

Si l'on doit être conduit à l'attaque d'un Poste par des espions ou des guides ; il faut, avant que de s'en servir, les questionner sur tous les éclaircissemens dont on croit avoir besoin, & sur le chemin par où ils se proposent de vous faire passer. La raison de cela est, qu'on a vû souvent des gens simples, qui, animés par le motif du gain ou autrement, croyoient pouvoir aisément conduire une troupe, & qui n'avoient cependant que beaucoup de bonne volonté. Mais si on reconnoît dans ceux qui s'offrent pour cela les qualités nécessaires, il faut d'abord s'assurer d'eux, autant qu'il est possible, en leur faisant craindre la démolition de leur maison, & le pillage de leurs biens, s'ils menent la troupe dans quelques piéges. On pourra

encore leur demander leurs femmes ou leurs enfans pour gage de leur fidélité ; & au moment de la marche, on les placera entre les deux Caporaux du premier rang, attachés avec une chaînette ou une corde. Cette derniere précaution est d'autant plus essentielle qu'on a souvent vû des traîtres, qui, sous prétexte de servir à faire enlever un Poste, ont conduit un détachement dans un coupe-gorge au milieu de la nuit, & se sont éclipsés au moment de l'exécution. Ainsi, si d'un côté on fait espérer à ces guides une récompense proportionnée au service qu'ils peuvent rendre, dans le cas qu'ils conduisent bien ; on doit de l'autre leur faire craindre les peines les plus cruelles, s'il leur arrive de conduire mal.

De la Marche.

La nuit étant de tous les temps le plus propre pour marcher sur un Poste, on aura attention de partir assez tôt pour être à portée d'attaquer une heure ou deux avant le jour. On prendra garde aussi qu'il ne fasse pas clair de Lune à cette heure-là, ou du moins qu'elle soit cachée au moment qu'on se proposera de commencer l'attaque : les soldats auront ordre de marcher deux à deux le plus légerement, & avec le moins de bruit qu'il sera possible, sur-tout lorsqu'on aura à passer entre deux Sentinelles ennemies : on leur recommmandera aussi de ne point parler, de ne pas cracher, & de ne pas fumer.

Après que le détachement sera parti & arrivé au lieu où les pelotons doivent se separer, les Com-

mandans de ces divisions se rendront, comme je l'ai dit, avec leurs troupes, aux endroits où ils devront mettre ventre à terre, pour y attendre l'instant du signal; en observant que les endroits où l'on doit s'embusquer soient, autant qu'il se pourra, vis-à-vis les angles saillans des retranchemens, attendu que ce sont les espaces les moins défendus par la mousqueterie des ennemis.

Si lorsqu'on est en chemin pour aller attaquer un Poste, ou qu'on est embusqué dans les environs, il survenoit une patrouille ennemie, on ne doit pas pour cela s'en allarmer, ni faire le moindre mouvement, parce qu'on feroit manquer toute l'entreprise: il faut seulement demeurer caché, & dans le plus grand silence, pour que cette patrouille puisse passer sans rien appercevoir, & que l'on puisse ensuite suivre son dessein.

Attaque d'une Redoute ordinaire.

Si le Poste qu'on veut emporter étoit une Redoute, & n'avoit qu'un fossé sec & un parapet de terre ; il faudroit, comme j'ai dit plus haut, pourvoir les deux premiers rangs de chaque division de pelles & de pioches, & leur faire porter leurs fusils en bandouillieres. Les choses ainsi préparées, dès que les Chefs verront ou entendront le signal ; toutes ces divisions se mettront sur pied, & marcheront avec célérité pour sauter ensemble dans le fossé ; je dis ensemble, parce qu'on doit avoir pour maxime dans l'attaque d'un Poste de donner tous à la fois. Lorsque le premier rang aura sauté, le second s'arrêtera un instant, afin de ne pas tomber sur les épaules du premier, & s'enfiler dans ses bayonnettes. Ces deux premiers rangs étant

entrés dans le fossé, ils iront tout de suite sapper les angles de l'escarpe & le parapet de la Redoute, pour en faciliter la montée au reste de la troupe. Les Commandans de chaque division observeront cependant que les soldats armés de fusils, qui auront aussi sauté dans le fossé, n'embarassent point, & protégent au contraire ceux qui démoliront l'escarpe de la Redoute, en présentant les armes à droite & à gauche & toujours prêts à repousser les ennemis qui auroient été placés dans le fossé.

Si le parapet étoit fraisé, on romproit à coups de haches autant de fraises qu'il seroit nécessaire pour pouvoir passer; & lorsque la brêche seroit faite, les travailleurs abandonneroient leurs outils, & reprenant leurs armes qu'ils auroient portées en bandouillieres, ils monteront tous ensemble la bayonnette au bout du fusil, & fonceront sur

l'ennemi en criant, *tue*, *tue*.

Lorſqu'on marche ſur une Redoute, ou tel autre Poſte qu'on a deſſein d'enlever, l'Officier Commandant doit toujours ſe charger d'attaquer le côté par où les ennemis peuvent communiquer à d'autres Poſtes plus conſidérables, afin de pouvoir couper cette communication: des gens, qui ſe voyent attaqués vivement, & qui n'ont plus d'eſpérance de retraite & de ſecours, demandent bien-tôt quartier à ceux qui les attaquent.

Attaque des Retranchemens revêtus de maçonnerie.

Quoique l'attaque des Poſtes dont l'eſcarpe & le parapet ſont revêtus de maçonnerie, ne puiſſe ſe faire que par eſcalade; elle réuſſit cependant, ſi elle eſt bruſque, environnante, & ſoutenue.

Un Officier qui veut attaquer un

Poſte de cette maniere, obſervera que les échelles dont il veut ſe ſervir, ſoient plûtôt trop longues que trop courtes, & de n'en charger que les ſoldats les plus vigoureux de ſon détachement. Ces ſoldats porteront les échelles du bras gauche, paſſé dans le ſecond échelon; ils obſerveront auſſi de les tenir droites à côté d'eux, & fort courtes par le bas, afin de ne pas ſe démettre l'épaule en ſautant dans le foſſé. Les premiers rangs de chaque diviſion, ainſi pourvûs d'échelles, partiront au ſignal avec le reſte de la troupe, & marcheront avec réſolution, l'épée à la main droite, & leur fuſil paſſé en bandouilliere pour ſauter dans le foſſé. Dès qu'ils y feront arrivés, ils appliqueront leurs échelles contre le parapet, en obſervant de les poſer plûtôt vers les angles ſaillans qu'au milieu de ſes courtines; parce que les ennemis y ſont

toujours beaucoup moins en force. On aura attention aussi de ne poser les échelles qu'à un pied de distance l'une de l'autre, & de ne leur donner ni trop ni trop peu de pied, afin qu'elles ne puissent pas se renverser ou se rompre sous le poids des soldats qui monteront dessus.

Les échelles étant appliquées; ceux qui les auront portées & tous ceux qui viendront après, monteront promptement pour foncer sur les ennemis l'épée à la main. Si le premier soldat monté sur une échelle, étoit renversé, celui qui le suit doit bien prendre garde de ne pas se laisser entraîner par son camarade; il faut au contraire qu'il aide à le faire passer de côté entre deux échelles, & de monter tout de suite lui-même, pour ne pas donner le temps à l'ennemi de recharger son fusil.

Comme les ſoldats qui montent les premiers à l'eſcalade peuvent être facilement culbutés, & que leur chute peut faire manquer l'attaque, je penſe qu'il ſeroit bien de leur faire donner des devants de cuiraſſe legere ; parce que dès que ceux-ci auroient pénétré, tout le reſte ſuivroit aiſément. Quelques-uns traiteront peut-être ceci de précaution inutile ; mais vaut-il mieux s'expoſer à être tous aſſommés dans le foſſé d'un Poſte, que de l'enlever avec ſûreté & avec moins de danger ?

Le ſuccès d'une attaque par eſcalade eſt donc infaillible, ſi on monte avec célérité par les quatre côtés ; ſi on a ſoin de faire pleuvoir ſur l'ennemi une quantité de grenades ; & ſi on eſt ſoutenu par quelques compagnies de grenadiers, par quelques piquets, qui partagent l'attention & le feu de l'ennemi.

Du Passage d'un fossé plein d'eau.

Si le fossé d'un Poste qu'on attaque étoit plein d'eau, & qu'il n'y en eût que jusqu'au ventre, on ne doit pas pour cela s'empêcher de sauter dans le fossé, & d'attaquer comme je viens de le dire; mais s'il y en avoit une plus grande quantité, & qu'il ne fût pas possible de le passer, il faudroit que les soldats de chaque peloton portassent des fascines ou des fagots de menues branches bien serrés, aussi gros qu'il seroit possible, pour combler le fossé & former une espéce de gué, qui donnât aux assaillans la facilité d'approcher du parapet pour le démolir ou l'escalader.

Quelques Auteurs veulent que l'on se serve pour combler le fossé d'un Poste, de tonneaux pleins de terre, & M. Follard, de sacs rem-

plis de fumier *, ayant cinq pieds de diamétre; mais j'ai éprouvé dans plusieurs expériences que les tonneaux sont très-difficiles à rouler, sur-tout si le pays est inégal, & s'il faut partir de loin; qu'ils comblent difficilement le fossé, & en font prodigieusement remonter l'eau; que les sacs à terre, ou remplis de fumier ne peuvent se rouler à cause de leur pesanteur; qu'ils crevent en chemin, repandent ce qui est dedans, & rendent le gué très-boueux, peu élevé & très-difficile. Les fascines sont donc préférables à toutes ces matieres, parce que les soldats peuvent les porter devant eux, marcher plus vite, & s'en servir pour se garantir du coup de fusil. Toutes ces fascines qu'on peut se donner de main en main, étant jettées dans l'eau, y formeront bientôt un gué

* Tom. 3. pag. 408.

ſur lequel les ſoldats pourront paſſer aiſément.

M. Follard nous donne encore un moyen de paſſer les foſſés pleins d'eau ; c'eſt de faire des chaſſis de ſept à huit pieds de large, ſur dix ou douze de long. » Ces chaſſis, dit-» il,*ſeront compoſés de trois barres » avec des traverſes diſpoſées en « clayes bien emmortoiſées, ſur leſ-» quelles on clouera des planches ; » on mettra au bout des grapins de » fer pour s'amarer aux bords de l'en-» nemi ſur les faſcines des retran-» chemens ». Mais comment porter ces ponts juſqu'au bord du foſſé ? Comment un Officier pourra-t-il même les faire conſtruire ? C'eſt ce que M. Follard ne dit pas.

Moyens de parer aux autres chicanes.

Si les approches d'un Poſte étoient défendues par des chevaux

* Commentaires ſur Polybe, tom. V.

duits de résine, pour tacher d'y mettre le feu, & d'y enfumer l'ennemi. S'il faisoit du vent, on en profiteroit pour porter les flammes contre la maison : & on tacheroit de fermer avec des sacs à terre les créneaux que l'ennemi auroit fait percer au pied des murs, afin de pouvoir ensuite la saper par les coins. Mais si l'on avoit quelques piéces de canon, on pourroit abréger la cérémonie, en le pointant contre les angles du Poste. Au défaut de canon, on pourroit se servir avec succès d'une grosse poûtre suspendue par une corde à trois barres posées en triangle ; ce qui imiteroit le Belier des Romains. Cette poûtre poussée avec violence contre les murs, y feroit bien-tôt une large brêche. Mais on doit bien observer de ne la monter que pendant une nuit noire, afin que l'ennemi ne puisse pas empêcher qu'on la dresse, en fusillant tous

les soldats qui y seroient occupés. S'il est glorieux de sortir avec honneur d'une attaque pareille, il ne l'est pas mains de faire ensorte qu'il n'en coûte que peu de monde. Le sang du soldat est une chose précieuse qu'on ne sauroit trop ménager; & un Chef habile ne doit jamais négliger les moyens qui peuvent y contribuer. La comparaison des deux exemples que je vais rapporter fera voir l'importance de ce que j'avance.

Pendant les deux siéges de Barcelone que firent M. de Vendôme en 1697, & M. de Barwick en 1713; le premier de ces Généraux fit attaquer l'épée à la main par plusieurs détachemens d'infanterie le couvent des Capucins, situé hors de la place, & s'en empara en trois heures de tems, après y avoir perdu dix-sept cens hommes.

Le Maréchal de Barwick fit at-

taquer le même Couvent en 1713. Les ennemis l'avoient également retranché, comptant en faire payer aussi cher la victoire aux François : mais ce Général ayant fait ouvrir une espéce de tranchée devant ce Couvent ; les ennemis qui ne s'attendoient pas à être attaqués dans les regles, se rendirent à discrétion, après avoir tenu vingt-quatre heures. Je laisse à juger aux Militaires qui liront ceci, lequel des deux exemples est le meilleur à suivre.

Attaque d'un Village.

On se prépare pour l'attaque d'un village ou de tel autre Poste de grande étendue, ainsi que j'ai dit qu'on devoit le faire au commencement de ce chapitre, pour les Postes isolés. Mais comme ces sortes d'attaques sont toujours plus difficiles que ne autres, à cause de

la multiplicité de chicanes qu'on peut rencontrer à chaque pas ; un Officier ne doit pas y marcher ſans être inſtruit de la force des retranchemens, de la ſituation des petits Poſtes, des obſtacles qu'il peut trouver dans chaque rue & ſur les places, & quelle eſt même l'affection des habitans pour les ſoldats de la garniſon.

Si un Officier prend ces informations des gens du pays, il doit le faire ſans affectation, afin qu'on ne découvre pas ſon deſſein à l'ennemi, & que celui-ci ne prenne pas des précautions capables de le faire échouer : il faudra auſſi qu'il tache de ſe bien aſſûrer, comme je l'ai déja dit, de la vérité des rapports de ces payſans, en les comparant avec ceux des déſerteurs, & avec ce qu'il aura été découvrir lui-même. Dès qu'il ſera bien inſtruit de la poſition des ennemis, il fera ſes

dispositions pour les attaques ; & observera de marquer aux Commandans de chaque peloton, tout ce qu'ils devront faire, soit dans les attaques fausses, soit dans les vraies. On fera celles-ci aux endroits qui paroîtront le moins accessibles, parce que ce sont ceux où l'ennemi se confiant dans la difficulté des lieux, est toujours le moins en garde. On pourra les faire encore aux maisons qui sont situées à l'entrée des rues ; parce que quand on s'en est emparé, il est aisé de percer les murs qui communiquent d'une maison à l'autre, d'où l'on peut ensuite assommer les ennemis à coup de pierre, & les obliger de fuir dans leur dernier retranchement.

Si on faisoit la guerre dans un pays ennemi qu'on ne voulût pas ménager, il seroit aisé, en mettant le feu aux quatre coins du village, d'obliger les assiégés de se rendre promptement

promptement ; mais outre qu'il est inhumain d'user de ce moyen qui tend à la dévastation de tout un pays, il est encore très-dangereux de jetter dans le désespoir les habitans de la campagne, parce qu'alors fuyant dans les bois, ils s'attroupent, se répandent par-tout, assomment les soldats qui traînent, assassinent les Vivandiers, empêchent qu'aucun paysan ne porte des provisions au camp, & désolent une armée. On a vû, dit à ce sujet M. » Follard *, pendant la guerre de » 1688. quinze cents *Barbets* de la » Vallée de St. Martin, tenir en » échec quarante bataillons de nos » troupes dans l'étendue de la Val» lée de Pragelas, où le Cison coule » au fond entre deux montagnes fort » hautes, & d'un accès très - diffi» cile, que chacun gardoit de son » côté.... Ces Montagnards, en

* Commentaire sur Polybe. tom. IV.

» descendoient quelquefois lors-
» qu'ils sentoient nos convois en
» campagne, & les attaquoient.
» A peine étoient-ils cependant dix
» ou douze hommes, où nous avions
» des corps entiers.

Il résulte de cet exemple que je viens de rapporter, qu'il est très-imprudent de s'emparer de Postes considérables en y mettant le feu, & qu'il vaut mieux se borner à les emporter par des attaques vives. Un Officier qui commande une expédition de cette nature, doit bien se garder de s'attacher à une seule attaque : les fausses pouvant devenir véritables, il est bon qu'il sçache quel est le succès de chacune, afin de ne pas faire tuer inutilement du monde pour ouvrir un passage par un côté, pendant qu'il seroit ouvert d'un autre.

Lorsque les assaillans auront pénétré dans le village, les Commandans de chaque division au-

ront attention de laisser de petits détachemens à toutes les églises, & à toutes les places qu'on trouvera, pour y tenir ferme & soutenir le gros de la troupe, en cas qu'il fût repoussé.

On veillera aussi à ce que les soldats ne s'écartent pas pour piller les maisons des habitans. On a vû souvent des détachemens entierement chassés d'un village ou d'une ville où ils avoient pénétré, pour avoir négligé cette précaution. Trois jours après la surprise de Cremone en 1702, on trouva encore des Allemands qui n'étoient pas sortis des caves où ils s'étoient soulés, & qui furent fort étonnés, lorsqu'on leur dit qu'il falloit quitter ces aimables retraites. Un Commandant qui veut éviter un désordre aussi funeste, doit faire défendre à ses soldats sous peine de la vie, de s'écarter de la troupe; & placer cependant à la

queue de chaque division des Sergents, pour veiller à ce que personne ne traîne.

Si on trouvoit de la cavalerie en bataille sur les places, les assaillans demeureroient fermes à l'entrée des ruës qui y aboutissent : quelques-uns d'entr'eux monteroient dans les maisons qui sont aux coins, pour chausser des fenêtres les ennemis à coups de fusil ; & si l'on parvenoit à causer du désordre parmi eux, on les chargeroit la bayonnette au bout du fusil, pour les obliger à se rendre.

Enfin, si on trouvoit que l'intérieur du village fût défendu par du canon, on marchera avec célérité aux endroits où il sera placé, pour l'enlever, l'enclouer, ou le tourner contre l'ennemi, ou contre le Poste principal du village.

On peut juger par-tout ce que je viens de dire sur l'enlevement des

Postes, que ces actions quoique difficiles, ne sont pas impossibles, quand on a bien combiné les moyens dont on se propose de faire usage. Ces moyens sont faciles à imaginer, & cependant on voit peu d'exemples de ces actions, parce qu'on ne s'applique pas assez à cette partie de la guerre, où il faut pour réussir un grand sens & un grand courage, un esprit fin & rusé, beaucoup de hardiesse, de la promptitude dans l'exécution, & une prévoyance précautionnée.

On trouve dans l'Antiquité l'exemple d'une attaque, qui par le détail de ses circonstances peut-être d'une merveilleuse instruction pour les Officiers particuliers : je le tire du septiéme livre de Polybe. » Le » blocus de Sardes par Antiochus le » Grand, dit le Traducteur * de cet

* Don Vincent Thuillier.

» Auteur, duroit depuis deux ans;
» lorsque Lagoras de Créte, hom-
» me entendu dans la guerre, y mit
» fin de cette maniere. Il avoit fait
» refléxion que les places les plus
» fortes sont souvent celles qu'on
» prend avec plus de facilité, par
» la négligence des défenseurs,
» qui se reposant de leur sûreté sur
» les fortifications naturelles ou ar-
» tificielles de leur ville, ne se met-
» pas en peine de la garder. Il sça-
» voit encore que les places se pren-
» nent quelquefois par les endroits
» les plus forts, & que l'on croit
» que les ennemis n'entreprendront
» pas d'attaquer. Sur cela, quoiqu'il
» vît bien que Sardes avoit passé
» pour une Forteresse à déses pé-
» rer quiconque auroit tenté de la
» prendre d'assaut, & dont la faim
» seule pouvoit faire ouvrir les por-
» tes, il espéra de réussir. Les diffi-
» cultés ne firent qu'augmenter son

» application à imaginer tous les
» moyens possibles d'y entrer. S'é-
» tant apperçu que la partie du mur
» qui joignoit la citadelle à la ville
» n'étoit point gardée, il prit des-
» sein de la surprendre par cet en-
» droit. La preuve qu'il avoit que
» ce côté n'étoit point gardé, la
» voici : ce mur est bâti sur un ro-
» cher extrémement haut & escar-
» pé, au pied duquel est comme
» un abîme où l'on jettoit de la
» ville, les corps morts des chevaux
» & des bêtes de charges. Là se ras-
» sembloient tous les jours grand
» nombre de vautours & d'autres
» oiseaux carnassiers, qui après s'ê-
» tre rassasiés ne manquoient pas
» d'aller se reposer sur le rocher ou
» sur la muraille. C'en fut assez à
» notre Crétois pour juger que cet
» endroit étoit la plûpart du temps
» négligé, & sans garde. Sur cette
» pensée, la nuit il alloit sur les

» les lieux, & examinoit avec soin
» comment il pourroit en appro-
» cher, & où il devroit poser les
» échelles. Ayant trouvé un en-
» droit propre contre un des ro-
» chers, il fit part au Roi de son
» dessein & de sa découverte. Ce-
» lui-ci charmé, exhorta Lagoras
» de pousser jusqu'au bout son en-
» treprise, & lui accorda deux au-
» tres Officiers qu'il demandoit, &
» qui lui paroissoient avoir toute la
» force & la valeur qu'exigeoit son
» projet. Ayant tenu conseil tous
» trois, ils n'attendirent plus qu'une
» nuit, à la fin de laquelle il n'y eût
» point de Lune. Lorsqu'ils l'eurent
» trouvée, ils choisirent quinze
» hommes des plus forts & des plus
» braves de l'armée, pour porter les
» échelles, escalader les murs, &
» courir les mêmes hazards qu'eux.
» Ils en prirent aussi trente autres
» pour les mettre en embuscade

» dans le fossé, & aider ceux qui
» auroient escaladé la muraille à
» briser une porte vers laquelle ils
» devoient marcher. Le Roi devoit
» faire suivre ceux-ci par deux mille
» hommes, & favoriser l'entreprise
» en faisant marcher le reste de son
» armée du côté opposé de la ville.
» Tout étant prêt pour l'exécution,
» dès que la Lune se fut cachée,
» Lagoras & ses gens s'approche-
» rent doucement avec leurs échel-
» les, & ayant escaladé le rocher,
» ils vinrent à la porte qui en étoit
» proche & la briserent, en forçant
» tous ceux qu'ils rencontrerent : la
» porte abbatue, les deux mille
» hommes entrerent dans la ville;
» & les uns égorgeant ceux qui ve-
» noient à leur rencontre, & les au-
» tres mettant le feu aux maisons;
» toute la ville fut saccagée & ruinée
» en un instant.

Je prie les jeunes Officiers qui

liront l'exemple que je viens de rapporter, de bien méditer sur cette attaque. L'attention de Lagoras qui va reconnoître lui-même le lieu le plus propre à appliquer les échelles, son discernement dans le choix des Officiers & des soldats qui doivent le seconder, & l'harmonie de tous les moyens qu'il met en usage, sont autant de leçons pour ceux qui seront tentés de se charger d'une attaque semblable.

Celle que M. de Roche-Fermoy, Capitaine au Régiment de Bourbonnois, exécuta devant Charleroy, n'est pas moins instructive.

Pendant le siége de cette Place, à la fin de Juillet 1746, M. le Maréchal de Lautrec, alors Lieutenant Général de tranchée, ayant reconnu que la prise de la Redoute de Marcinelle qui défend la Basse-ville, étoit absolument nécessaire pour resserrer la garnison, chargea M. de Roche-Fer-

moy, Officier brave & déterminé, d'aller reconnoître de près ce Poste important : cet Officier ayant accepté la commission, partit au commencement de la nuit avec un seul homme, passa entre les Sentinelles des ennemis, & vint jusques sur le glacis de cette Redoute. Ayant sondé l'eau du fossé qui paroissoit extrémement profond, il y en trouva cinq ou six pieds; & dans un autre endroit quatre seulement. Il vit encore que ce Poste étoit fraisé, palissadé, défendu par plusieurs piéces de canon, & par cinquante Autrichiens, commandés par trois Officiers. Tous ces obstacles ne furent pas capables de le rebuter. Il attacha d'abord sa cocarde à des roseaux vis-à-vis de l'endroit du fossé où il n'avoit trouvé que quatre pieds d'eau, & laissa en revenant, son habit à quelque distance de-là pour en être guidé lorsqu'il reviendroit

attaquer le Poſte. Etant rentré dans la tranchée, il rendit compte de ſa découverte à Monſieur le Maréchal de Lautrec, qui lui donna quarante hommes d'élite, & le fit ſoutenir par Monſieur de la Merliere, Colonel d'infanterie, alors Capitaine des grenadiers du Régiment de Bourbonnois, qui ayant tourné la Redoute, & attiré à lui le feu de la garniſon, favoriſa cette expédition. Dès que M. de Roche-Fermoy fut arrivé près du glacis, il fit mettre ventre à terre à ſa troupe, & attendit l'inſtant du ſignal, qui fut fait une heure avant le jour. Cet Officier ſauta alors dans le foſſé, ordonna à ſes ſoldats de mettre leurs cartouches ſur la tête, afin de ne pas les mouiller, fit couper à coups de hache autant de fraiſes qu'il étoit néceſſaire pour paſſer, grimpa la Redoute, & tomba ſur les ennemis la bayonnette au bout du

fusil. Ceux-ci surpris d'une visite si brusque, chercherent leur salut dans la fuite. Mais M. de Roche-Fermoy ayant fait lever le pont qui communiquoit à la ville, les força de se rendre à discrétion. La vivacité de cette attaque, les ordres de M. le Maréchal de Lautrec pour la faire réussir, & l'activité avec laquelle M. le Prince de Conty fit diriger les travaux du siége, ayant fait craindre aux ennemis d'être pris d'assaut, les Généraux de Beauford & de Halkert qui les commandoient rendirent la Place à ce Prince, & furent faits prisonniers. Le lendemain M. de Roche-Fermoy ayant été présenté à S. A. S. avec tous les Allemands qu'il avoit pris; ce Prince loua sa valeur, & rendit à la Cour un témoignage si favorable de sa conduite, que le Roi lui accorda sur le champ une pension sur son Trésor Royal.

Je me borne aux exemples que je viens de rapporter au sujet des attaques des Postes, n'en ayant pas trouvé dans ceux qui m'ont été remis, qui fussent assez autentiques, ou assez détaillés pour devoir en faire usage : les Officiers intelligens y suppléront par leur reflexions. Il suffit à ceux qui aiment leur métier de s'y appliquer, pour avoir des idées & faire des découvertes : je serois flatté, sans doute, si on approuvoit celles que j'ai répandues dans ce Livre ; mais je le serois bien plus, si les regles que j'ai proposées pouvoient contribuer à faire réussir les Officiers, à les faire distinguer, & à les faire parvenir aux grades qui doivent être la récompense des vertus militaires.

De l'enlevement des Postes par stratagêmes.

La partie de la Science Militaire qui comprend la surprise des Postes, est peu susceptible d'être traitée méthodiquement. L'intelligence particuliere à chaque Officier, & les occasions que le hazard peut faire naître, sont ce qui donne lieu pour l'ordinaire à l'exécution de ces sortes d'actions.

La guerre étant un art de ruses & de chicanes, il y a une infinité de précautions qui échappent à la prévoyance des hommes qui la font, qu'un ennemi habile peut observer, & qui lui fournissent des occasions de faire de bons coups. L'histoire contient plusieurs exemples de faits pareils qui ne sont rares aujourd'hui, que parce que l'on n'étudie pas assez cette partie, où il

faut un génie élevé & une combinaiſon de moyens, relative à la véritable poſition des ennemis, qu'on doit toujours reconnoître ſoi-même. Mais que de gens ont la vûe trouble, lorſqu'il faut aller examiner de ſi près!

Je diſtingue deux ſortes de ſurpriſes à la guerre; les générales & les particulieres. Les premieres regardent celles que l'on entreprend ſur un camp, ſur une armée ou ſur une place de guerre. Comme il eſt néceſſaire pour réuſſir dans celles-ci de prendre des précautions déja détaillées par d'habiles gens, & d'être ſecondés par beaucoup plus de monde que n'en commandent pour l'ordinaire les Officiers particuliers; je n'en parlerai pas. Je ne m'arrêterai ſeulement qu'à celles qui peuvent être exécutées par une petite troupe, ou pour le ſuccès deſ-

quelles

quelles il ne faut pas avoir recours à des moyens trop étendus.

» De tout temps il y a eu des ſtratagêmes de guerre », dit l'Auteur du Dictionnaire Militaire, ouvrage utile à tous les Officiers. » Frontin, » ſous Trajan; & Polyen, ſous An- » tonin, ont écrit ſur les ruſes des » grands Capitaines, & même des » femmes illuſtres.... Chaque Gé- » néral a les ſiennes, ajoute l'Au- » teur; il y en a que les temps & » les lieux font naître, & que l'on » ne doit pas négliger. Bien des gens » prétendent que tout eſt permis à » la guerre, & que l'on peut ſe pro- » curer par tels moyens que ce ſoit » la réuſſite de ce qu'on entreprend: » mais c'eſt de quoi ne tombent pas » d'accord les Auteurs qui ont écrit » ſur les droits des gens «. Je remarquerai à ce ſujet que M. le Chevalier Follard trouve toutes les ruſes également bonnes; quoique

dans le nombre de celles qu'il rapporte, il y en ait, selon lui, où la bonne foi & la grandeur d'ame brillent avec éclat ; & d'autres où la trahison la plus insigne & les moyens les plus cruels ne sont regardés que comme des finesses d'un ennemi habile.

» Cette partie de la guerre, dit » ce grand Auteur *, n'a point en- » core été traitée à fond ; il seroit » cependant à souhaiter que ces » sortes d'ouvrages fussent souvent » lûs, & médités des gens du mé- » tier. Cette lecture me paroît d'au- » tant plus nécessaire, qu'outre » qu'elle est amusante, elle est en- » core plus instructive, & que lors- » qu'on n'ignore point les ruses & » les stratagêmes, on apprend à les » rendre inutiles, & à les mettre en

* Notes sur Polybe. tom. IV. pag. 30.

usage dans l'occasion. A quoi j'ajouterai qu'il ne faut pas croire que ces occasions soient fort rares en campagne ; il s'en présente tous les jours qui ne sont point apperçues, parce qu'on n'y fait pas attention, & qu'on ne reconnoît qu'après qu'elles sont échapées. Rien ne contribue tant cependant à l'avancement & à la réputation d'un Officier, que ces sortes d'actions ; mais il faut pour cela, comme le dit *Vegece*, tendre la main à la fortune, & sçavoir profiter des avantages qu'elle vient nous offrir.

Entre les surprises des Postes qui peuvent être exécutées par une petite troupe, & dont un Officier peut se charger ; il y en a où l'on est invité par les facilités que l'on trouve, ou par une grande attention à observer l'ennemi. Je ne repéterai point à ce sujet, ce que j'ai déja

dit des précautions à prendre lorsqu'on veut marcher sur un Poste ; il suffit de sçavoir que comme il y a des machines où le dérangement d'une seule roue rend inutiles toutes les autres, il faut avoir examiné avec toute l'exactitude possible les rapports des moyens dont on se propose de faire usage, pour réussir dans les mesures que l'on a prises. Quelque braves que soient les Officiers qui sont dans nos armées, il ne faut pas croire qu'ils soient tous capables de s'embarquer dans ces sortes d'entreprises ; car outre qu'il faut être d'un secret impénétrable, & d'un grand discernement sur le choix des soldats, il faut avoir encore une connoissance parfaite du pays, & en sçavoir parler la langue : or peu d'Officiers possédent toutes ces choses.

Quant à la maniere de surpren-

être un Poste, j'ai dit qu'il n'étoit pas possible d'établir des regles certaines à ce sujet, parce qu'entre mille moyens que le hazard nous offre, il n'y en a pas souvent deux, qui soient pareils. La célérité d'une marche cachée sur un Poste éloigné dont la garde se néglige ; un brouillard épais qui empêche qu'on ne soit apperçu ; une riviere où sera un gué ignoré de l'ennemi ; un acqueduc, un souterrain, ou un chemin creux qui ne seront point gardés ; un ruisseau glacé, un passage embarassé, une intelligence, un temps de foire, un jour de marché, & les déguisements de toute espéce ; tels sont les différents stratagêmes dont on peut faire usage quand on en trouve l'occasion, & s'en promettre même un heureux succès, quoique l'on s'en soit déja servi plusieurs fois. J'observerai seulement qu'il y a des stratagêmes où

il feroit impossible de réussir, si on ne joignoit à la ruse une force soutenue. Un Poste considérable, tel qu'une ville ou un village, par exemple, où l'on aura été introduit par une intelligence, ne peuvent être emportés, si on n'y est bien secondé. Le seul moyen même de se bien tirer de la surprise de ces Postes, est d'avoir pour maxime de partager ses forces, pour s'emparer d'abord du château, de l'église, du cimétiere, & des places publiques. On a beau dire que des troupes ainsi divisées ne peuvent agir que foiblement, & courent risque d'être culbutées chacunes en particulier ; je préfererai toujours de faire autant de détachements que l'ennemi aura de Postes, parce que dans l'épouvante que causent les surprises, il est facile de s'emparer de ces Postes, avant que ceux qui les défendent ayent eu le temps de les disputer,

& même de se reconnoître. Les ennemis étant obligés de se partager aussi, & ne sçachant à quel endroit courir de préférence, il est presque d'une certitude morale, qu'étourdis du bruit qu'ils entendront de toute parts, les armes leur tomberont des mains : ajoutez que les horreurs d'une nuit obscure, & le découragement qui ne manque jamais de s'emparer d'une troupe qui est surprise, lui représentant les objets beaucoup plus grands qu'ils ne sont réellement, elle imaginera avoir affaire à une armée entiere.

Le mauvais succès de la surprise de Crémone en 1702, où les Allemands avoient partagé leurs forces, ne prouve rien contre mon sentiment. Si, sans s'arrêter à vouloir faire des prisonniers, un détachement eut marché droit au château, ce qui doit être le grand chemin de ces sortes d'actions, il

auroit été impossible aux braves Officiers qui chasserent les Impériaux, de faire une défense si glorieuse. M. de Schover, qui surprit Benevare en Espagne en 1708, s'y prit bien autrement : aussi ne manqua-t-il pas son coup. Ce Général ayant appris que les Espagnols négligeoient la garde d'un vieux château qui étoit à l'entrée de ce lieu, y marcha pendant la nuit, s'en empara, & envoya ensuite divers détachements pour attaquer les Espagnols dans la ville. Ceux-ci surpris d'une visite si brusque, chercherent leur salut dans la fuite, & coururent se refugier dans le château, comme étant la derniere ressource d'une garnison; mais à peine y furent-ils entrés qu'on les fit tous prisonniers. Cette méthode d'aller droit au château d'une ville que l'on veut surprendre, est donc la meilleure à imiter; parce que l'en-

nemi ne penſe pas qu'on commence de l'attaquer par l'endroit où il eſt le plus fort ; & parce que craignant également pour la ville & pour la citadelle, il eſt à préſumer qu'il aura partagé ſes forces pour pouvoir ſe défendre par-tout.

Si quelque choſe a rendu ces évenemens ſi rares juſqu'aujourd'hui ; c'eſt qu'ils tombent preſque toujours dans l'oubli, & que ceux qui en ſont les auteurs obtiennent difficilement des récompenſes. Que ne mérite cependant pas un homme qui ſe détermine à une action de cette nature, en hazardant de s'y ſacrifier !

M. Ménard nous a donné dans l'Hiſtoire de la ville de Niſmes, la relation d'une ſurpriſe * qui mérite d'être rapportée, à cauſe des bonnes leçons qu'elle renferme.

---

* Hiſtoire de la ville de Niſmes, tom. V. ſous l'an 1569. & note II.

Nicolas Calviere, dit le Capitaine St. Cosme, ayant résolu de s'emparer de cette ville, convint avec un Meunier, dont le moulin étoit situé en dedans des murailles, du côté d'une porte, appellée de la Bouquerie, qu'il limeroit pendant plusieurs nuits une grille de fer qui fermoit l'entrée de l'acqueduc par où les eaux de la fontaine passent dans la ville; qu'il mettroit de la cire aux endroits où la lime auroit touché, afin qu'on ne pût les voir pendant le jour; qu'il cacheroit dans son moulin cent hommes armés; pendant qu'un corps plus considérable, composé de cavalerie & d'infanterie, qui devoit arriver de divers endroits du Vivarais, avanceroit pour soutenir l'entreprise. Les ordres pour le rendez-vous des troupes ayant été donnés, & le jour de l'exécution fixé au 16 du mois de Novembre 1569,

St. Cosme sortit du moulin à trois heures du matin, avança vers le corps-de-garde de la Bouquerie, en égorgea tous les soldats, & ouvrit la porte à deux cens cavaliers qui avoient chacun un fantassin en croupe. Ces hommes étant entrés dans Nismes, formerent d'abord plusieurs détachemens, dont l'un alla bloquer le château; tandis que les autres s'étant répandus dans toutes les places en sonnant de la trompette, se rendirent en un instant maîtres de la ville.

J'ai crû cette surprise de Nismes d'autant plus utile à rapporter, qu'elle contient des circonstances très-instructives. Le Capitaine St. Cosme, qui sçait profiter de la négligence d'un Gouverneur à faire garder l'entrée d'un acqueduc; le choix qu'il fait des cavaliers pour faire avancer promptement son infanterie qui venoit de divers Quar-

tiers ; l'exactitude des ordres qu'il donne à ces troupes, éloignées de Nismes d'environ quinze lieues, pour se trouver à l'heure & au lieu du rendez-vous ; la précaution qu'il prend d'envoyer investir le château pour n'avoir pas à combattre la garnison dans les rues ; son attention à partager ses forces dans tous les quartiers, & de leur faire sonner de la trompette, pour faire penser aux habitans qu'ils étoient en très-grand nombre : toutes ces circonstances sont autant de leçons pour les Officiers qui seront tentés de se charger d'une entreprise pareille.

M. Carlet de la Roziere, Ingénieur à l'Isle de Bourbon, a recueilli aussi quelques exemples des surprises qui ont réussi par une adresse particuliere. Brachio, Capitaine de Jeanne Reine de Naples, voulant se rendre maître d'une Tour dans

le territoire d'Amberſa, fait déguiſer un de ſes ſoldats en femme, & lui donne un panier à la main avec une faucille. Cet homme ainſi traveſti, court à toutes jambes vers la Tour, feignant d'avoir pris la fuite à cauſe de quelques Partis ennemis. La garde le laiſſe entrer, & lui permet même de monter par une échelle au haut de la Tour pour faire voir à la Sentinelle où étoient les ennemis. Mais à peine y fut-il arrivé qu'il fend la tête d'un coup de faucille à ce ſoldat, & s'empare de ſes armes, avec leſquelles il oblige ceux qui étoient en bas d'abandonner leur Poſte.

C'eſt de cette maniere, que l'impoſſiblité où l'on eſt quelquefois de vaincre par la force, doit rendre l'eſprit attentif à profiter de la moindre faute d'un ennemi. Epaminondas ſçachant que ſa femme étoit aimée de Phébiade, Gouverneur de Cad-

mie, la chargea de lui donner à souper dans la citadelle qu'il défendoit, & d'y inviter un grand nombre d'autres Dames. La femme obéit, & les Convives furent au rendez-vous. Mais vers la fin du repas, ces Dames étant sorties de la citadelle pour aller à un sacrifice nocturne qui ne devoit durer que quelques instants : on ordonna aux Gardes de les laisser passer. Dès qu'elles furent sorties, Epaminondas les chargea de donner leurs robes à des soldats choisis, qui ayant été introduits dans la Citadelle par l'une de ces Dames qui avoient le *Mot*; surprirent le Gouverneur, & se rendirent maîtres de sa Forteresse.

La nécessité est à la guerre, comme par-tout ailleurs, la mere de l'invention, lorsqu'on a assez de force d'esprit pour ne pas tomber dans le découragement. Les Amphictions assiégeoient Cirrha; une

source abondante fournissoit de l'eau par un aqueduc à la plus grande partie des habitans. Euriloque *, l'un des Généraux, ayant découvert cet acqueduc, fit apporter une grande quantité d'Ellebore qu'il mêla dans l'eau; mais à peine les défenseurs de Cirrha en eurent-ils bû, qu'ils furent tourmentés de douleurs de ventre effroyables, qui les empêcherent de se défendre; de maniere que les Amphictions se rendirent maîtres de cette Place sans effusion de sang.

» La disproportion des forces, nous dit quelque part M. le Chevalier Follard au sujet des surprises, » n'est pas toujours dans le nombre:

---

* Frontin & Polyen ne sont pas d'accord au sujet de l'Auteur de ce Stratagême: Frontin l'attribue à Calixthène, aussi Général des Amphictions, & Polyen à Euriloque.

»c'eſt bien ſouvent la capacité de
» l'un, oppoſée à l'ignorance ou à la
»négligence de l'autre. Marie, Reine d'Angleterre, n'ayant pû réduire le Duc de Suffolck, chef du parti qui lui diſputoit la Couronne en 1553, envoya cent hommes déterminés dans une Fortereſſe où il s'étoit retranché. Ces hommes s'annoncerent d'abord comme des déſerteurs qui venoient embraſſer le parti du Duc; mais dès qu'ils furent entrés dans la Fortereſſe, ils tournerent leurs armes contre lui, ſe rendirent maîtres de ſa perſonne, & le livrerent à Marie, qui lui fit couper le col.

Les guerres civiles qui ont agité la France à la fin du ſeiziéme ſiécle, ont produit auſſi quelques exemples de Poſtes enlevés par ſtratagêmes; le Capitaine Martin, & du Rolet, Gouverneur du Pont-de-l'Arche, ayant formé

en

en 1591. un dessein sur Louviers en Normandie, surprirent cette ville au moyen d'un Caporal, d'un Prêtre, & d'un Marchand. Le Prêtre s'étoit chargé de faire le guet au clocher, & de laisser avancer les troupes aussi proche de la ville qu'on voudroit, sans sonner le tocsin, & les deux autres promirent de livrer la porte. Ces mesures ayant été prises, Du Rolet envoya devant, sept soldats déterminés, avec l'Echarpe noire, qui étoit toujours celle de la Ligue; ceux-ci s'arrêterent sous la porte de la ville, où le Caporal & le Marchand s'entretinrent avec eux comme avec des gens de l'union. Du Rolet averti par le Marchand qu'il étoit temps de donner, sortit de son embuscade, accourut à la porte, s'en saisit, fit main-basse sur le corps-de-garde, entra dans la ville, & s'en empara sur le champ avec le secours du Baron de Biron qui l'appuya de nouvelles troupes.

Il n'y a que les gens qui ont une passion violente pour la gloire, & dont la valeur n'est jamais étonnée par le péril, qui sçachent trouver les moyens de réduire un ennemi par la ruse, & saisir les occasions que la fortune leur présente. Gustave Vaza, voyant les eaux de la Mer, glacées, y fait passer ses soldats, & va au milieu de la nuit réduire en cendres l'armée navale des Danois, arrêtée à peu de distance de Stockolm, où elle alloit augmenter la force des Tyrans & le désespoir des peuples.

Je n'ajouterai plus qu'un mot au sujet de ces surprises, sur lesquelles ontpourroit écrire des volumes; c'est qu'après que l'on a formé un dessein, & que l'on en a bien examiné toutes les branches, il ne faut pas s'arrêter au milieu de l'exécution, par la découverte qu'on feroit ensuite d'un obstacle qu'on n'auroit pas prévû. Denys ayant des intelligences dans la ville de Naxe, se pré-

ſenta ſur le ſoir devant la place avec un corps conſidérable. La garniſon ayant été avertie de la trahiſon, prend les armes, & monte ſur les remparts; Denys étonné ne ſe décourage point, il les menace au contraire de les faire tous paſſer au fil de l'épée; & fait avancer dans le Port un bateau ſur lequel il mit un certain nombre de Comites avec leurs ſifflets. Comme chacun donna ſon ſignal différent, les Naxiens crurent qu'il y avoit dans le Port autant de Galeres qu'ils avoient entendu de ſifflets, & ſe rendirent à diſcrétion. Si Denys eut pris le parti de la retraite en voyant ſon deſſein découvert, il ſe feroit beaucoup expoſé : car outre que les Naxiens auroient pû ſortir & maſſacrer ſon arriere-garde; il auroit encore été l'objet de leurs railleries. Après la bataille de Cannes, Annibal s'avança juſqu'aux portes de Rome dans le deſſein d'en faire le ſiége; mais il en fut empêché par un grand bruit

qu'il entendit dans la nuit, comme d'une populace qui rioit à gorge déployée : les Romains étonnés le lendemain de sa retraite firent bâtir sur le champ un temple qu'ils dédierent *Deo ridiculo*.

Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions sur l'enlevement des Postes par stratagêmes, parce qu'on peut voir par les exemples que j'ai cités, que ces actions en général ne sont pas aussi difficiles qu'on le croît communément. Les gens timides, ceux qui dans la moindre affaire sont arrêtés par la plus petite difficulté, pourront bien les regarder comme impossibles, & croire même qu'il y a quelque chose de surnaturel dans celles qu'ils voyent réussir ; mais ce n'est pas pour eux que j'écris. Les esprits appliqués, les hommes braves, les génies éclairés, en un mot les Officiers de nos jours qui sont dans les armées : voilà ceux auxquels je soumets mes idées, & que je choisis pour juges des moyens que j'ai proposés.

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

FIN.

TABLE GÉNÉRALE.

A.

B.

C.

D.

E.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

V.

Fin de la Table générale.

ERRATA.

Page 8. aux trois dernieres lignes, lisez en marge *Fig. I.*

P. 29. *ligne* 17. au lieu de &, lisez Z.

P. 37. à la marge, après ce mot, *Planche VII.* lisez *Fig. I.*

P. 41. *ligne* 16. à la marge, lisez *Fig. II.*

Idem. ligne derniere, après ces mots, à un pied de distance du côté extérieur du parapet, *ajoûtez* Cette distance, ou largeur, qu'on appelle *Berme*, sert à soutenir les terres, & à recevoir les débris que le canon des Assaillans fait toujours au parapet. Cette *Berme* est plus ou moins large, suivant la solidité du terrein.

P. 67. *ligne* 4. crene le, *lisez* crenelle.

P. 145. *ligne* 13. le ramassa, *lisez* se rassembla.

P. 164. *ligne* 16. Pandours, *lisez* Pandoures.

P. 175. *ligne* 8. souvent, *lisez* toujours.

Fig. 1. A B

Fig. 2 C

Fig. 3. D E F

Fig. 4. G H L M I N

Fig. 5. R S P O T

Fig. 6. V X

Fig. 7. b

Patte direxit

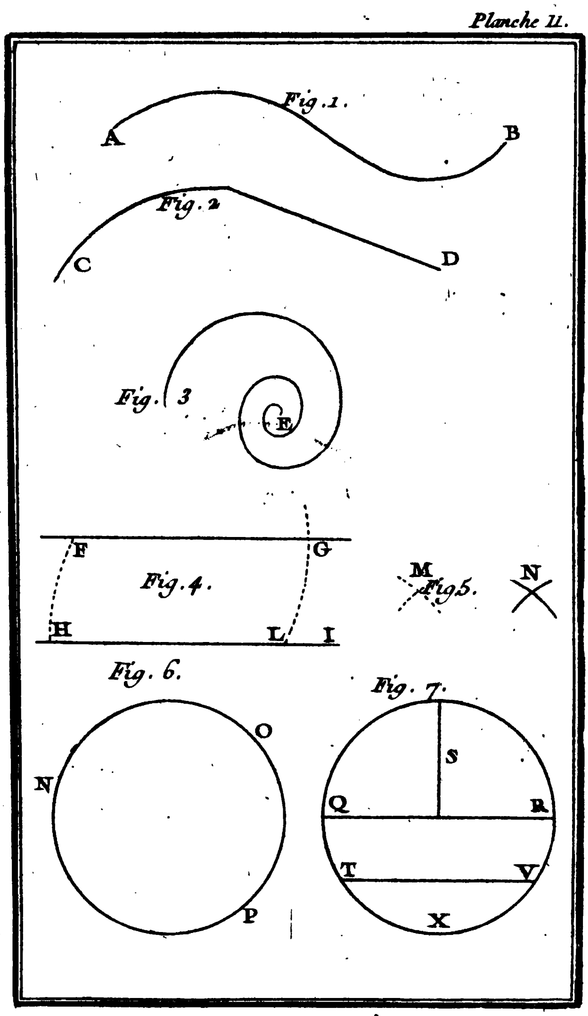

Fig. 1.
A
B
Fig. 2
C
D
Fig. 3
E
F
G
Fig. 4.
H
L
I
M
Fig. 5.
N
Fig. 6.
O
N
P
Fig. 7.
S
Q
R
T
V
X

Fig. 1.
A

Fig. 2.
B
C
D

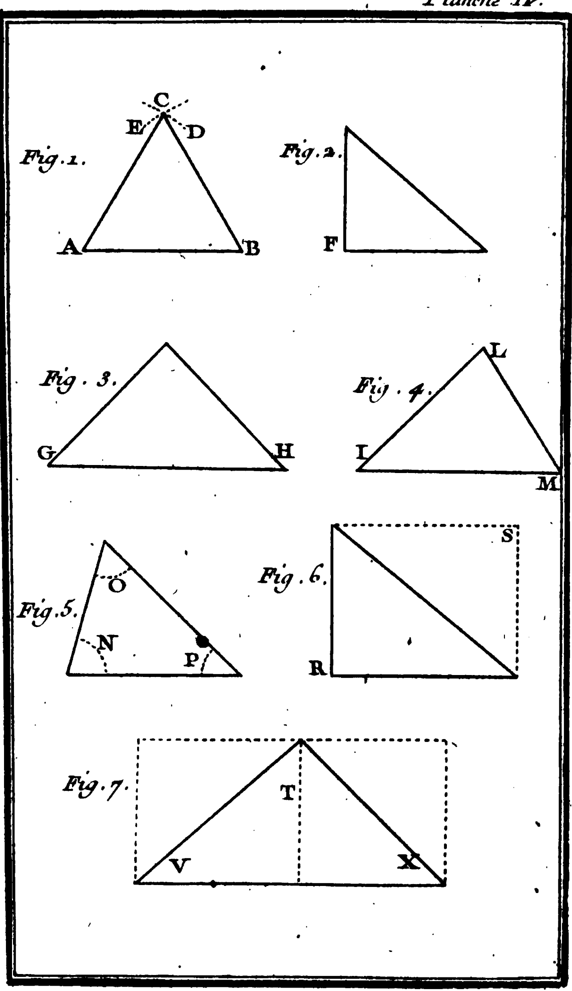
Fig. 3.
E

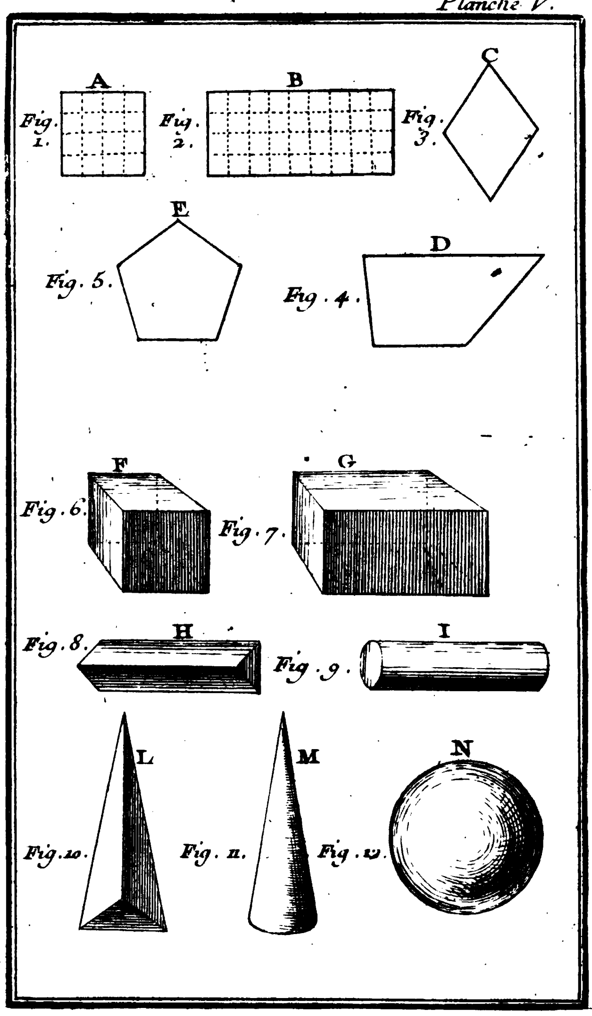
Fig. 4.
F

Fig. 5.
G
L
M
H
I

Fig. 6.
T
S
N
R

Fig. 7.
Q
O
P


Fig. 1.
C
E
D
A
B
Fig. 2.
F
Fig. 3.
G
H
Fig. 4.
L
I
M
Fig. 5.
O
N
P
Fig. 6.
S
R
Fig. 7.
T
V
X


A
Fig. 1.
B
Fig. 2.
C
Fig. 3.
E
Fig. 5.
D
Fig. 4.
F
Fig. 6.
G
Fig. 7.
H
Fig. 8.
I
Fig. 9.
L
M
N
Fig. 10.
Fig. 11.
Fig. 12.

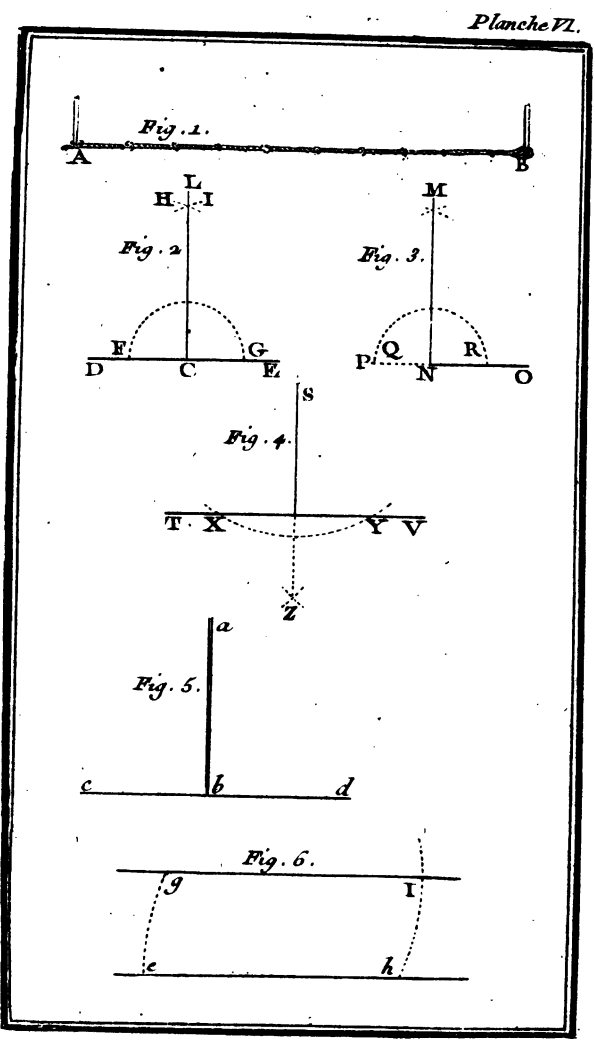
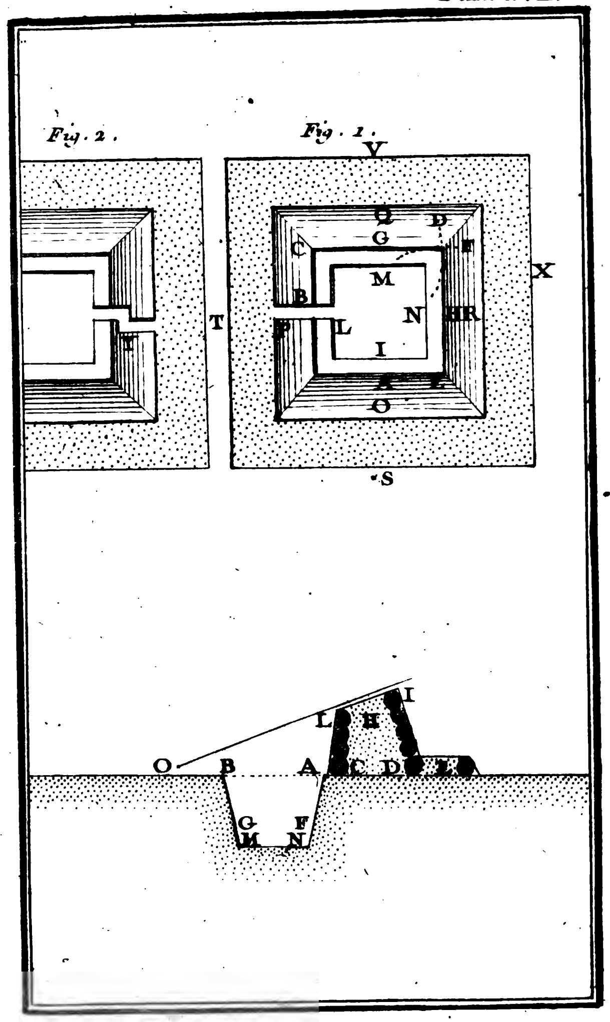

Fig. 1.
A
B
L
H
I
Fig. 2
F
G
D
C
E
M
Fig. 3.
P
Q
R
N
O
S
Fig. 4.
T
X
Y
V
Z
a
Fig. 5.
c
b
d
Fig. 6.
g
I
e
h

Planche VII.



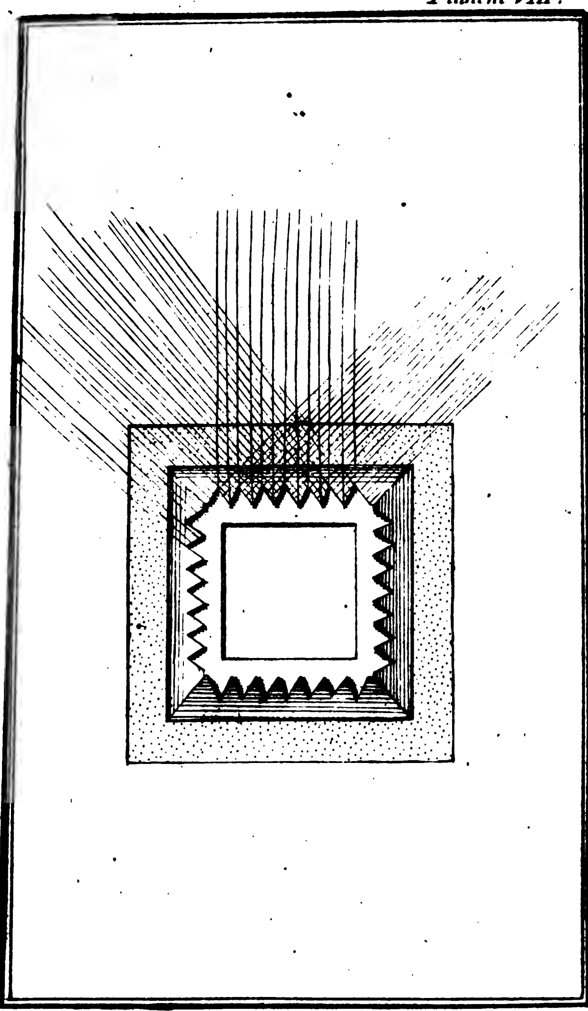


Planche IX.

Fig. 1.

B A B

A A

B A B

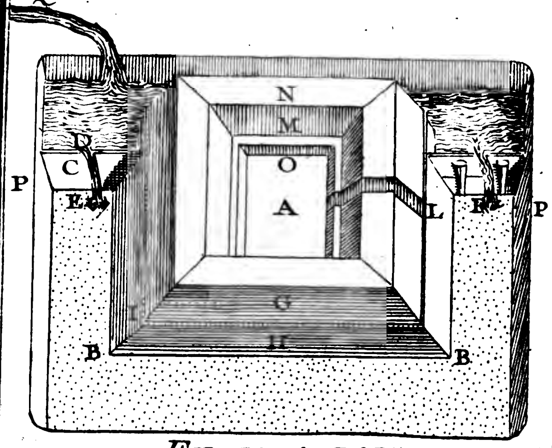
Fig. 2.

D D

G F E C E F G

D D

Vue dune Redoute



EXPLICATION

A. Sol interieur de la Redoute.
B. Fond du Fossé
C.D.E. Batardeau de Terre.
F. Batardeau de planches, de madriers, ou de fascines.
G. Partie superieure de la redoute, Construite avec des fascines, et la terre tirée du Fossé.
H. Partie inferieure de la redoute, Creusée dans la Terre.
I. Berme, ou espece de largeur menagée au pied exterieur du parapet pour soutenir les terres.
L. Entrée de la Redoute.
M. Coté interieur du Parapet.
N. Partie superieure du Parapet.
O. Banquette.
P. Glacis.
Q. Ruisseau par ou on a conduit l'eau dans le fossé de la redoute.